

Patrick Boman

Peabody se rince l'œil



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, *Les Celtes mercenaires*

Western bre-ton et post-atomique.

Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN, *Les Canines dans le pâté*

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français
de l'ail bio et de l'épieu certifié FSC.

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension du sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

COLLECTIF, *Histoires d'Aulx*

11 textes pour célébrer la biodiversité vampiresque. (Coédition imaJn'ère.)

STUDIO LOU PETITOU et PIERRE CHARMOZ, *La Canine impériale*

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.

L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

JULES VEINE, *Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal*

Plus c'est haut, moins c'est beau !

YAK RIVAIS, *Francoquin*

Un monument de l'édition du xx^e siècle enfin réédité.

5 volumes, 1 400 pages de bruit et de fureur.

PEABODY SE RINCE L'ŒIL



DU MÊME AUTEUR

- Crawford l'incorrigible*, fiction, Deleatur, 1986.
Ce n'est pas le 116, voyage, Deleatur, 1988.
Thé de bœuf, radis de cheval, voyage, Le Serpent à plumes, 1999.
Le Palais des saveurs accumulées, voyage, Le Serpent à plumes, 2000.
La Méthode Piotr, roman, Ginkgo, 2001.
Amertume des nectars, fiction, Deleatur, 2003.
L'autopsie confirme le décès, langue fr.
(en collab. avec Pierre Laurendeau), Mots et Cie, 2003.
Eldorado 1934, fiction, Arléa, 2003.
Peabody met un genou en terre, policier, Picquier, 2003.
Trébizonde en hiver, voyage, Le Serpent à plumes, 2003.
Peabody se mouille, policier, Picquier, 2004.
Peabody secoue le cocotier, policier, Picquier, 2004.
Peabody prend de la hauteur, policier, Picquier, 2005.
La Typographie cent règles (en collab. avec Christian Laucou),
Le Polygraphe, 2005.
Istanbul. Cinquante vues de la Ville (dessins de Denise Grumel),
poésie, Ænrages, 2006.
Le Malabar largue les amarres, policier, Alvik, 2006.
Le Voyage cent façons, Le Polygraphe, 2006.
Peabody touche le fond, policier, Picquier, 2006.
Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860, récit hist., Ginkgo, 2007.
Dictionnaire de la pluie, Seuil, 2007.
Le Guide suprême. Petit dictionnaire des dictateurs (ouvr. coll.),
Ginkgo, 2008.
Retour en Inde, voyage, Arléa, 2009.
Des nouilles dans le cosmos, science-fiction, Sous la Cape, 2009.
Les Canines dans le pâté, vampires, Sous la Cape, 2010.
Les Innommables et autres histoires de Canines, vampires,
Sous la Cape, 2010.
Cœur d'acier. Paysages d'hiver en Champagne-Lorraine,
voyage, Arléa, 2011.
Amours, délices et morgue, vampires, Sous la Cape, 2012.

Patrick Boman

Peabody
se rince
l'œil



Sous la Cape

*Bred to a harder thing
Than Triumph, turn away
And like a laughing string
Whereon mad fingers play
Amid a place of stone
Be secret and exult,
Because of all things known
That is most difficult.*

(Mûri pour une épreuve plus rude
que le Triomphe, détourne-toi
Et telle une corde rieuse
Pincée par des doigts fous
Dans un lieu de pierre,
Exulte sans mot dire,
Car de toutes choses
Voici la plus difficile.)

YEATS,
Now all the truth is out.

Chapitre premier

Comme Smith mettait le nez dehors, une balle s'écrasa sur la tôle à un pied de sa tête. Plus habitué à la poussière des bureaux qu'à l'odeur de la poudre, l'Anglais fit un bond et voulut battre en retraite dans l'étroite cabine, mais Batterbury-Compton, son collègue, l'en empêcha :

– Par Jupiter ! Un peu de tenue, Ferdinand, nous représentons l'Empire.

Il bomba le torse alors qu'une autre balle lui sifflait aux oreilles.

– Bonté divine ! Ils ont perdu tout sang-froid, fit le premier.

La vedette à vapeur de l'Hydrographic Survey of India avançait à vitesse réduite dans les eaux, jaunes comme une soupe de fèves qui aurait tourné à l'aigre, du delta du Gange. À sa poupe, l'Union Jack, flapi, pendait sans l'espoir d'un souffle d'air. Sur les berges nord, près d'un petit temple hindou à moitié en ruine au milieu des palmiers, une foule considérable de pèlerins et de pénitents à demi nus s'agitait en tous sens et poussait des hurlements stridents. Certains hommes brandissaient un gourdin, voire un fusil, d'autres semblaient se battre ; plus loin fumait ce qui restait des paillotes d'un hameau.

– C'est le moins qu'on puisse dire, observa, sarcastique, Batterbury-Compton. Bah ! Le sang-froid n'a jamais été leur fort. Appuyez un peu à bâbord, Qamar, voulez-vous, que nous ayons un meilleur point de vue.

L'homme de barre, Qamar od-Din, un musulman qui portait une courte barbe en collier, une calotte tricotée et des vestiges d'uniforme kaki, obtempéra avec un « *Yatchôr* » qui se voulait un « *Yes sir* ». Un grouillot jeta quelques pelletées de charbon dans la chaudière.

– Quoique cela pourrait être pire. Les choses peuvent toujours être pires, poursuivit Batterbury-Compton. Surtout aux Indes, où les catastrophes n'ont pas de fond.

Smith, un peu vexé, gardait le silence. La chaleur était affreuse et les deux Anglais s'épongeaient machinalement à tout bout de champ.

L'un des deux fonctionnaires était maigre et glabre, l'autre portait une moustache blonde fournie qui rejoignait d'irréprochables favoris. Eugene Batterbury-Compton, le glabre, avait jauni sous les tropiques et ne nourrissait pas plus d'illusions qu'un vizir qui vit jour et nuit entouré de complots et de poisons ; le second, Ferdinand K. Smith, arrivait d'Angleterre et croyait en la mission civilisatrice de l'Europe et en la pérennité du British Raj. La Grande-Bretagne n'était-elle pas la plus grande puissance de la planète, à la tête d'un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais ?

Ce rassemblement qui les occupait, a priori assez saugrenu, était dû à une considérable déception advenue dans la sphère du religieux – ce qui peut se révéler lourd de conséquences dans un pays qui honore au bas mot trente-trois millions de dieux, si ce n'est trois cent trente-trois, le fait est discuté. En effet, le Gourou Bâbâ, un saint homme, ou présumé tel, des environs venait de rendre l'âme, ou, plus exactement, il n'avait pas rouvert les yeux à l'issue d'une méditation qui durait depuis plusieurs semaines. Jusque-là rien de neuf. Ensuite, sincèrement ou non, des disciples de ce maître spirituel avaient fait courir le bruit que le corps était resté frais et souple, sans

aucune trace de décomposition ni même de rigidité cadavérique. Comme il se doit, les bonnes gens avaient afflué en masse, défilant devant la dépouille pour constater la chose et contribuant incidemment à remplir les troncs que les disciples avaient sans perdre de temps disposés aux endroits stratégiques – on acceptait monnaie d'argent, bijoux d'or et d'argent, et même les banknotes à l'effigie de Sa Majesté Britannique.

Les difficultés étaient survenues quand le corps s'était mis à empester, puis à s'égoutter sur son catafalque de bambou tel un poisson sur une claie, sans parler des mouches. Les pèlerins déçus n'avaient pas tardé à s'en prendre aux disciples, des disputes et des bagarres avaient éclaté, puis on s'était réconcilié en incendiant quelques hameaux peuplés d'intouchables et en mettant à sac des boutiques musulmanes, et il se pouvait que le courroux des pèlerins en safran, s'auto-alimentant, dût maintenant se diriger vers les Anglais – les Inguirîss honnis dévorateurs de bœuf et de cochon, les Inguirîss aux femmes impudiques qui sortaient des maisons et montaient à cheval en écartant les jambes, les visages rouges aux innovations maudites, n'étaient-ils pas responsables de toutes les calamités qui frappaient les Indes, les Inguirîss qui macéraient dans l'eau stagnante de leurs baignoires au lieu de se purifier dans l'eau vive, ne constituaient-ils pas eux-mêmes cette principale calamité?

– Satanées sectes! dit Smith, par routine.

– Mon cher, ce que vous appelez secte est constitutif de l'hindouisme, rétorqua son collègue, religion semblable à un arbre millénaire sur lequel chaque année croissent de nouvelles branches et éclosent de nouvelles fleurs.

Smith se rembrunit, tandis que Batterbury-Compton poursuivait, placide:

– Chaque gourou fonde son école, et bientôt les disciples

les plus doués quittent le nid et font de même à leur tour. *It's part of the game.*

– Vous justifiez à plaisir tout ce qui est inqualifiable. Vous êtes un pervers.

Batterbury-Compton toussota, dédaignant de répondre. Il respira à fond l'odeur d'herbes du fleuve et alluma une cigarette à bout doré.

La vedette d'acier qui pétaradait sur l'eau boueuse n'avait bien sûr rien à voir avec les services hydrographiques. Batterbury-Compton et Smith étaient deux flics de haute volée dont le rapport pèserait sur la décision que les autorités britanniques allaient devoir prendre face à vingt mille émeutiers incontrôlables : tenter une médiation (mais par qui, et entre qui et qui ?), laisser retomber le soufflé, envoyer l'armée – mais les régiments locaux n'étaient pas absolument sûrs, et faire venir des sikhs ou des gurkhas allait prendre au bas mot trois ou quatre jours – se contenter de protéger les entrées de Calcutta...

– Qamar, demi-tour, je vous prie. Nous rentrons.

– *Yatchôr!*

La vedette, en décrivant une courbe parfaite, frôla les palmes de la rive. Quelques pèlerins se jetèrent à l'eau pour tenter de se hisser à bord, insoucieux de se faire hacher menu par l'hélice, d'autres, l'œil fou, lancèrent leur gourdin en direction du petit bâtiment en vociférant : « *Inguirîss no good! Inguirîss go!* » Des coups de feu retentirent encore.

Avec une moue altière, les deux Anglais, très droits, s'accoudèrent au bastingage, salués par une clameur de mort. Qamar od-Din, sans un regard pour la horde des infidèles à demi-nus, se dirigea vers le milieu du fleuve. Smith alluma à son tour une cigarette :

– Finalement, nous ne sommes pas très loin du thème de l'odeur de sainteté, vous savez, dans les *Karamazov*, le corps

du starets Zosime n'était pas censé non plus se décomposer...

Batterbury-Compton fixait l'eau glaireuse d'un air sinistre :

– Admettons.

Smith revint à leur sujet de préoccupation :

– Quoi qu'il arrive, nous avons besoin de nos effectifs au complet. Annulons les congés, les permissions, et sortons les malades de l'hôpital à coups de pied. Au fait, où est Peabody ? Il serait parfait pour aller faire un tour du côté de ces fanatiques sans se faire remarquer.

– *Bloody hell!* Je l'avais oublié, ce vieux bouc obèse ! Où est-il passé ? Ah oui, ça me revient, il est en congé spécial, et je crois qu'il devait se rendre dans une principauté reculée, où il a d'ailleurs déjà fait des siennes.¹ La princesse Padmavati... (« Il paraît qu'elle est à se damner et que comparées à elle les meneuses de revue des Folies-Bergère ne sont que de grosses dondons léthargiques », songea Batterbury-Compton.) Mais allez savoir où il se trouve en ce moment. Il faudrait immédiatement envoyer quelqu'un pour le ramener, car il peut se montrer précieux dans ce genre de situation.

– Croyez-vous ? Il a rendu des services en son temps, certes, mais à mon avis cet olibrius aurait dû être mis à la retraite voici déjà un moment, répondit Smith, péremptoire.

– Il a déjoué bien des tentatives et chaque fois il a réussi à repousser l'échéance. Il est rusé, l'animal, il connaît toutes les ficelles.

– Ces vieux bonzes ne veulent pas dételer, siffla Smith en flattant ses favoris. Je finirai par croire qu'il empoche de sacrés pots-de-vin pour s'accrocher ainsi !

– On a toujours affirmé le contraire. Peabody est un malotru, un goinfre, un obsédé sexuel, il sera vraiment gâteux

1. Voir *Peabody se mouille* (Picquier éd.).

un de ces jours, mais pour le moment il reste l'un des meilleurs enquêteurs du sous-continent et il est intègre.

– Ce pays est gangrené jusqu'à la moelle!

Batterbury-Compton tiqua devant l'insolence du blanc-bec et conclut :

– Nous disposons de... contacts dans la région où il est censé se trouver : les trois sous-inspecteurs originaires du Sud, vous savez, les...

– Ceux qu'on surnomme les trois F, Phule, Firooz, Francis, l'hindou, le musulman, le chrétien, l'équipe interconfessionnelle?

– Exactement. Camouflés en commis voyageurs. Je leur câble et ils nous ramènent notre homme.

La vedette s'amarra au quai de granit noir, brûlant de soleil, sur lequel s'élevait le bâtiment anodin abritant les services de l'Hydrographic Survey.

*

Alors que le turban écarlate du chauffeur sikh apparaissait à la portière, la locomotive siffla et le convoi s'arrêta, abandonnant les derniers voyageurs en rase campagne. Le train n'allait pas plus loin, ce qu'attestait un tas de traverses et de rails jetés en vrac et couverts de liseron. La ligne allait être prolongée, c'était décidé, mais pour le moment il fallait trouver une charrette, un char à bœufs ou continuer à pied.

Le gros homme empoigna son sac et sauta lourdement sur le ballast. Aucune charrette, si ce n'était un véhicule disloqué mené par un quidam de mauvaise mine qui émit des prétentions inacceptables, avant de le suivre le long de la route en sifflant, fouettant une rosse aux côtes saillantes, puis de s'éloigner dans un nuage de mouches, faussement indifférent,

lorgnant par-dessous le mauvais payeur, le cochon d'Inguirîss qui lui échappait.

Ayant troqué ses habituelles bottines pour des chaussures de toile, sac au dos, Josaphat M. Peabody, transpirant comme un buffle sous le joug, se mit en chemin. La route, bordée de grands manguiers qui donnaient une ombre presque fraîche, partait tout droit à travers une forêt maigre aux arbres jaunasses, une jungle parcourue de sangliers et d'antilopes. Les singes gris y copulaient avec entrain dans les hautes branches, un tigre pouvait à l'occasion y dévorer un croquant parti ramasser du bois mort, et les cobras n'y manquaient pas, mais, pour l'heure, l'endroit était désert, les bêtes se cachaient et les rares voyageurs du train s'étaient mystérieusement évaporés.

*

La princesse Padmavati, assise en tailleur sur son trône, se massait les doigts de pied avec nonchalance et componction. Un chenapan enturbanné de rose, pieds nus, agitait mollement un lourd éventail de plumes d'autruche (« Maison Batterbury-Findlay, Le Cap, Londres », portait l'étiquette cousue au revers) également rose, et au mur les têtes de tigre empaillées, quelque peu mitées, les crocs jaunis, l'observaient d'un œil las.

La princesse était maussade. Elle ne disposait dans le domaine flicardesque, à part les agents en uniforme, qui n'étaient pas des aigles, que du brahmane Goswami, conseiller aux questions de police, qui n'y entendait pas grand-chose et avait tendance à considérer sa fonction comme purement honorifique. De surcroît le ministre général, et unique, Mirzâ Ali, méprisait cette spécialité, qu'il estimait indigne de son attention. La princesse, fort contrariée par le meurtre inexplicable, survenu en pleine ville, dans un quartier misérable,

autorisant donc les commentaires les plus insolents, d'un de ses cousins, un certain Rudraprâsâd, se trouvait donc fort démunie. Un gueux poignardé ici ou là, bah, qu'importait, mais là c'en était trop. Un thakur, un noble! Où allait-on? Tss.

– Que notre cœur s'arrête de battre à l'instant si nous ne mettons pas l'impossible en œuvre pour retrouver et châtier l'auteur de cet acte ignominieux. Nous espérons que Votre Altesse n'en doute pas un instant, assurèrent Goswami et Akbar Khan, un vieillard à barbe blanche aux fonctions indéterminées.

– Je n'en doute nullement, reprit-elle, glaciale. Vous pouvez vous retirer, messieurs.

Pourtant elle gardait le silence. Il ne fallait pas que les ragots du bazar s'emparent de cela. Ce n'est qu'au *chief minister* Mirzâ Ali qu'elle avait confié, avec une feinte négligence, attendre d'un instant à l'autre un limier redouté de tout l'Hindoustan, Josaphat M. Peabody en personne.

*

Tel un excursionniste, le gros homme assujettit les bretelles de son rucksack et allongea le pas autant que possible, quand, au passage du premier hameau, il entendit la marmaille qui se précipitait sur lui, hurlante, suivie d'adolescents à la moustache clairsemée qui lui soufflaient dans le nez en criant, en lui demandant son nom, le nom de son père, sa destination et la raison de son déplacement. Plutôt que de tenter de fuir, il s'arrêta un instant et essaya de répondre à des gens qui, n'écoulant pas ce qu'il disait, lui coupaient bruyamment la parole. Ensuite ses interlocuteurs se montrèrent choqués de le voir seul: n'avait-il pas de famille, n'appartenait-il pas à un groupe de collègues (le gros homme frémit en s'imaginant escorté de

trente poulardins), ne s'ennuyait-il pas? Sans doute devait-il nourrir de noirs desseins, pensaient-ils, car rien ne peut sortir de bon d'un homme seul, peut-être rejeté par les siens, par sa caste, banni de son village...

Il tenta de se faire passer pour un original, un *sportsman* parcourant l'Hindoustan à pied, sac au dos, pour le plaisir, mais on le considéra avec de plus en plus de suspicion. En reprenant sa route, il sentit des douzaines de paires d'yeux noirs vrillés dans son dos. Il s'en fallait de peu que les cailloux ne volassent.

*

Une haute fenêtre à petits carreaux donnait sur une cour calme aux arcades gothiques, où des palmiers poussiéreux entouraient une fontaine à l'eau verdie, loin de l'agitation frénétique de Calcutta, dont on distinguait les bruits assourdis – la clochette d'un tramway hippomobile, le chantonnement d'un colporteur, une cloche qui sonnait dix heures, un hennissement, l'appel d'un muezzin, la corne d'un vapeur qui remontait le fleuve. Aux murs, une carte lithographiée de l'empire des Indes, de la Khyber Pass aux bouches de l'Irrawaddy, et un portrait officiel d'Édouard VII, l'air égrillard, dans un cadre doré.

Le glabre usé par les Indes et le naïf qui débarque poursuivaient leur colloque.

– J'ai connu jadis un Batterbury-Woods, Reginald je crois. Lui êtes-vous apparenté? demanda Ferdinand Smith.

– Je devrais m'exclamer: « Mon pauvre cousin! Malheureux garçon, plein d'avenir, dont cet ignoble Peabody, ce vil pourceau, a brisé la carrière! ¹ »

1. Voir *Peabody secoue le cocotier* (Picquier éd.).

– Comment cela?

– Et je devrais poursuivre: «Comment un homme de basse extraction pourrait-il ne pas salir un nom honorable quand les circonstances lui en donnent l'occasion?»

Smith, qui avait réussi à force d'opiniâtreté le concours de l'Indian Civil Service mais dont le père était tripier à Covent Garden, ne releva pas. Cependant, Batterbury-Compton conclut:

– Peabody s'est conduit comme un sagouin, et comme à l'ordinaire il a pris pas mal de libertés avec la procédure et avec les bonnes mœurs, mais Reginald avait effectivement commis de graves indécadences qui auraient pu lui valoir la révocation. Que voulez-vous, notre collègue n'a fait que mettre la vérité au jour. J'en ai été désolé pour Reginald. Un garçon faible.

Smith hocha la tête d'un air funèbre. Il avait lu les rapports. Il alla à la fenêtre et allumait une cigarette au moment où fit irruption dans la pièce, sans frapper, un être abhorré: le superintendant de la police du Bengale, Richard Claymore, qui avait le culte de la hiérarchie et prétendait coiffer des policiers de leur espèce, discrets au point de n'apparaître sur aucun schéma d'organisation et se souciant d'un superintendant comme d'un pet, ne rendant compte qu'à d'obscures instances. Claymore était un garçon de haute taille, affectant des allures de dandy mais d'une vulgarité foncière, se voyant verser un salaire considérable, très sûr de lui et ne tolérant pas d'être contredit. Bien sûr, comme tous ceux de cette engeance, il aimait surgir à l'improviste, espérant toujours prendre les autres en faute, un sourire de faux jeton lui tordant la gueule.

– Est-ce que cette maudite affaire avance depuis votre reconnaissance de la semaine dernière, pendant laquelle vous n'avez pas eu le cran de mettre pied à terre? Bravo! Songez-

vous à prendre enfin des mesures efficaces quant à ces énergumènes ? hurla-t-il.

– Monsieur ? répondit froidement Batterbury-Compton, contrarié.

– Je vous parle ! Où en sommes-nous de nos vingt mille indigènes exaltés des bords du Gange ?

– N'en faisons pas toute une histoire, je vous en prie, d'autant que ces gens doivent se nourrir et pas uniquement chanter des hymnes. Figurez-vous qu'une ville est en train de naître, surtout des tentes pour le moment, mais ils se mettent à construire en planches et même en brique. Plusieurs souscriptions pour des temples semblent recueillir des sommes importantes. Et on m'a rapporté qu'on creusait les fondations d'un cénotaphe de marbre rose à la mémoire du Gourou Bâbâ.

– Fariboles ! Ces gens-là sont des bons à rien ! Ils ne comprennent que la manière forte ! Les plantations de thé, les carrières et les mines manquent de main-d'œuvre ! Mettez-moi ces moricauds au travail tout de suite, et à la trique !

Son interlocuteur fit celui qui n'avait rien entendu et poursuivit :

– Selon les informations dont je dispose, cette cité naissante abrite à ce jour des négoces de riz, de lentilles, de bananes, de lait, des tailleurs, des coiffeurs, des diseurs de bonne aventure, des médecins ayurvédiques, des masseurs, des arracheurs de dents, des déboucheurs d'oreilles, des gymnastes, des lutteurs, des débits clandestins de vin de palme. Les pickpockets foisonnent. Les, hum, femmes vénales vont abonder sous peu. Et les slogans antibritanniques ont disparu.

– Il fallait envoyer l'armée ! Et tirer dans le tas ! Une bonne leçon leur ferait du bien ! glapit Claymore.

– Je me permets d'être en désaccord avec cette assertion, monsieur. À mes yeux tout va bien, une ville de pèlerinage vient de naître, nous n'avons plus qu'à prolonger jusqu'à là-bas

le télégraphe et le railway, avant d'y installer en douceur, le moment venu, une perception et un commissariat.

Claymore brailla qu'il exigeait un rapport circonstancié pour dans deux heures et partit en claquant la porte. Les deux hommes se regardèrent en silence. Au cours de sa carrière, Batterbury-Compton avait vu défiler quantité de personnages de ce calibre, auxquels l'influence de leur famille tenait lieu de talent, et il ne se laissait pas impressionner. Il attendait que la réalité des Indes leur tombe dessus comme une enclume sur un cafard. Smith demanda presque timidement :

- Nous n'avons donc plus besoin de Peabody ?
- Pas en priorité.
- On laisse tomber ?
- Trop tard, la machine est en route. Il est maintenant impossible de joindre les trois F, qui vont le ramener. Tant pis pour sa mission là-bas.

*

Il sortit, à son soulagement secret, de la forêt, traversa de maigres pâtures et des champs, prenant soin de saluer à la ronde en traversant les hameaux, afin de n'être point pris pour un mauvais esprit – il en avait la couleur – et éventuellement assailli à coups de gourdin.

L'heure chaude était venue. Il approcha d'une petite ville où tout était fermé, où pas un son ne s'élevait. De larges rues poussiéreuses et vides, des vaches couchées çà et là – l'immense paix qui émane des vaches s'empara de lui –, uniquement des temples, des murs blancs écrasés de lumière, des bannières safran que survolaient très haut des vautours tournoyant. Chaleur épouvantable, odeurs d'urine et d'ordures fermentées, chiens jaunes dormant étalés.

Il s'arrête à un carrefour. Même l'eau des jarres a un goût de poussière. Les rares habitants visibles font la sieste sur des lits de corde et soulèvent une paupière au passage du gros homme, maintenant en pagne – mais son rucksack sur le dos –, qui grommelle des prières en sanscrit, car il ne néglige rien pour se faire bien voir par la population. Un âne brait, rompant le silence.

*

Les sous-inspecteurs Phule, Firooz et Francis, prévenus par un télégramme de Calcutta et n'ayant pas reçu de contre-ordre, furent donc rapidement à pied d'œuvre dans la principauté, où ils se mirent à s'enquérir à grand fracas de l'Inspector Sahib tout en arpentant les rues et les faubourgs de la petite capitale, portant au bout des bras des valises débordant de bracelets de verre coloré, de chemises à bon marché, de pommades douceâtres, de miroirs à moustache et de peignes. Sans trop de résultats faut-il le préciser, car les trois jeunes gens, l'hindou, le musulman et le chrétien, s'ils formaient une équipe soudée et débordant de zèle, ne brillaient pas par leurs qualités professionnelles. Se ressemblant comme des triplés, s'exprimant dans un hindoustani imprécis et un anglais hésitant, ils s'obstinaient à porter les longs pagnes à carreaux marron et verts du Sud, qui les rendaient repérables à un mile, et répétaient les mêmes questions à tous ceux qu'ils rencontraient en roulant des yeux blancs. Les flics du commissariat, prévenus que des types louches traînaient en ville en posant des questions au sujet d'un Anglais âgé et corpulent que nul n'avait aperçu, se résolurent à poser à leur tour quelques questions aux trois lascars. Ils les embarquèrent sans ménagements, irrités de voir troubler une quiétude à l'ombre de laquelle on aurait pu étripier la Terre

entière, pour les relâcher bientôt, car le trio, incapable de rester discret, avait fait état sans délai de son appartenance à la même boutique. On n'avait jamais vu quelqu'un, si innocent fût-il, sortir aussi vite du bâtiment sinistre et crasseux, et les bonnes gens en conçurent quelque méfiance.

Quant aux trois F, ils craignaient surtout de s'attirer des ennuis. Ils savaient Peabody vindicatif comme un vieux sanglier et redoutaient plus que tout de le voir surgir en silence au coin d'une ruelle, une lueur homicide s'allumant dans ses yeux à leur vue; quant à le ramener par tous les moyens, voire enroulé dans un tapis, à Calcutta, cette perspective les épouvantait franchement, et ils sabotaient donc leur mission avec une inconscience appliquée, espérant que les instances se débarrasseraient d'eux en les renvoyant dans leur Sud aimé.

*

Encore ardent, le soleil baissait. Les oiseaux qui n'avaient pas rôti en vol risquaient un pépiement. Le gros homme arriva en vue de la rivière qui marquait la frontière. À l'entrée du pont, un caporal écossais en veste écarlate, transpirant, le col ouvert, et deux soldats indigènes qui somnolaient debout lui jetèrent un regard morne – un gros bonhomme rougeaud qui bredouillait en hindoustani ne pouvait être qu'un demi-sang, un bâtard de fantassin irlandais et de femme paria, tombé dans la dèche, autant dire moins que rien. D'un claquement de doigts, ils lui firent signe de passer et il se courba, l'échine souple, évitant leur regard mais les traitant in petto de couillons superlatifs. La rivière roulait des flots jaunes entre ses rives à la verdure éclatante. Sur un îlot s'élevait la fumée d'un campement de sadhus : un trident était planté dans les cendres, près d'un lingam de granit badigeonné de vermillon, et deux silhouettes nues s'af-

fairaient près du feu. Remontant les bretelles de son rucksack d'un haussement d'épaules, Peabody s'arrêta au milieu du pont, les contemplant longuement, puis passa de l'autre côté et déplia une grande feuille de fort papier couverte de tampons de tailles et de formes différentes. Flanqué d'un valet d'armes qui tenait une hallebarde, le factionnaire indien, vêtu d'un uniforme à brandebourgs déteint et décousu, reconnu sur un sauf-conduit les armoiries de la princesse, sa maîtresse, et s'inclina bien bas, faisant même mine de baiser les pieds du gros homme qui le releva, paterne, et lui glissa une menue gratification au creux de la main avant de s'éloigner.

Maintenant sur les terres de la principauté, il quitta la route et s'engagea sur un sentier caillouteux qui descendait vers le fleuve. Non loin d'une immense bâtisse blanche au bord de l'eau, à arcades et clochetons, délabrée, qui ne pouvait être qu'un asile pour pèlerins, des vieilles gens priaient. Tout édentés, tout racornis, n'y voyant plus guère et entendant encore moins, ils étaient venus au bord de la rivière sacrée – mais toute rivière n'est-elle pas sacrée? – en pèlerinage définitif, pour y mourir, et ils se désespéraient de continuer à vivre, en se demandant de quelle souillure ils étaient entachés pour que les dieux refusent de les accueillir.

Des temples à l'abandon, à demi ruinés, dont les briques se descellaient, jalonnaient la rive. Quittant la route et marchant lourdement, les chaussures dans la boue, Peabody les considéra un à un, s'arrêtant longuement devant un petit temple de Durga, l'une des moitiés féminines de Lord Shiva, Durga la déesse à la taille fine et à la poitrine généreuse qui massacre des démons à tire-larigot avec son trident. Il s'inclina devant la statue de granit, lui toucha les pieds et porta les mains à son front, grommela on ne sait quoi, déposa une piécette de cuivre sur le socle et s'éloigna en allumant un de ses petits cigares puants.

Il descendit vers l'eau, se déshabilla lentement, plia sans trop de soin ses vêtements sur son sac, posé sur une plaque d'herbe rare, et, nu, tel une outre, il s'avança vers le fleuve en sautillant dans la boue, puis entra dans l'eau, s'immergea à plusieurs reprises, but de longues gorgées, honora les dieux au moyen des formules appropriées, pissa, péta, puis, tentant de rentrer le ventre, il s'examina le membre et émit un soupir désabusé. Sa calvitie brillait au soleil couchant.

Il regagna la rive, se rhabilla, toujours assez boueux mais purifié, et se joignit avec force salutations à un groupe de pèlerins qui campaient là autour d'un feu de broussailles, et s'endormit, à son grand dam, l'estomac vide. S'ils l'avaient accueilli, ils n'avaient pas de quoi le nourrir.

La journée de marche du lendemain fut éprouvante. La chaleur redoubla, et la fatigue et la faim minaient sa carcasse usée. La princesse eût été trop heureuse de lui envoyer une voiture s'il eût prévenu, mais, bougon et solitaire, il tenait à marcher, activité bénéfique pour le karma, car, sans y ajouter foi de façon claire et nette, le vieux Peabod' était sûrement le seul flic anglais de l'Empire soucieux de son karma, soucieux d'accumuler des actions méritoires dans cette vie afin de se ménager – sait-on jamais? – de bonnes réincarnations. Il ne se le serait avoué pour rien au monde, mais c'était finalement à peu près en accord avec la morale protestante de son enfance, à Manchester : tenter de bien se conduire même si l'on ne savait pas trop pourquoi.

À la mi-journée, il s'arrêta au bord de la route pour manger des bananes et boire un verre de lait fermenté salé et pimenté dans un établissement crapoteux qui consistait en une table basse au bord de la route, avec un type couché derrière, et un fourneau de terre éteint. Il se remit en route – un gargouillis intestinal persistant accompagné de frissons l'inquiéta, mais

sans que le pire survînt – et le deuxième soir arriva très vite. Dans un hameau il avisa un endroit qui pouvait ressembler de très loin à l'idée qu'on se fait d'une auberge de dernière catégorie.

Après lui avoir demandé son nom, le nom de son père et sa caste, le tenancier, un homme encore jeune, aux dents gâtées et à la mine sournoise, indiqua à Peabody un lit de corde dans un coin de la cour et lui extorqua les quelques annas de sa nuitée avant de se détourner de lui avec dédain. Une ou deux femmes de mauvaise mine, le front bas, le pied velu, en sari graillo-nieux d'avoir été lavé à l'eau plate depuis des années, l'observaient en coin.

Il alla en vitesse, car tout le monde se couchait avec les poules, à une gargote voisine absorber des galettes molles et des lentilles jaunes agrémentées d'un demi-oignon – pas de thé final dans ce hameau guenilleux, il ne tenait pas à ce qu'on le prît pour un homme opulent et qu'on vînt lui couper la gorge pour une roupie au milieu de la nuit. Il rentra à son gourbi, tira une mince couverture de coton de son sac et s'étendit, les yeux fixés sur les feuilles salies de fiente de l'unique arbre de la cour. Un chien jaune à l'air battu vint le flairer et s'éloigna.

Alors qu'il avait fini par trouver le sommeil, non sans peine, on l'éveilla doucement en lui frottant les orteils. C'était le tenancier, que l'inspecteur, toujours curieux, suivit jusqu'à une chambre sordide où une lampe fumait. Une fillette d'une dizaine d'années, sale et craintive, était assise sur le bord d'un lit, attendant. Avec un sourire doucereux, la main déjà tendue, une vieille guettait dans un coin de la pièce, qui sentait la souris. Se passant la langue sur les lèvres avec un sourire ignoble, prenant le temps de déglutir, sa pomme d'Adam mal rasée tressautant, le tenancier, chez lequel le dédain avait fait place à l'amour de l'or, indiqua la gamine au gros homme, qui sursauta :

- Quoi? Tu as vu l'âge qu'elle a?
- Largement l'âge d'être épousée par un brahmane... La nubilité est à cinq ans... Dans les meilleures castes...
- Que mille démons ramonent les brahmanes! À sec!
- L'âge de plaire à un sahib de votre condition. Vous avez les mains fines, qui que vous soyez...
- Salopard! Recouche-toi, gamine.
- Le sahib préférerait peut-être un garçon...
- Ta gueule.

Étendu les mains sous la tête, Peabody, songeant à l'insondable ignominie humaine, ne parvint pas à retrouver le sommeil. Pour comble, des punaises sortirent du bois et l'attaquèrent. Il aurait mieux fait de dormir au bord de la route, ou dans la cour d'un paysan. Il boucla son sac dans l'obscurité et n'attendit pas que le ciel s'éclaircisse pour se remettre en chemin, poursuivi par des aboiements.

La ville n'était plus très éloignée, on le devinait au nombre de charrettes, de chars à bœufs et de piétons, qui augmentait à chaque carrefour.

Le jeune homme, calotte blanche et fine moustache, hors d'haleine, arriva à la rencontre de Peabody, qui marchait lentement sur la route, à l'ombre des manguiers, en soufflant légèrement. Il se jeta à ses pieds :

- Inspecteur Sahib! Que la paix soit sur vous!
 - *Wa 'alaïk as-salâm, wa rahmatollah, wa barakatouhou!*
- « Et sur toi la paix, et la clémence d'Allah, et Sa bénédiction », répondit l'inspecteur en mettant les formes. (Après quarante ans d'Hindoustan, il savait que rien ne comptait plus en Orient que les formes.) Relève-toi, mon garçon. Mais je te connais : n'es-tu pas le garçon coiffeur Khar-Kos, celui qu'on surnomme Con-d'Ânesse?

– Que l'Inspector Sahib daigne pardonner mon impertinence, mais son omniscience n'est pas sans faille: Khar-Kos est mon collègue; moi, je suis Sad-Gol, Cent-Fleurs, qui ai l'honneur d'être également employé de l'Imperial Barber, et c'est mon patron, Seïf od-Dowla, qui m'envoie.

– Qu'Allah prolonge l'existence du probe! Que son négoce prospère, que ses femmes enfantent des fils alliant la bravoure du lion à la sagacité du rat, que son chemin soit pavé de rubis gros comme des cerises du Pont-Euxin et que les ossements de ses ennemis, dûment récurés par les chacals, blanchissent dans le désert, énonça Peabody, solennel.

– Seïf od-Dowla ne compte pas d'ennemis, à part quelques fripons du bazar.

– Certes, certes. Mais, dis-moi, comment as-tu été prévenu de mon arrivée?

– Mon maître est bien informé...

– Et quelle est la raison de ta venue? Souhaite-t-il me raser gratis? reprit-il en s'esclaffant. J'en aurais bien besoin.

– Il n'y a pas de quoi rire: trois individus de mauvaise mine se faisant passer pour des policiers, à n'en pas douter des brigands, en tout cas des hommes du Sud, sont à la recherche de l'Inspector Sahib. Sans doute des mécréants qu'il a arrêtés jadis et qui, en sortant du pénitencier, désirent se venger de lui.

– Bigre!

– Je vais repartir, fit Sad-Gol, et vous oublierez que vous m'avez jamais vu ici. Que l'Inspector Sahib, quand il sera parvenu en ville, daigne ne pas se montrer pour l'instant à l'Imperial Barber. Mon maître le fera prévenir en temps utile.

– Remercie-le. Je n'oublierai pas.

Le jeune homme empocha sans façon la pièce d'argent que le gros flic lui tendit, sauta dans une charrette au conducteur

de laquelle il fit signe, invita d'un geste Peabody, qui déclina l'offre.

Le gros homme reprit sa marche lente.

Des musiciens ambulants campaient sous les murailles de la ville. Une fillette conduisait son père, aveugle, qui grattait une viole. Des tambourinaires à l'œil fou, à demi nus, exécutaient une danse désordonnée. Les mendiants abondaient. Des ânes de bât qui faisaient la pause et des vaches en piteux état cherchaient un brin d'herbe entre les pierres.

Peabody entra en ville et posa son rucksack dans une hôtellerie pour le moins modeste, balayée en permanence, pour la pureté, mais aux murs lépreux et à l'odeur de friture antique incrustée. Il sortit de son sac un casque de liège, des bottines, et un costume blanc encore propre mais chiffonné et héla le garçon d'étage :

– Voilà une demi-roupie. Fais repasser ce costume, blanchir ce casque et reluire ces bottines. La monnaie est pour toi.

Le garçon escamota la pièce en un éclair. Le gros homme reprit :

– Y a-t-il ici quelqu'un de confiance, qui puisse porter un message ? Au palais.

– Le marmiton.

– Les gardes le laisseront-ils passer ?

– Il est brahmane...

– ... et eux thakur. C'est bon, envoie-le-moi.

Chapitre II

La princesse semblait n'avoir pas bougé depuis une éternité : toujours assise en tailleur sur son trône, sous le dais, elle se frottait les orteils, préoccupée. Près d'elle se tenait debout, dans un uniforme étourdissant d'ors et de brocards, son favori, un jeune Polonais beau comme un dieu qui se faisait appeler le comte André de Zélenski et que l'inspecteur reconnut sur-le-champ¹. Pourtant, la beauté apollonienne de M. de Zélenski s'altéra soudain, car voir surgir le Gros à la cour lui plaisait autant que de découvrir un cobra entre ses draps. Une poignée de courtisans vêtus avec faste, portant à la taille des sabres courbes alourdis de pierreries, figés dans une immobilité respectueuse, entouraient leur souveraine. Le garnement, aujourd'hui en tenue Louis XV soulignée d'un turban framboise, agitait son éventail de plumes. Le fauteuil réservé au résident britannique, dont la présence était de mise à toute cour princière, était vide. On entendit au fond du parc le barrissement d'un des éléphants du palais, puis, dans la cour, des roulements de tambour, le son d'un clairon, des ordres criés d'une voix brève.

Josaphat Mencius Peabody était un sage : il avait toujours considéré de façon sarcastique la gloriole de ce bas monde, et la vue d'un détachement d'infanterie au garde-à-vous devant

1. Voir *Peabody prend de la hauteur*, Picquier éd.

un idiot galonné avait de tout temps provoqué son hilarité intérieure, mais aujourd'hui que c'était à lui qu'on rendait les honneurs il ne trouvait plus la chose si ridicule que cela. Aussi, ayant hâtivement jeté son cigare, qu'un palefrenier récupéra immédiatement, s'avança-t-il gravement, en costume blanc, casque en tête, entre les soldats en vareuse, short et bandes molletières kaki, pieds nus, gigantesques turbans rouge pivoine, qui lui présentèrent les armes au moment où les lourdes portes cloutées de la salle d'audience s'ouvraient comme d'elles-mêmes.

Le casque de liège sous le bras, l'inspecteur s'inclina profondément devant la princesse, qui le salua d'un imperceptible signe de la main et daigna sourire. Elle remarqua une infime tache sur la veste. Le gros homme vieillissait, commençait à se laisser aller. De son côté, il nota un plat de vermeil où une grosse mouche verte voletait d'une tranche de pastèque à l'autre. On eût naguère fouetté cruellement le petit personnel pour moins que cela.

- Bienvenue, inspecteur.
- Que les dieux accordent dix mille félicités à Votre Altesse et à ses sujets.

- Que le Raj continue à connaître paix et prospérité sous le règne éclairé de Sa Majesté le Roi et Empereur, notre nouveau souverain bien-aimé, Édouard VII, fit la princesse avec une chaleur bien jouée.

Après une demi-heure de salamales auxquels ils parurent prendre le plus vif plaisir, ils en vinrent au fait. Cette demi-heure n'était rien, et les convenances eussent demandé un trimestre. Mais là aussi le monde moderne exigeait son dû de vitesse et de fausse franchise.

- La route est longue et difficile depuis la gare du railway. Que ne m'avez-vous fait prévenir?

- J'aime marcher, Altesse.
- Je ne l'ignore pas. Vos faits et gestes de ces derniers jours m'ont été rapportés en détail, mon cher inspecteur.
- Rien dont j'aie à rougir...
- Certes non, *my goodness!* Mais que me vaut donc le plaisir de votre visite? fit la princesse, très mondaine, comme si ce n'était pas elle qui avait requis l'assistance de l'Anglais.

Les mains jointes, le vieil homme s'inclina péniblement, cramoisî. On eût dit que les coutures de son costume allaient craquer à l'instant et que son énorme cul allait se projeter vers les cieux:

- Le bonheur de saluer le visage radieux de Votre Altesse suffirait à illuminer le reste de mes jours.
- Merci de votre gentillesse, inspecteur. Nous savons ce que nous vous devons.

Elle lui tendit sa main à baiser, à l'européenne, et il se pencha, le souffle court, sur la belle main fine et brune, imaginant à la seconde le corps souple et parfumé, les seins fermes et le *coño* sans nul doute admirable.

La jeune femme savait gré à l'Anglais de respecter les formes. Quant au superbe officier, le protocole lui interdisait de desserrer les dents à moins d'y avoir été invité; il jetait sur l'inspecteur des regards supérieurs et restait lointain, indifférent, comme si un dossier épais de plusieurs pouces, sous clef dans les bureaux les plus discrets de la vice-royauté, à Calcutta, ne l'eût pas concerné. La princesse reprit:

- Revenez demain après-midi, voulez-vous? J'ai quelque chose à vous conter. Et vous, André, faites-moi apporter un sorbet. Rendez-vous utile, pour une fois!

« *O Tller weit, O Hhen, O schner grner Wald, du meiner Lust und Wehen, andcht'ger Aufenthalt!* »  cimes,  valles,

ô belle forêt verte, tu es ma joie et ma peine, le lieu secret de mon repos... En sortant dans la cour, matraqué par un soleil blanc alors que les factionnaires lui présentaient de nouveau les armes, l'inspecteur, le cœur léger, se sentant rajeuni, sifflait entre ses dents, pour lui seul, le lied de Mendelssohn qu'il avait naguère chanté à tue-tête, dans les Himalayas, alors qu'il était lancé à la poursuite dudit prétendu comte André.

*

Vingt heures. Odeur prégnante des feux de charbon qui fumaient dans chaque cuisine de la métropole. Batterbury-Compton, après un regard à la plaque de cuivre « Mlle Magnolia. Massages français », sonna et ne fut pas peu surpris de voir l'une des artistes du cabaret Hong, un des établissements les plus réputés de Calcutta, lui ouvrir la porte.

– Entre vite, mon grand, fit la plantureuse Ruby, une Anglaise d'une bonne quarantaine d'années, cent kilos, en bottillons haut boutonnés, boudinée au-delà du vraisemblable dans une très courte robe de velours rouge d'où dépassaient des pantalons de dentelle bouillonnante.

– Mais... Je croyais... Mlle Mag...

– Taratata! La Française a revendu son fonds à Mme Hong, et cette dernière nous a missionnées, Rosy et moi, pour expédier les affaires courantes.

– Oui, je note que tu as récupéré même la garde-robe... Tu n'es pas mal, en collégienne à peine nubile...

– Pas de mauvais ton! Ici, c'est une maison sérieuse. J'ai aussi l'infirmière, et l'institutrice à cravache, si tu veux. Et (elle baissa la voix) la nonne, mais avec tarification spéciale.

Rosy, une Indienne maigrichonne, fit diversion en apparaissant vêtue seulement d'un rideau de mousseline jaunée et

lança un baiser à Batterbury-Compton avec un pauvre sourire.

– Donc, qu'est-ce que ce sera? reprit Ruby. Le grand menu ou le petit menu? Allons, pressons, nous avons de l'ouvrage. On se décide?

– C'est quoi, le grand menu?

– Tu verras bien. Surprise du chef! Allez, allonge-les! Rosy, ma chérie! Je prends Monsieur en amuse-bouche, et tu le termineras pendant que j'attaquerai le proviseur du lycée de jeunes filles. Il a réservé pour vingt heures quinze! Et nous avons ensuite le révérend... tu sais, pour un sérieux ligotage. L'ouvrage ne manque pas. Allons!

Exécution, sans d'ailleurs que Batterbury-Compton eût à redire aux prestations des deux filles, même si la Française évanouie était inégalable bien qu'elle fût plutôt moche. Tandis qu'il retendait ses bretelles, le Britannique hasarda:

– Au fait, ce hum, compatriote, Josaphat Peabody, l'auriez-vous aperçu récemment, par hasard?

Le terme n'était pas mal choisi. En effet, si par le plus grand des hasards il se fut trouvé en ville, il n'aurait pas manqué d'aller rendre visite à ces dames.

– Le vieux dégoûtant? répondit Rosy.

– Ce gros? Il ne manque pas de pénétration, ajouta Ruby avec un sourire en coin. Un peu radin mais pas trop vicieux, dans le fond. Enfin, nous ne l'avons pas vu depuis un bon moment. Mais vous n'êtes pas au courant? Je croyais qu'il faisait partie de... hum. Vous ferait-il des mystères?

Batterbury-Compton fila sans un mot.

*

L'heure de la plus forte chaleur était passée et celle du thé approchait. Un vol de perruches d'un vert électrique traversa

le ciel en criant. Un milan planait au-dessus d'une coupole. Au loin, on devinait les bruits de la ville, cris des colporteurs, plaintes des mendiants, aboiements, meuglements. Au-dessus de tout perçait le crincrin aigre d'un violon à une corde.

Ils se tenaient tous quatre dans une sorte de bureau donnant sur une des plus hautes terrasses du palais. La princesse Padmavati, vêtue d'une robe de Paris où était agrafé un diamant gros comme un œuf de caille, était assise dans un fauteuil d'acajou et gardait un air détaché face aux trois hommes, l'Anglais, toujours en costume blanc, débordant tel un éléphant de cirque du minuscule tabouret sur lequel il avait pris place, le *chief minister* Mirzâ Ali, un noble d'origine persane, entre deux âges, mince et élégant, debout, en tunique de soie crème boutonnée jusqu'au col, un œillet à la boutonnière, et le conseiller Goswami, en dhoti, grisonnant, chemise et gilet blancs, glabre, l'air grincheux.

– Asseyez-vous, messieurs.

Le ministre et le conseiller attirèrent à eux un tabouret, cependant que Peabody sortait son étui à cigares :

– Me permettez-vous, Altesse ?

– Je vous en prie, inspecteur. Fumez à votre guise.

Et le gros homme, après avoir croqué le bout de son cigare, l'alluma prestement sous les yeux des Indiens. Ces derniers se montraient très choqués par la grossièreté de l'Anglais, d'autant qu'aux yeux de Goswami, bon hindou, le tabac était hautement impur, tandis que la princesse souriait, l'air de penser à autre chose. Un silence s'installa, un long silence oriental que nul ne pouvait abrégé sans manquer à l'étiquette, et qui fut soudain troublé par le rire aigu du page survenant avec son éventail rose, que la princesse renvoya avec un geste gentil.

Mirzâ Ali s'éclaircit la voix et se livra aux préliminaires, eux aussi interminables, ce n'était pas sans des raisons extrême-

ment sérieuses que l'on s'était permis de solliciter le concours de l'Inspector Sahib, et autres tirades filandreuses. L'intéressé gardait un sourire aimable en répondant des banalités. Qu'ils accouchent, que diable !

Il apparut que bien des meurtres jamais résolus avaient eu lieu dans la principauté – rien de nouveau dans un pays où la vie humaine ne valait pas un clou –, mais surtout que l'un d'eux préoccupait vivement la princesse.

– S'agit-il d'un des proches de Votre Altesse ? demanda Peabody, abrupt. De quelqu'un qui lui tient à cœur ?

– Précisément, inspecteur. L'un de mes cousins, Rudra-prâsâd pour le nommer, qui vivait à la cour, s'est fait occire et dépouiller dans une ruelle sans lune ; en dépit de tous nos efforts pour étouffer l'événement, à défaut de mettre la main sur le meurtrier, la chose s'est ébruitée, et il est maintenant impossible de la laisser impunie, sinon...

Mirzâ Ali termina la phrase à mi-voix :

– Les conséquences les plus alarmantes sont à redouter si l'on peut assassiner en toute impunité un thakur de la parentèle de Son Altesse. La plèbe va se croire tout permis et...

Mirzâ Ali était musulman de par sa naissance et son éducation, mais c'était un esprit éclairé qui ne considérait nullement comme un déshonneur le fait d'être au service d'une princesse hindoue. Il ne buvait pas d'alcool parce que cela était incompatible avec son rang, bon pour les charretiers et les cipayes, et il n'aurait mangé du porc pour rien au monde, bon pour les intouchables et les Anglais ; il respectait sans doute le jeûne du ramadan (le contraire eût produit le plus mauvais effet), mais ses domestiques assuraient qu'il ne mettait jamais les pieds dans la petite mosquée privée qu'il avait fait aménager, par souci des formes, dans ses appartements. Il était célibataire – la rumeur du bazar, comme on pouvait s'y attendre, le prétendait

pédéraste –, ne fréquentait personne et aimait à vivre dans le plus grand secret.

La princesse leva la main pour arrêter son conseiller. Peabody allongeait une lippe boudeuse tout en tirant sur son cigare :

– Quand a eu lieu ce crime ?

– Voici plus d'un mois, fit la princesse. Le temps de m'apercevoir que l'enquête, en dépit de la diligence extrême qu'y apportait le conseiller Goswami, n'avancait guère, et de songer à faire appel à votre expérience. Vous savez tout. À vous de jouer. Messieurs, je vous laisse. Il va sans dire, inspecteur, que j'attends de vous des rapports fréquents.

Et elle se retira d'un pas aérien, suivie de Mirzâ Ali, olympien, tandis que les deux autres sautaient sur leurs pieds et s'inclinaient profondément avant de se rasseoir. Peabody se tourna vers le conseiller et sortit d'une poche un calepin et un bout de crayon :

– Où en êtes-vous de cette enquête ? Je vous écoute.

– Tout cela restera entre nous, vous me le jurez, reprit le conseiller.

– En doutez-vous ? rétorqua l'inspecteur, aussi digne qu'un père noble de comédie bourgeoise.

– Eh bien, je n'en suis nulle part.

– Il n'y a que dans les romans de détectives que les crimes sont résolus en deux jours. Dans la réalité, il y faut souvent des années.

– Merci. Donc, j'ai mené mon enquête sur la vie privée de Rudraprâsâd, mais je n'ai rien découvert de... compromettant. C'était un homme sans histoires, sans vices connus, ni cachés semble-t-il. Un oisif de haute caste. La seule difficulté, et c'est cela qui m'ennuie vraiment, est de savoir ce qui l'amenait au milieu de la nuit dans un quartier très mal famé. Cela, la princesse l'ignore.

Peabody ricana :

– Ah bah ! Encore un petit saint ! Il allait voir les putains, ou se saouler, ou acheter de l'opium, ou dans un tripot, voilà tout. Et c'est comme ça qu'il a attrapé un mauvais coup. Ce sont des choses qui arrivent.

– Oh ! inspecteur.

Goswami, très pudibond, se montrait sincèrement choqué par les propos du gros Anglais. Il reprit pourtant :

– S'il avait eu ces goûts-là, il aurait pu se procurer tout cela à domicile, en toute sécurité.

– Certains aiment la crapule, que voulez-vous, le frisson du risque, qui met un peu de piment dans des existences trop casanières...

Peabody grogna :

– Reprenons. Que lui est-il arrivé exactement ?

– Il a été poignardé à plusieurs reprises et volé.

L'Anglais soupira :

– Qu'avez-vous déclaré à Son Altesse ?

– La vérité. Presque toute la vérité.

L'œil du gros homme s'alluma. Il lécha le bout de son crayon assez salement :

– Et pourquoi me dites-vous cela ?

– Parce que vous êtes un étranger. Vous ne trempez pas dans ces sales histoires.

Les Britanniques trempaient plus souvent qu'à leur tour dans les sales histoires des principautés, mais Peabody se contenta de se gratter discrètement un pli du ventre :

– Vous avez donc un indice ?

– Intéressant, mais que je n'ai pu exploiter. Tenez.

Et il tendit à l'inspecteur un morceau de papier où trois mots en caractères arabes avaient été tracés à la hâte. Celui-ci grogna :

– C'est du persan ? Je le lis mal. « *Khâk to saret* » ? « Poussière sur ta tête » ?

– Disons « Honte à toi ».

L'Inspector Sahib branla du chef :

– Ce qui peut signifier que cet homicide était prémédité. On dirait du papier journal.

– Exact.

– Pourtant aucun journal ne paraît ici, si je me souviens bien ?

– Vous avez raison, inspecteur. La principauté n'abrite même pas une imprimerie pour les formulaires administratifs... Cependant nous recevons des vieux quotidiens en quantités importantes, pour les emballages.

– Il est clair que l'assassin n'allait pas nous laisser du papier à en-tête. Donc, qu'avez-vous dit à Son Altesse ?

– Que je n'y comprenais rien.

– Et alors ?

– Elle se moque en réalité de la victime, mais elle attache la plus grande importance à l'aspect politique, non sans raison. Et figurez-vous que son conseiller spécial, le comte de Zélenski, a eu le culot de me suggérer d'arrêter n'importe quel criminel homologué des environs et de lui coller le meurtre sur le dos.

– Vilain coco !

– Certains le pensent, inspecteur. Mais ce monsieur est fort influent, n'est-ce pas, et j'ai écarté très courtoisement sa suggestion, en lui glissant qu'il serait fâcheux de laisser le véritable coupable en liberté, parce qu'il pourrait s'en prendre à d'autres personnes proches du trône. Cela lui a cloué le bec.

– Parlait-il à l'instigation de la princesse, selon vous ?

– Je ne le pense pas, fit Goswami. Son Altesse n'entrerait pas dans de si viles considérations... à moins que je ne me fasse des illusions, murmura-t-il.

– Qui connaît le persan, ici ?
– Chez les musulmans, tout individu pas trop ignorant en sait un peu. De même chez les scribes hindous. Mais qui le maîtrise ? Peu de monde. Au demeurant, cette phrase est du niveau de la première leçon.

Peabody écrasa son mégot de cigare dans un cendrier vantant les mérites du champagne Gailleux & Mouzillard, après quoi il se leva lourdement :

– Je vais aller humer l'odeur de la ville.
– Ne retournez pas dans cette hôtellerie malpropre, inspecteur. La princesse a ordonné que l'on transporte votre bagage dans l'aile réservée aux invités.
– Je l'en remercierai de vive voix dès que possible. Monsieur le Conseiller, veuillez me considérer comme étant à votre entière disposition.

C'est le contraire qui était vrai, mais tout résidait dans la formulation.

L'inspecteur n'avait aucun respect pour les courtisans, le plus souvent d'arrogants traîneurs de sabre, des brutes tout juste bonnes à se friser la moustache, mais il avait beaucoup d'affection pour la jeune princesse. Élucider cette mort n'allait pas être aisé.

Comme il tournait un coin de rue, le nez au vent, il aperçut les trois sous-inspecteurs Phule, Firooz et Francis, à la queue leu leu, toujours en pagne à carreaux, la moustache lustrée, l'air important, qui jacassaient, et il se rejeta vivement en arrière. La ville n'était pas bien grande, mais pas question de se laisser tracasser par ces trois niais, dont il connaissait le pouvoir de nuisance et qui n'étaient pas nécessairement là par hasard ; de plus, ils se montraient incapables d'interpréter un ordre, ils se comportaient comme des larbins envers la hiérarchie et le

vieux bonhomme n'avait nulle confiance en eux. Pas question de se laisser apercevoir – au cas, probable, où ils auraient été porteurs d'instructions le concernant.

Il avait une faim de loup et se précipita dans le premier endroit venu, mais c'était la mauvaise gargote, il s'en aperçut dès que la portière de toile qui fermait la tente fut retombée. Il avança pourtant et prit place. Deux malabars à tronches d'assassins bloquèrent immédiatement la sortie. La chaleur était étouffante et il se mit à transpirer comme un bœuf. Devant lui, le seul Occidental du lieu, très voyant avec son costume blanc, les visages se fermèrent, et il put mesurer la valeur de tous les discours officiels qui soulignaient à l'envi l'attachement des natifs à l'Empire. On lui servit des galettes réchauffées et des lentilles jaunes au goût incertain, un piment ramolli, un quart d'oignon oxydé, un quart de citron tavelé de brun. Les cuisiniers qui s'agitaient au fond étaient d'une saleté répugnante. Un pouce de crasse recouvrait les fourneaux de terre. Un rat de la taille d'un matou fila entre les jambes d'un client qui pissait dans un recoin. Et, venu le moment de l'addition, les loufiats émirent des prétentions insupportables, tandis que les athlètes de l'entrée ricanaient, ravis de voir un idiot d'Anglais tomber entre leurs pattes. Peabody renifla et paya, une addition exorbitante pour ce bouge. Impossible de se prévaloir ici de sa qualité de fonctionnaire, ou, pis, d'hôte de la princesse – la honte de cette situation eût rejailli sur elle. En sortant, il garda en mémoire l'emplacement de la tente, et surtout les physionomies avenantes de ces messieurs – il crut entendre murmurer « *Inquiriss no good* » –, avant de rentrer au palais très mortifié, même si à tout prendre la somme était des plus modérées, de s'être fait avoir comme un débutant.

Chaleur poisseuse, relents lointains de volière mal récurée et d'ordures en fermentation, aboiements. Par une fenêtre de l'antichambre il entrevit une file de femmes menées par une vieille et portant du crottin d'éléphant dans des paniers, sur leur tête. Il ruminait, mécontent, car dès le matin il était retourné à la gargote sous tente avec une poignée de flics en uniforme, mais celle-ci avait disparu, démontée en un éclair, pfuit, pourtant il n'avait pas rêvé.

Un serviteur en livrée décousue, turban lilas, pieds nus, referma la porte derrière l'inspecteur. La pièce au fond de laquelle trônait un vaste bureau de teck était presque fraîche. Samuel Greenmussel, le résident de la Couronne, se leva de son fauteuil. Assez gênés de devoir se présenter eux-mêmes, les deux hommes se jetèrent toutefois à l'eau :

– Samuel Jonas Greenmussel, résident britannique près la princesse Padmavati.

– Josaphat Mencius Peabody, police criminelle.

– Comment allez-vous ?

– Comment allez-vous ?

Ils se serrèrent la main, selon toutes apparences pour la première et la dernière fois de leur vie, ouf.

Greenmussel était un homme de petite taille, replet, encore jeune. Une calvitie certaine, d'énormes sourcils blonds broussailleux et un regard bleu faïence derrière de grosses lunettes d'écaïlle lui conféraient un air de bienveillance.

– Diable ! On peut dire que vous défendez bien votre porte ! lança Peabody. Je ne vous savais pas si occupé, ajouta-t-il, railleur.

Car les tâches du résident étaient des plus limitées, surtout protocolaires – et Greenmussel n'avait cure de celles-ci, se souciant peu de passer des heures pétrifié dans un vallon

calciné, devant les cénotaphes des fondateurs de la dynastie, ou dans la salle du trône, au milieu de courtisans pour lesquels il ne professait pas une once d'estime; l'aspect politique se bornant à surveiller l'application des traités liant la principauté à l'Empire. Pour le reste, la princesse pouvait bien faire ce qu'elle voulait. On savait que son loyalisme était entier, ne serait-ce que parce que ses cousins, livrés à eux-mêmes, l'auraient renvoyée sans barguigner au gynécée et que les Anglais étaient garants de sa présence sur le trône.

– N'en croyez rien, répliqua le résident, je suis débordé.

– Diantre.

– Je traduis, voyez-vous, Kaygousouz Abdal...

– Le soufi turc? Mais il vient d'être traduit par Ignaz von Mollard. J'ai eu en main voici peu l'édition de Venise, chez Pietro Mozchar, quelle élégance, fit le gros homme, pour une fois satisfait d'échapper aux crimes et délits du bazar. Dommage que les notes soient en slovène.

– Pardonnez-moi, inspecteur, mais à mes yeux von Mollard est un saltimbanque et un pisse-menu, rétorqua Greenmussel, coupant. Sa lecture est approximative. Moi, voyez-vous, je traduis directement en français, c'est plus clair, n'est-ce pas?

– Ow! *Parley-voo?* fit Peabody, impressionné, qui avait quelque teinture de la langue de Voltaire.

– Je n'ai jamais mis les pieds en France, mais j'ai longtemps étudié le bel idiome des natifs, je l'écris, et j'avais des amis français assez dégourdis. Nous bavardions. Je serais même capable de commander une douzaine d'huîtres et une bouteille de champagne dans une brasserie des Grands Boulevards le cas échéant, j' imagine.

– *With lee petites femmes dee Paris!* ajouta Peabody, polisson.

– C'est le cliché. Car, à en croire d'aucuns, la Ville Lumière

regorge de prudes autant que Londres, Berlin ou Madrid.

– N'en croyez rien, mon cher. J'ai eu le privilège de séjourner à Paris au cours de mon adolescence¹, et je vous assure que, de la grisette à la marquise, prude n'est pas l'adjectif qui convient !

Greenmussel rougit. Ses sourcils semblèrent se dresser tout d'un coup, telles des brosse, et ses yeux bleus lancèrent un éclair alors qu'il ramenait la conversation vers des sujets plus décents :

– Pardonnez ma brusquerie, mais il me revient que vous n'êtes pas ici en villégiature.

Peabody allongea une lippe de vieux bébé contrarié :

– Ce n'est pas un secret. La princesse m'a demandé de réfléchir à un meurtre qui la préoccupe fort.

– Je vois. Si je puis vous être utile, n'hésitez surtout pas à me le faire savoir, inspecteur.

– Je vous en remercie, monsieur le Résident.

Le gros homme commençait à faire beaucoup trop de courbettes à son goût, mais il n'en laissa rien paraître et s'apprêta à prendre congé avec cordialité, tandis que, versant de l'encre dans un encrier, Greenmussel allait retourner à son soufi, demandant toutefois :

– Connaissez-vous tout notre petit monde ? Le *chief minister*...

– J'ai eu l'honneur de rencontrer Son Excellence ainsi que l'honorable Goswami lors d'une réunion de travail.

– Et Akbar Khan ?

– Qui est-ce ?

– Un vénérable ancêtre qui n'occupe pas de fonctions précises à la cour mais sans lequel rien ne se fait. Dévoué corps

1. Voir *La Canine impériale*, par S. Lou Petitou et P. Charmoz, coll. Sous la Cape.

et âme à la princesse Padmavati. Par parenthèse, il se procure les meilleurs sorbets du palais, je vous ferai inviter...

– Fort bien.

– Et notre Suisse, l'avez-vous déjà rencontrée?

– Une Suisse?

– L'étudiante. La stagiaire de Mirzâ Ali. Une fille brillante, très jeune. Elle travaille énormément et ne se montre guère. Voulez-vous que je vous présente? Elle est logée à trois portes d'ici.

L'œil de Peabody, une seconde auparavant terne tel celui d'un poisson posé sur un étal, s'éclaira.

*

Miss Elmière Grünschild, la stagiaire en sciences politiques qui venait de l'institut de Montreux, était une jeune Suisse intelligente, jolie, plutôt maigre, d'une élégance discrète, voire austère. Après un salut guindé, elle échangea quelques banalités avec Peabody, auquel Greenmussel apprit ensuite qu'elle passait le plus clair de son temps dans son bureau ou aux archives, sous l'égide d'un employé de Mirzâ Ali, penchée sur des points de droit administratif, fiscal ou coutumier particulièrement rébarbatifs. Le ministre, lui, ne parlait jamais d'elle, comme si elle n'eût pas existé, mais l'on disait que la princesse Padmavati la recevait souvent en privé.

*

La nuit venue, le gros homme, enveloppé dans un vaste cache-poussière couleur de muraille, se fit guider jusqu'à l'endroit où l'on avait retrouvé le corps du cousin de la princesse.

C'était un quartier très pauvre, aux allées de terre défoncées, où alternaient maisons de brique crue à moitié tombées,

terrains vagues où aboyaient des chiens menaçants, cahutes de terre et même cabanes de toile tendue sur des piquets. Un quartier de tanneurs – donc de mares puantes et de raclures putrides – et de potiers – donc de fondrières d'argile gluante –, des artisans des plus utiles et pourtant des intouchables miséreux, mal nourris, ne pouvant puiser qu'aux mares une eau imbuvable, car, même la nuit, les gens des hautes castes ne les laissaient pas accéder aux puits, des malheureux couverts de furoncles et d'ulcères, tombant comme des mouches à la moindre épidémie, et elles n'étaient pas rares, chez lesquels on était un grand vieillard si l'on atteignait quarante ans. Un très bon quartier pour attraper un coup de couteau, car ici une vie humaine valait encore moins qu'ailleurs, et il était d'autant plus étrange qu'un aristocrate de la cour y fût venu à la rencontre de son destin.

Des lumignons ici ou là, des enfants se serrant autour de leur mère, un costaud jouant les fiers-à-bras sur un seuil, un type tapant sur une tôle, une gamelle d'eau sale lancée presque sur ses pieds. De la boue partout, une boue fétide recuite par la chaleur, une boue où tous les indices devaient avoir sombré depuis longtemps, et un silence dont l'épaisseur hostile lui était quasi palpable, non, il n'avait rien à faire ici. Peabody lâcha quelques piécettes à un essaim de marmots jaillis des cahutes malgré la nuit, et il rentra au palais déçu, voire chagrin.

*

– Vous faites une tête d'enterrement, mon cher. Que se passe-t-il ? lança le lendemain Peabody à Greenmussel.

– Ne m'en parlez pas. Le prince Krishnaram a demandé à me voir, et, comme il se déplace avec difficulté, je dois y aller. Que me veut-il donc ?

- Qui est ce Krishnaram ?
 - Un des innombrables cousins de la princesse. Il s'est brisé les reins en tombant de cheval lors d'une chasse au sanglier voici trois ou quatre ans et il ne se montre guère. Quand l'envie lui en prend, il se déplace dans un fauteuil roulant d'acier venu de Londres et poussé par un vieux serviteur.
 - Pas drôle, fit distraitemment Peabody.
 - Vous parlez ! Dans ce pays, des millions de paralytiques et de mutilés donneraient dix ans de leur vie pour avoir un fauteuil comme celui-là !
- Et il tourna en ronchonnant le coin d'un couloir.

Le prince Krishnaram passait d'ordinaire ses journées calé par des coussins dans un vaste sofa, à faire des réussites, ou à lire des journaux ou des livres anglais. Pourtant, il ne vivait pas dans la solitude – il avait femme et enfants –, et les visiteurs étaient fréquents dans les quelques salles, meublées de coffres et de tapis, qu'il occupait dans une aile éloignée du palais, tellement éloignée que les repas arrivaient toujours refroidis des cuisines. C'était un homme secret et morose, que l'on disait influent ; pourtant, la princesse n'avait cure de lui, ne lui rendait visite que deux ou trois fois par an et parlait toujours de lui avec une commisération affectée. Quant à lui, appréhendant les regards pleins de morgue des courtisans, il ne se montrait jamais dans la salle d'audience. C'est lui qui recevait, la princesse ne parvenait pas à savoir exactement qui, et c'est de cela finalement qu'elle prenait sans doute ombrage.

*

L'inspecteur, qui avait pris le temps de faire de nouveau nettoyer son costume par les blanchisseurs du bord du fleuve,

s'inclina – son dos fatigué rechignant à tant de courbettes – devant la princesse Padmavati, laquelle était à moitié couchée entre les larges accoudoirs de son trône, éventée par son page. Des mouches de bonne taille, velues à souhait et ardentes à l'attaque, vrombissaient. Le résident britannique était assis dans son fauteuil, un sourire figé sur les lèvres, et M. de Zélenski se tenait quelques pas en arrière, toujours crispé et jetant en coin des regards meurtriers à Peabody, ravi de la situation.

– Prenez un fruit, inspecteur, fit la princesse d'une voix languissante, en désignant une corbeille où s'étiolaient des mangues.

Le vieil homme, qui craignait d'y laisser ce qui lui restait de dents, déclina l'offre, en refrénant l'envie d'allonger une claqué à Zelen, qu'il avait cru voir sourire.

– Asseyez-vous, mon cher inspecteur, reprit la princesse. On va apporter des sorbets. Vous pouvez fumer. Messieurs, je vous permets de vous retirer.

Greenmussel et Zélenski sortirent, le premier soulagé de pouvoir vaquer à ses occupations personnelles, le second l'air de ruminer une affreuse vengeance.

Mine de rien, Peabody remarqua que l'adolescent à l'éventail et au turban rose s'autorisait une émotion de première classe que sa culotte serrée ne pouvait en aucune façon dissimuler. Une seconde, un peu honteux, il songea que son vieux bec goûterait volontiers de cette chair satinée autant que vigoureuse, mais la princesse le ramena sur terre :

– Eh bien, quoi de neuf, mon cher inspecteur ?

Le gros homme ressembla en un éclair à l'une de ces pleureuses professionnelles qu'on voit aux enterrements. Son ventre tressaillit et il arbora un air contrit derrière lequel son petit œil bleu de goret ne pouvait s'empêcher de briller :

– Hélas! que Votre Altesse n'en prenne pas ombrage, mais « *Paris ne s'est pas fait en un jour* », comme disent les Français.

– Que me chantez-vous là avec vos Français? (« Ma parole, les gens ont raison, le vieux se ramollit du bulbe. »)

– Façon de parler. Disons que cette enquête va être de très longue haleine, car, s'il s'agit d'un meurtre pour ainsi dire accidentel, commis par un voyou de passage, comme tout le laisse penser, il ne va pas être facile de remonter la piste...

– Un peu de sérieux, inspecteur. Faites honneur à la réputation d'efficacité dont votre nation s'enorgueillit. Et ne manquez pas de me tenir au courant de vos avancées, lançant-elle, très froide, avec un geste de la main qui le congédiait.

En sortant, Peabody croisa le laquais portant les sorbets et Greenmussel, et il lança :

– Alors, qu'est-ce qu'il vous voulait, ce prince?

– Des bêtises.

Le résident était soucieux, car, en réalité, Krishnaram ne pouvait se résoudre à admettre qu'une femme pût régner. Il avait ressorti des grimoires, argumenté sans fin et remis au résident un mémorandum en ce sens, avec demande expresse de le transmettre à Calcutta pour que cet outrage aux traditions soit réparé. Sans viser explicitement le trône, il ne lâchait pas prise, et Greenmussel s'était demandé un instant s'il travaillait pour quelqu'un. Qui, alors? Non, trop orgueilleux. De son côté, le résident n'avait pas épargné sa salive pour défendre le droit d'une femme à régner, aux Indes s'entend, car le prince n'eût pas osé remettre en cause les droits au trône de la feuë reine Victoria. Greenmussel avait été jusqu'à évoquer l'héroïque rani de Jhansi, morte pendant la révolte des cipayes et peu chère au cœur des Britanniques, mais l'autre, hautain, avait rétorqué que nous n'étions pas à Jhansi. Le résident ne savait s'il devait ou non en parler à la princesse.

*

Soleil vertical. Des hennissements s'élevaient sous le haut mur de terre crue. Des maquignons discutaient vivement et des palefreniers distribuaient à contrecœur des brassées d'herbe verte à des canassons maigres, couverts de mouches, qui cherchaient l'ombre. Car l'herbe était chère. Enfonçant jusqu'aux chevilles dans la poussière chaude du marché aux chevaux, Peabody, qui avait reçu un message sous la forme d'un carton imprimé de travers lui promettant un rasage gratis en hindoustani, ourdou et anglais, poussa la porte de l'Imperial Barber et s'effondra dans un des vastes fauteuils de cuir crevé, parmi les rasoirs ébréchés et les peignes gras. Les deux garçons coiffeurs, Sad-Gol et Khar-Kos, autant dire Cent-Fleurs et Cond'Ânesse, se répandirent en exclamations de bienvenue avant d'aller chercher leur patron, Seïf od-Dowla, qui s'en revenait de la mosquée du quartier. À la vue du barbier, calotte sur crâne tondu, collier de barbe teinte au henné et pantalon bouffant, le gros homme se souleva de son siège et s'écria en hindoustani :

– L'absence fut longue, ô Sabre-de-l'État, l'ami était lointain, et mon cœur aujourd'hui se réjouit !

– Bienvenue parmi nous, Inspector Sahib ! Que vos jours glorieux soient multipliés, ô Luminaire des innocents et Épouvante des coupables ! Que vos amis ruissellent de félicités et que la dextre de vos ennemis se dessèche ! Qu'ils engendrent des fœtus à visage de pourceau et qu'ils soient dans les affres la proie du Cheïtan multiplement cornu ! Eh bien, vous deux, vous vous endormez ? Holà, drôles, repassez les rasoirs et filez à la maison de thé chercher de l'eau bouillante !

On épousseta l'inspecteur, on l'ébouillanta, on le savonna, on le rasa, on lui rectifia les sourcils d'un coup de ciseaux, on

lui épila les oreilles et les narines, on le parfuma, on poudra son crâne luisant, on apporta du thé, et la conversation fut longue, car ils avaient beaucoup à se dire, Peabody racontant la côte de Malabar, les Himalayas et Calcutta à son auditoire ébaubi avant d'en venir, plus tard, à des sujets plus confidentiels – entre-temps deux ou trois hommes du quartier étaient venus se faire raser et Peabody, une serviette douteuse sur le visage, avait feint le sommeil au point de s'endormir réellement et de ronfler comme un gougnafier. Avant de se réveiller en sursaut et de se passer la serviette sur le visage :

– Dis donc, il semble que l'ambitieux programme de réformes de la princesse n'ait pas démarré trop vite. Tu sais, le chemin de fer, les manufactures, les écoles pour filles et garçons, les orphelinats, les dispensaires...

Le barbier retint un rire :

– On dit... mais que ne dit-on pas ? qu'elle s'est contentée de chasser de la cour un ou deux cousins à elle qui intriguaient pour l'épouser et la renvoyer au gynécée.

– Fort bien. Et son conseiller spécial, ce prétendu alpiniste, qu'en dis-tu ?

– Il nous fait parfois, trop rarement, l'honneur de traverser notre bazar à cheval. Qu'Allah lui prodigue mille prospérités, Inspector Sahib ! s'écria Seïf od-Dowla avec un enthousiasme excessif.

– Ne te moque pas de moi. C'est un truand ? Il est monté comme un baudet ? Il va lever le pied avec la caisse ?

– Certains le pensent. Mais il aura fort à faire. Je sais de source sûre qu'il n'a réussi à se faire attribuer ni une roupie ni un pied carré de terre. La princesse Padmavati le garde près d'elle comme un animal de compagnie, si vous voulez, et elle a chassé de la cour certains de ses amis qui se montraient trop gourmands.

– Que sont-ils devenus? A-t-il pris leur défense?
– Lui? Il a applaudi! Il croit garder pour lui la meilleure part du gâteau... l'abruti, lâcha-t-il entre ses dents.

– Comment l'a-t-elle connu?

– En prenant les eaux à la montagne, dit-on, comme la princesse aime à le faire, en compagnie des infid... hum.

– Tu parlais d'animal de compagnie, mais il la... pourtant, non, par les cent mille diables? fit Peabody.

– Je le lui souhaite de tout mon cœur, chuchota le barbier en détournant le regard, mais je ne puis vous répondre, Inspector Sahib. Je ne les espionne pas du fond du placard aux pots de nuit. Disons que chacun s'accorde à le croire. Mais on ne peut en parler à voix haute. Quiconque mettrait en doute la virginité de la princesse s'exposerait à des ennuis... définitifs.

Peabody songea que fornication et virginité n'étaient pas incompatibles, mais il tint sa langue et ajouta:

– Crois-tu que l'influence de ce gigolo puisse encore croître?

– On pourrait soutenir que son influence réelle est quasi nulle. À mon avis, la princesse est prête à le faire empaler au moindre faux pas, mais elle aime l'avoir dans... près d'elle. Vous savez ce que c'est.

– Tu es un homme précieux, Seïf od-Dowla! Et le résident, quel jeu joue-t-il?

– Le sahib résident – Que son chemin soit parsemé de roses odorantes! – est un homme prudent. On dit qu'il veille surtout à ne pas s'attirer d'ennuis, et vous n'ignorez pas que son rôle est assez réduit. De représentation.

L'Anglais accepta une cigarette du barbier – celui-ci ne fumait pas, mais il gardait dans un tiroir une boîte d'égyptiennes destinées à ses hôtes de marque –, l'alluma, inspira la fumée à fond, toussa, se racla la gorge, faillit venter et finalement se décida:

– Si tu m’as demandé de passer ici, était-ce seulement pour bavarder et me tailler les poils du nez? Ou aurais-tu quelque chose à m’apprendre? Tu as bien ton idée sur la mort de ce Rudraprâsâd... Que dit-on? Toi qui grattes la couenne à la ville entière, rien ne t’échappe.

Seïf od-Dowla tiqua un peu au mot «couenne», qui évoquait le suidé honni, mais c’était un homme extrêmement tolérant, au demeurant fidèle sujet de l’Empire – il abhorrait l’idée d’une Inde indépendante sous la férule des brahmanes, et un État séparé musulman où des théologiens cinglés eussent fait la loi ne lui était guère sympathique. À tout prendre, pour le moment, il préférait le lointain Édouard VII.

– Inspektor Sahib! Ce mort ou un autre! Nous ne sommes que de passage sur cette terre... Le jour où nous devons être rappelés, nous serons rappelés... Là-dessus je ne sais rien, et tout le monde s’en moque. Vous n’ignorez pas que les nobles du palais sont détestés tant ils sont durs pour les pauvres gens.

– Certes. Mais tu sais que je demeure là-bas.

– Non, il ne se passe rien. On murmure cependant...

– Quoi donc?

– Que ce seigneur Rudraprâsâd et le prince Krishnaram avaient bien des choses à cacher à la princesse...

– Qui est donc le prince Krishnaram? demanda le Gros, faisant l’âne pour avoir du son.

– Vous vous renseignerez, Inspektor Sahib, je n’en ai déjà que trop dit. Mais ferais-je apporter du thé?

Comme toujours, son informateur avait mis plusieurs heures avant de lui lâcher une miette. Une jolie miette, au demeurant. Et le thé ne se pouvait refuser.

Assis en haut d'un mur de clôture, un singe au cul rouge se masturbait avec frénésie en regardant passer un groupe de femmes-linceuls, et le barbu à l'œil noir qui les convoyait n'osait lui lancer des pierres, car la ruelle était située au cœur d'un quartier brahmane, les vaches déambulant dans les ruelles l'attestaient : pour les hindous ces singes – à la semblance de Hanuman, dieu des Transports et de la Fidélité, dieu-singe messenger de Vishnou – étaient hautement sacrés, et ils n'eussent pas manqué de réserver un fort mauvais parti à quiconque les eût lapidés.

Le gros porteur d'eau en sandales délabrées, chauve et rougeaud, drapé dans une robe écarlate, le pan d'un turban sale lui dissimulant le visage, sa citerne de cuivre maintenue dans le dos par des bretelles, ne manqua pas de proposer son gobelet douteux au barbu, qui le rabroua, tandis que le singe redoublait d'activité, une goutte de sa semence atterrissant peut-être sur les linceuls noirs.

Peabody rentra au palais par une porte dérobée connue de peu de gens – mais il avait vécu ici –, il rangea son attirail de porteur d'eau dans un placard et il était en train de se rhabiller quand un page survint, essoufflé :

– Encore un meurtre, Inspecteur Sahib ! On vous attend au commissariat, si vous voulez nous faire l'honneur de vous y rendre. Mais auparavant, l'honorable Goswami vous supplie de daigner prendre connaissance de ce rapport.

Le gros homme marmonna et ouvrit une mince enveloppe.

Soudain inquiet au sujet d'une difficulté survenue des mois auparavant, le conseiller, qui se réveillait bien tard, demandait à Peabody de tenter de l'élucider. Un homme, apparemment un Européen, avait été tué par l'éléphant du temple, et il n'y avait rien à tirer du cornac. Ce pouvait être un accident, ou bien un guet-apens, très primaire ou au contraire assez sophistiqué...

Chapitre III

Les flics en uniforme, pieds nus, bandes molletières fixées par des épingles de nourrice, languissaient dans leur poste où la peinture verdâtre cloquait, où les fusils antédiluviens portaient des taches de rouille et où le portrait de la reine Victoria, constellé de chiures de mouches, était moins souriant que jamais. Celui d'Édouard VII n'était pas encore parvenu jusqu'à eux. Un rayon de soleil passait par une lucarne grillagée et l'air était suffocant. Et le réchaud à alcool destiné au thé de ces messieurs était posé sur une caisse de cartouches.

Goswami se tenait là, toujours renfrogné. Avant de s'éclipser, il ordonna aux agents réunis d'avoir à répondre exactement aux questions du gros homme.

- Où est le rapport d'origine ? fit ce dernier.
- C'est-à-dire que nous ne parvenons pas à le retrouver...
- Curieux. Mais faites un effort. Rassemblez vos souvenirs...
- Nous avons fait incinérer la victime sans attendre. Nous disposons d'un peu de bois...
- On ne peut pas dire que vous me facilitiez la besogne, lança Peabody en hindoustani. Vous aviez quelque chose à cacher ?
- Il avait la tête écrasée et nous craignions que cela n'attire sur nous quelque calamité, car cela est de très mauvais augure, Inspector Sahib.

- Des effets personnels? De l'argent?
- Rien. Des vêtements usés. Pas un sou en poche, firent les agents, qui mentaient très mal et qui, selon l'habitude de la profession, s'étaient partagé un bien maigre butin en n'ayant cure de détruire d'éventuels indices.
- Avez-vous une idée de sa caste? reprit-il. Ou bien était-ce un musulman? Voire un chrétien, un bouddhiste?
- Il n'était pas d'ici, avons-nous pensé. Il était incirconcis...
- Voilà déjà un point d'acquis.
- ... et il nous paraissait plutôt... blanc de peau.
- Donc, ni un Cachemiri, ni un juif de Cochinchine, ni un changeur afghan de Delhi. Alors, d'après vous? Un Inguirîss? Civil ou soldat? Un visiteur venu d'Europe? Un Anglo-Indien? Un Arménien de Calcutta? Un Corse de Pondichéry? Un métis hollandais de Ceylan? Un Danois de Tranquebar? Réveillez-vous, mes gaillards!
- À part les Inguirîss (« Qu'ils soient réincarnés en chiens parias », pensèrent les agents), nous n'avons jamais entendu parler de ces peuples, Inspector Sahib. Nous n'avons jamais quitté l'Hindoustan.
- Qui vous parle de quitter l'Hindoustan, ânes bâtés! Est-ce qu'à l'époque un Européen avait disparu en ville?
- Il ne se trouvait plus d'Européens en ville. Les amis de ce monsieur... du comte Andrew avaient été expulsés par Son Altesse voici déjà longtemps.

Une demi-heure après le départ de Peabody, Francis et Phule s'avachirent chacun dans un des fauteuils de l'Imperial Barber, tandis que Firooz, debout, dévisageait d'un air insolent Seïf od-Dowla, pourtant son coreligionnaire, et disait en mauvais ourdou :

- Dépêche-toi, l'homme, nous sommes pressés.

Le barbier ne baissa pas les yeux et ne répondit rien. Il avait une forte envie de les flanquer dehors sans douceur, mais il se dit que ces olibrius pourraient peut-être lui apprendre quelque chose d'utile, sait-on jamais ?

Sad-Gol et Khar-Kos s'affairèrent, apportant de l'eau bouillante, soufflant sur les peignes, enlevant les poils des savons, faisant mine d'affûter les rasoirs. Puis, dûment barbouillés de mousse, Francis et Phule tendirent leur gorge à la lame du maître et à celle de Khar-Kos tandis que Firooz poursuivait :

– Nous avons d'excellentes raisons de croire que tu fréquentes un criminel... On l'a vu entrer ici.

Tandis que les deux garçons coiffeurs se tenaient cois, le barbier poussa une série d'exclamations ressemblant à un ululement :

– Ô Dieu ! Ô Envoyé ! Écoutez, ô croyants, cette abjecte allégation ! Quelqu'un qui lui ressemblait, sans doute.

Assombri, il fit voltiger sa lame à un cheveu de la jugulaire de Phule :

– Entends-tu, toi, ce que dit ton ami ?

– Ce n'est pas mon ami, c'est mon coll...

– Tais-toi, espèce de demeuré ! lança Francis.

– Oui, un criminel, poursuivit Firooz à l'intention du barbier. Tu vois très bien de qui je veux parler.

– Que ma face noircisse si tu dis vrai ! rétorqua Seïf od-Dowla en se tirant la barbe de fureur. Aucun criminel ne trouverait asile à l'Imperial Barber !

– J'ai des preuves. On a vu sortir de chez toi ce gros Inguirîss, ce vieillard dégoûtant qui devra bientôt répondre de ses actes devant les autorités.

Le barbier réfléchit rapidement, tandis que ses deux aides plongeaient le nez dans leur bol de mousse.

– Ma clientèle est triée sur le volet. Aucun vieillard dégoûtant ne se fait raser ici. Les anciens qui viennent se faire gratter le poil sont propres sur eux (ou à peu près, songea-t-il). Quant à cet Inguiriss dont j'ai effectivement entendu parler, on m'a rapporté...

– Quoi? rugirent en chœur les trois sous-inspecteurs.

– ... qu'il était parti pour Bombay en toute hâte, comme s'il avait le diable aux trousses.

Le rasoir douteux de Seïf od-Dowla écorcha mine de rien avec assez de méchanceté le cou de Francis, et le trio leva le camp sans demander son reste, se déclarant prêt à se diriger vers Bombay à marche forcée.

*

Fort de la faveur dont il jouissait en haut lieu, il se croyait irrésistible: M. de Zélenski, dans ce qu'il croyait être le plus grand secret, au gré de rencontres dans les couloirs – «Quel heureux hasard! Permettez-moi de vous accompagner» – accomplit des manœuvres d'approche de plus en plus précises envers miss Grünschild, mais elle ne fut pas sensible au charme de l'alpiniste, et surtout, elle ne souhaitait contrarier en rien la princesse, fort bien disposée à son égard. Tant et si bien qu'un jour où Zelen se montra particulièrement mielleux et pressant, tentant de l'attirer derrière des tentures, elle lui administra une paire de soufflets marqués au sceau de la qualité helvétique, soufflets dont les couloirs renvoyèrent l'écho et dont les laquais embusqués un peu partout ne perdirent rien.

Chacun de leur côté, Son Altesse et le *chief minister* furent mis au courant de l'inconduite du conseiller spécial, mais ils restèrent de marbre, comme il convenait. Cependant, la disgrâce des compagnons de bamboche de M. le Comte

de Zélenski n'était pas si ancienne et nul ne l'avait oubliée.

*

Le temple, consacré à une entité d'intérêt local, une informe déité féminine de basalte noir dégoulinant de beurre clarifié et noyée sous les fleurs, était situé derrière de hauts murs. Il sentait le beurre rance, les fleurs fanées, l'encens, la pierre fraîchement arrosée. Personne dans les couloirs labyrinthiques, bas de plafond, à l'atmosphère oppressante.

L'éléphant vivait dans une des cours intérieures les plus dérobées, et l'inspecteur, qui s'était mis en pagne blanc, torse nu, pieds nus, et s'était oint d'une sorte de crème brunâtre, à base de graisse de locomotive (dont il gardait toujours un pot dans ses bagages), afin d'éviter tout incident, mit un certain temps à le découvrir. Les pieds enchaînés, l'œil malin, son moignon de queue chassant les mouches, il se tenait immobile devant des fagots de branches feuillues et une auge de pierre à l'eau claire. Le mahoot, un brahmane pauvre, fit son apparition, et vit avec déplaisir un inconnu flâner auprès de sa bête – animal brahmane comme lui, car les animaux eux aussi sont répartis en castes –, dont il s'occupait jour et nuit depuis leur commune enfance. Peabody le salua avec cérémonie, le supplia d'accepter une bien modeste donation, et il lui fallut un bon quart d'heure avant d'en arriver à l'objet de sa démarche. Oui, c'était bien cet éléphant-là qui avait tué un homme en le soulevant au moyen de sa trompe et en lui fracassant la tête contre un mur. C'est ainsi que le pachyderme tue, car jamais il ne piétine un humain, hormis peut-être dans le fracas et la confusion d'une bataille, ou encore s'il a été dressé à cet effet par des mécréants. Le mahoot trouvait cela parfaitement normal. L'incident, certes regrettable, s'était produit dans la chaleur

de la mi-journée, alors qu'il faisait la sieste, et le cadavre était méconnaissable. Sans doute ce passant avait-il offensé l'éléphant, qui l'avait châtié. Ce n'était pas la première fois, laissait-il entendre. La bête semblait acquiescer de son petit œil rusé : ne me manquez jamais de respect, lamentables bipèdes. Peabody savait tout cela.

*

Le boudoir où l'amena un serviteur jaunâtre, bouffi et glabre – diable, la princesse faisait-elle couper la valetaille ? – était meublé et décoré dans le meilleur goût parisien, du moins dans l'interprétation qu'on s'en faisait aux Indes. Profonds fauteuils tendus de chintz violet, lourds rideaux, miroirs encadrés d'or, lampes juponnées de perles de verre. Seul un tableau de petit format où, sous un ciel ardent, un bourreau torse nu, le crâne rasé et orné d'un toupet, brandissait un yatagan au-dessus d'un misérable grimaçant, agenouillé au milieu d'une place bordée de pagodes, encerclé par une foule qui riait aux éclats, donnait à cet endroit feutré une touche d'exotique barbarie.

– Vous appréciez les scènes de genre, inspecteur ? demanda la princesse.

– Ravissant, Altesse, ravissant ! Une palette, un mouvement !

– C'est un Batterbury-Winterblossom de la meilleure facture. Sa période chinoise. Quelle vivacité, n'est-ce pas ? On s'attendrait à voir à la seconde cette tête rouler sur le sol ! poursuivit la princesse, enjouée.

Elle s'était levée de son fauteuil, éblouissante. Elle portait une longue robe de soie sombre, boutonnée au col et couvrant ses chevilles, mais qui soulignait sa taille fine et ses formes pleines, instillant une fois de plus des pensées salaces chez

l'inspecteur, qui, lui, pour l'audience, avait revêtu son costume blanc.

Au bout d'une heure, le thé bu, toutes les digressions épuisées, tous les silences observés, ils en vinrent plus ou moins, comme malgré eux, au fait, et Peabody se résigna à rapporter que l'enquête concernant le noble Rudraprâsâd n'avancait guère, sans signaler le fait que lui-même n'enquêtait aucunement. Ce que la princesse n'ignorait pas. Il garda pour lui la confiance du barbier quant aux accointances entre le disparu et le prince paralysé, car rien ne prouvait un lien avec le crime. Un complot ? Ces cours indiennes sont des bouillons de culture où tout le monde passe son temps à comploter contre tout le monde sans la moindre efficacité, donc il ne fallait pas accorder trop de crédit à cette possibilité.

Car Peabody considérait avec la plus grande mésestime toutes les théories tendant à expliquer l'histoire humaine par les complots des uns et des autres – en Europe, catholiques, parpaillots, jésuites, francs-maçons, socialistes et immanquablement les juifs (depuis vingt siècles, les juifs, avec une inusable malveillance) étaient tour à tour accusés d'être responsables de tous les maux ; ici, chaque caste tendait souvent à croire que l'ensemble des autres, liguées, avait juré sa perte. L'Inspector Sahib entendait raison garder dans ce magma.

La princesse, elle, s'éventait d'un air las, soucieuse de voir deux taches de transpiration s'élargir sous ses aisselles. Quelle horreur. Ces vêtements ajustés des *Ifranj* ne convenaient vraiment pas au climat d'ici.

Avant de prendre congé, Peabody toussota :

– Que Votre Altesse me pardonne de l'importuner avec des futilités alors que les affaires de l'État exigent toute son attention, mais en venant l'autre jour j'ai été témoin d'une scène lamentable.

Il évoqua l'auberge dont le tenancier lui avait proposé des enfants.

– Tout cela est bien regrettable, mais nous n'avons pas de lois spécifiques dans ce domaine. Donc, si je lui enlève ces enfants, d'autres familles affamées viendront aussitôt lui vendre les leurs. Si je le boucle, un autre prendra immédiatement sa place. Et il y aura toujours des clients, vous le savez.

Le gros homme insista, nomma le hameau, dit qu'en effet l'homme et les femmes pouvaient être arrêtés, et les enfants placés dans une famille qui ne les vendrait pas.

– Je vous croyais plus réaliste, inspecteur, fit la princesse en souriant.

– Il n'y a pas de sujets mineurs, et je place beaucoup d'espoirs dans la capacité de Votre Altesse à réformer la principauté, dit Peabody non sans un brin de courtoisie.

– Eh bien soit, je ne voudrais pas vous décevoir, mon cher, rétorqua-t-elle avec un rire coquet.

Elle frappa dans ses mains et le page enturbanné de rose apparut.

– Va quérir l'honorable Goswami, fit-elle à l'adolescent.

Le conseiller, en tunique de soie crème, entra peu après, un carton toilé sous le bras.

– Notez avec soin ce que l'Inspector Sahib va vous dire. Exécution immédiate.

Les deux hommes sortirent, saluant, tandis que la princesse s'étirait, alanguie, et que le page lui chuchotait un mot à l'oreille.

– M. de Zélenki? Il est trop ennuyeux en ce moment. Dis-lui que je ne peux le recevoir!

Le vieux flic ne possédait qu'un costume et du coup passait beaucoup de temps chez les blanchisseurs du bord du fleuve, un peu en dehors de la ville, car il ne pouvait se permettre d'apparaître à la cour couvert de jaune d'œuf – le peu de prestige dont il jouissait se fût évanoui en un instant. Il songeait d'ailleurs à s'en faire confectionner un ou deux autres. Mais avec son salaire...

Il était assis sur une grosse pierre, en sous-vêtements, l'eau terreuse coulant à ses pieds, tandis que les blanchisseurs tapaient et frottaient son costume de manière à le rendre plus fin qu'une feuille de papier à cigarette, et il regardait un vol de perruches qui traversaient le ciel avec des cris aigus, en un éclair vert, une lourde barque chargée de bois dont les rameurs s'échinaient à contre-courant, et plus loin un campement de sadhus sur une île de sable, encore un, des hommes nus enduits de cendre qui s'affairaient autour d'un feu sacrificiel près duquel était planté un trident. Sur la rive, des vaches maigres en quête d'un brin d'herbe. Un coup de vent chaud rabattit une odeur grasse et nauséuse – des bûchers funéraires crépitaient non loin.

*

Greenmussel jaillit brusquement de derrière son bureau :
– Prenez un siège, inspecteur. Alors, quelles nouvelles? Votre enquête?

– Comme si l'éléphant du temple me ventait au visage.

Le résident eut un silence, avant d'enchaîner :

– Mais je manque à tous mes devoirs! Que désirez-vous prendre, thé, limonade, eau de rose – ils la font rafraîchir dans les cellules, le croiriez-vous? Ou bien peut-être un breuvage plus, hum, corsé?

Ce n'était pas l'heure du thé. Peabody détestait la limonade, il n'appréciait l'eau de rose que pour se laver les organes et il ne buvait jamais d'alcool. Aussi grommela-t-il un refus qui se voulait aimable, avant de demander, pour dire quelque chose :

– Et votre Kaigousouz Abdal, ça avance comme vous voulez ?

– N'en parlons pas. *C'est la croix et la bannière*, poursuivit-il en français.

– *Je ne comprendre. Que ce être this cross and banner?* demanda Peabody, qui persistait à se croire francophone.

– Les sept plaies d'Égypte !

Après ces considérations oiseuses, ils en vinrent à des sujets plus précis.

– Zelen ? Le prétendu alpiniste ? fit Greenmussel en plissant ses lèvres gourmandes, comme un bébé qui aperçoit un cafard dans sa bouillie. Nul n'ignore qu'il a travaillé pour les Russes, qu'il aime l'argent. Mais que je suis bête ! Vous êtes bien placé pour le savoir.

– J'ai été furieux quand ce bellâtre m'a filé entre les pattes, et à proprement parler abasourdi de le voir réapparaître ici, jouissant de la confiance de Son Altesse. Cela mis à part, c'est un alpiniste de grande valeur. Il a réellement vaincu le Qizil-bâch voici quelques années.

– Bah ! Je pensais qu'il s'agissait d'un homonyme. Quoi qu'il en soit, Calcutta est au courant. J'imagine qu'il s'est fait pardonner, en fournissant de fausses informations à Pétersbourg ou en nous livrant des noms d'agents russes en Orient. Sur le fond, c'est un vaurien, indigne de la moindre confiance, inutilisable.

Les rafraîchissements finirent par être servis. Levant son verre contre la lumière, Peabody examina sa citronnade, aussi trouble, songea-t-il, que si un buffle y eût déchargé sa semence

par un beau printemps. Il alluma un cigare non sans en avoir proposé un au résident, qui refusa mais se bourra les narines de tabac parfumé à l'anis.

Au fond du jardin, dans les écuries, un éléphant barrit avec éloquence. L'heure du goûter.

– Zélenski n'est pas très intelligent, reprit Greenmussel. Je sais de source sûre qu'il tarabuste la princesse pour se faire attribuer un domaine.

– Comme chez lui, dit Peabody d'un air las.

– Exactement. Il n' imagine pas de vivre autrement que sur ses terres, entouré d'écornifleurs, en regardant transpirer ses serfs.

– Je ne crois pas une seconde à cette histoire de comte, fit l'inspecteur. Le Zelen est un margoulin de bas étage, dont je me demande comment il a pu abuser la princesse. Il a un passé...

– Il est très beau garçon..., souffla Greenmussel, clignant des yeux comme devant trop de lumière.

– Je ne le vois pas faire de vieux os ici. Et puis la princesse va devoir songer à se marier, sous peine de finir vieille fille. Ce serait dommage. La dynastie...

– Tous les cousins seraient à l'affût, mais bernique! Pourtant ne vous tourmentez pas, fit Greenmussel avec un regard candide derrière ses hublots, si par hasard Son Altesse, dans très longtemps bien sûr, elle est si jeune, décédait sans héritiers, nous ne laisserions à aucun prix un de ces crétins de cousins monter sur le trône.

– Comment faire autrement? Nous serions coincés.

– Taratata! Ce serait une occasion en or massif de placer la principauté en administration directe!

Il éclata de rire. Peabody se demanda ce que signifiait « dans très longtemps bien sûr » et ne répondit rien.

Le résident, indifférent, sauta du coq à l'âne :

– Vous me disiez, et votre enquête? Avez-vous découvert quelque chose? Non? C'est bien fâcheux... Et du côté de l'éléphant? Rien non plus? Bah.

*

Solitude et dévastation. Il se retournait sur son lit, ne parvenant pas à s'endormir, quand il entendit qu'on entraînait dans sa chambre. Des pas légers. Il eut un mouvement pour sonner puis laissa retomber son bras. Pas d'inquiétude. Les sicaires ne procèdent pas ainsi. Il faisait presque frais. Un oiseau de nuit cria.

Quelqu'un se glissa derrière lui, l'enlaça, une jambe fine se glissa entre les siennes, une langue s'insinua dans son oreille et il sentit des tétons durcis transpercer le lard de son dos.

– *Personne ne s'occupe de vous, Inspector Sahib.*

C'était la voix de l'austère miss Grünschild, et le français résonnait comme un chant triomphal. Le vieil homme s'irrigua lentement mais sûrement et la main menue l'empoigna. La Suissesse eut un rire léger, l'installa sur le dos d'une bourrade et se mit à quatre pattes au-dessus de lui :

– Allons, gros veau, broutez le pré mignon, ajouta-t-elle en lui administrant une solide tape sur le flanc et en lui présentant son entre-deux.

Le pré était d'encre et parfumé, et il s'exécuta avidement. Elle jouit assez vite avant de le retourner en le pinçant et de se glisser sous lui :

– Le missionnaire, mais ne m'étouffez pas.

Et comme il haletait, violet, n'osant croire à sa bonne fortune mais somme toute assez peu en forme :

– Allons, vieux saligaud, du nerf, ne vous endormez pas sur le gigot!

La vigueur lui revint, et, quand ils eurent conclu, il exprima sa reconnaissance à la jeune fille, car c'était par certains aspects un sujet bien élevé :

– Merci, ma chère, ce fut délicieux.

Elle eut un rire glaçant :

– Remerciez Son Altesse, inspecteur, car pour être franche j'étais en service commandé. La princesse, qui vous aime beaucoup, tenait à cette formalité. Sans ce bonus, si je puis me permettre, elle ne m'aurait jamais validé mon semestre.

Il soupira, songeant aux méandres d'un plan de carrière dans cet impitoyable siècle naissant, et elle reprit :

– Et puis, quand je raconterai à mes arrière-petits-enfants, en 1975, que j'ai copulé avec l'Inspector Sahib en personne au fond d'un palais hindou, ils ne me croiront jamais.

Il soupira derechef et elle lui gratta avec délicatesse le bas du dos avec ses ongles.

– Tant que nous y sommes, souhaitez-vous bisser ? reprit-elle en massant ses petits seins pointus, avant de s'étirer avec un léger bâillement. Cela ne vous coûtera pas plus cher.

– Tout de suite ? rétorqua-t-il, inquiet.

– Bon, je vous laisse souffler un instant.

Mais, à son grand dam, il ne put remonter à l'assaut dans un délai raisonnable et la Suisse s'esquiva, impassible. Ô sénescence ennemie...

Le lendemain matin, il la croisa dans un des halls, alors qu'elle avait avec Mirzâ Ali une conversation portant sur un obscur point de fiscalité, et ils le saluèrent de façon distante. Elle portait une robe brune étroitement boutonnée, pas un cheveu ne dépassait de son chignon et elle paraissait vraiment rébarbative. Il repensa avec incrédulité au pré d'encre. « C'était peut-être un des derniers coups que tu tirais dans ta chienne

de vie, et tu n'as pas été foutu de remettre le couvert. Tu vieillis bien mal, Josaphat», pensa-t-il.

*

On était au milieu de l'après-midi. Tout dormait, sauf les deux dignitaires, qui jouaient aux dames sans conviction. Akbar Khan flattait d'un geste doux sa barbe blanche un peu caprine, en buvant son thé brûlant à petites gorgées. En face de lui, Greenmussel frottait avec énergie les verres épais de ses lunettes. Le courtisan dit d'une voix imperceptible :

– Mister Peabody n'a pas de mots trop durs pour les thakur. Il ne faudrait tout de même pas que cela parvienne aux oreilles de la princesse, car il semble oublier qu'elle aussi fait partie de cette caste. À vous de jouer, monsieur le Résident.

Greenmussel poussa une pièce :

– Oui, j'ai remarqué. Ce rejet est d'autant plus étrange que, si vous voulez, il exerce lui aussi un métier réservé à cette caste. Police, c'est le métier des armes, au sens large. À vous.

– Lui insinuerons-nous de modérer ses propos ? suggéra le courtisan d'une voix à peine audible en poussant un pion. À vous.

Greenmussel éclata de rire :

– Vous le connaissez mal. Ce serait peine perdue, il est incorrigible. Et Son Altesse a eu pas mal à se plaindre des hommes de sa propre caste, vous savez. À vous.

– Au point de compter beaucoup de musulmans parmi ses hommes de confiance, à qui le dites-vous ? Dame !

Greenmussel, distrait, s'était fait avoir par le barbon. Il allait être malaisé de remonter la pente.

*

Calcutta, fin de journée. Les deux bureaucrates reclus. Clameurs de la mégapole.

– Eugene, où en sommes-nous de ce rapport que Mr Claymore nous a instamment demandé?

– Ferdinand, vous le savez fort bien, il n'y aura pas de rapport.

– Mais les ordres...

– Claymore tient par les appuis supérieurs dont il jouit. N'oubliez jamais que nous durons plus que les vice-rois et leurs larbins. Eux, ils tournent; nous, nous demeurons. Vous verrez.

Ferdinand Smith se renversa sur son siège, pensif, avant d'aller coller son front à la fenêtre. Des corbeaux survolèrent la cour. Une pendule sonna. Après un coup d'œil à leurs montres, les deux hommes rangèrent leurs paperasses et se levèrent.

*

On remit un matin à Peabody un petit paquet, ficelé avec beaucoup de soin, qu'un inconnu avait déposé à son intention au corps de garde, et qui contenait une bague d'argent, assez belle mais détériorée, comme écrasée, où était serti un jade. Sur un morceau de papier, une ligne en hindoustani lui conseillait de la montrer au comte Andrew. Il pensa d'emblée à l'inconnu écrabouillé par l'éléphant, et il fila voir Zelen dans son appartement, bousculant les gardes :

– Comme on se retrouve! Ça faisait un bail, hein? Dites-moi, est-ce que cet objet aurait appartenu par hasard à un ami à vous? Juste oui ou non. Vite!

Le favori examina la bague, et, désinvolte, lança :

– Cela ressemble à un bijou que portait Bogdan.

- Bogdan ?
- Un infortuné artiste de mes connaissances qui a dû quitter le palais bien malgré lui...
- Quel dommage ! Vous n'avez plus jamais eu de ses nouvelles ?
- Eh bien, voyez-vous, j'ai appris qu'il était resté en ville, et il a tenté de me soutirer de l'argent, mais cela n'aurait pas été correct, n'est-ce pas...
- Il a tenté de vous faire chanter ?
- Je ne vois pas ce que vous voulez dire, inspecteur.
- Souvenez-vous, Zelen, je vous tiens entre le pouce et l'index.
- Sortez, monsieur.

*

« Enfin un peu d'action », songea le gros homme alors qu'on venait le chercher en hâte, et pourtant il détestait qu'on le réveille au point du jour : un berger venait de découvrir un cadavre, celui d'un homme tué par balles, sans doute la nuit précédente, dans un ravin situé sous les murailles de la ville. Il fallait une heure aux gens du palais pour atteler et, impatient, l'inspecteur sauta dans un rickshaw pour se rendre sur les lieux, sans trop se soucier du très vieux bonhomme, sec comme un sarment, qui trottait entre les brancards pour traîner son quintal bon poids.

Le conseiller Goswami, qui faisait les cent pas au bas de la pente, parmi des buissons déplumés et pisseux, l'accueillit presque avec cordialité en lui désignant un cadavre vêtu de façon voyante, criblé de plomb, la tête ayant éclaté par l'effet de plusieurs balles, couvert de mouches. Un de ses pieds était nu. Un agent en uniforme, très sérieux, éloignait en les lapi-

dant avec de minuscules cailloux des chiens jaunes fort intéressés par cette pitance putative.

– Eh bien on ne lui a pas fait de cadeaux, lança Peabody, goguenard. Vilain spectacle. Une idée ?

– Il n'a pas été difficile de l'identifier, répondit Goswami, c'était une de nos connaissances. Il paradait souvent en ville dans cette veste dorée à brandebourgs rouges, et cette bague dont la tête de mort serre un diamant entre ses mâchoires est bien la sienne.

– Cela ne prouve rien. Un autre cadavre aurait pu être affublé de la sorte pour nous entraîner sur une fausse piste.

– Je suis formel : il avait eu le petit orteil gauche écrasé par une roue de carriole. Voyez, pas d'erreur.

– Le truand classique ?

– Sans trop d'originalité, Ajay vivait de racket et de proxénétisme, et il avait effectué plusieurs séjours derrière les barreaux. Très violent. Un incendiaire, même si rien n'a jamais pu être prouvé contre lui. Un de nos informateurs prétendait aussi que c'était un tueur à gages efficace, mais on n'a jamais rien pu prouver dans ce sens, là non plus.

Peabody se pencha sur le corps et éclata de rire :

– Ecchymoses au cou et au poignet, on a dû lui arracher un collier et des bracelets. Le vol est un mobile quasi évident. Pour le moment. Bon, il faut extraire les balles pour déterminer le calibre. Avez-vous quelqu'un ?

– Euh...

– Vous ne connaissez pas un médecin ?

– Si, mais... la pureté... c'est très fâcheux...

– Vous me laissez m'en occuper ?

– Avec plaisir, fit Goswami, plus brahmane que jamais, en cet instant soulagé et ravi de s'éloigner de cette source de graves souillures, et la laissant volontiers à l'Anglais.

Un charretier se présenta, et poussa les hauts cris quand Peabody, après lui avoir adressé un petit geste amical, fit charger le cadavre sanguinolent sur sa charrette, car pour lui aussi c'était une souillure inexpiable. L'agent couvrit le corps d'une bâche crasseuse qu'on apportait dans ce genre de situation, et le charretier fit claquer son fouet au-dessus de sa haridelle, calmé par les roupies d'argent que l'inspecteur lui glissa au creux de la main et qui étaient de nature à laver les souillures les plus abominables. En même temps, il lui soufflait une adresse à l'oreille.

Une heure plus tard, dans une écurie à l'abandon, au fond du bazar, le barbier Seïf od-Dowla levait les bras au ciel devant le cadavre, étendu sur le dos dans une large mangeoire :

– Que me demandez-vous là, Inspector Sahib ? Ouvrir ce malheureux ? Il n'en est pas question.

– Il en est tout à fait question, au contraire. Je sais que tu pratiques un peu de chirurgie à l'occasion, non, ne proteste pas, je le sais.

– Et si je refuse ?

– Tu ne refuseras pas. D'abord, toi, ces histoires de pureté, tu es comme moi, tu t'en fous, ou presque. Ensuite, ça t'intéresse, oui, je vois tes yeux briller. Enfin, tu seras largement récompensé, et ton dévouement sera signalé à qui de droit une fois de plus.

Le barbier peigna longuement du bout de ses doigts sa barbe rougie de henné, puis, sans dire un mot, il ouvrit une blague à tabac, en sortit un scalpel et se mit à l'ouvrage, non sans avoir exigé de l'inspecteur que celui-ci – puisque bien évidemment les deux garçons coiffeurs avaient été renvoyés dans leurs foyers – allât lui chercher de l'eau chaude à telle maison de thé, en prétendant que c'était pour le salon de coiffure et en ne répondant à aucune question indiscreète.

Alors que le soir tombait, Seïf od-Dowla déposait sous une lucarne obstruée par les toiles d'araignée trois balles de fort calibre, un calibre très usité chez les nobles du cru et chez les Anglais, pour la chasse au sanglier...

Goswami, assis devant un bureau sans un papier, fit craquer ses phalanges :

– Cet Ajay était un bon à rien, qui avait quitté son épouse, jouait, buvait, fumait du tcharass et de l'opium en quantité et fréquentait des femmes de mauvaise vie et des délinquants. Lourdement endetté auprès de tous les usuriers de la principauté.

– Vous avez donc enquêté dans son entourage, fit Peabody.

– Nous le connaissions bien, je vous le répète. Et j'ai remis en mouvement mon modeste réseau d'indicateurs. Mais ledit entourage s'est volatilisé dès le crime, vous vous en doutez. Les tripots ont fermé, les voyous sont partis à la campagne, les prostituées ont été mutées par leurs protecteurs... Pour un temps, certes. Quant aux usuriers, ils sont blancs comme la neige de l'Hindoukouch et prétendent ne détenir aucune créance sur lui.

*

En se réveillant le lendemain, le gros homme trouva avec son thé noir une enveloppe contenant un carton où on lui donnait rendez-vous, dès qu'il le désirerait, au coin d'une certaine rue, près du bazar des parfumeurs. Il n'hésita pas, rangeant par précaution l'enveloppe et la carte dans un tiroir. À en juger par l'écriture et le papier, sans doute un écrivain public. Quand il fut parvenu à l'endroit indiqué, un gamin

sorti de nulle part le prit par la main, lui fit passer un seuil, traverser deux cours nauséabondes, entrer dans une pièce vide à la peinture bleue écaillée, asseoir sur un tabouret, et s'éclipsa sans même réclamer de bakchich. Un homme qui présentait toutes les apparences d'un truand – air farouche, chevelure noire rebiquant dans le cou et huilée avec soin, grosse moustache en croc, babouches de prix, vêtements de soie et bijoux clinquants – entra par une autre porte et salua profondément l'Anglais. Après quelques salamalecs en hindoustani et diverses grimaces, il annonça :

– Une information d'importance peut être communiquée à l'Inspector Sahib...

Peabody garda le silence, et l'autre continua :

– ... mais elle a son prix.

– Certes. Qu'as-tu à me proposer ?

– Je sais que vous autres Inguirîss aimez la concision et je serai bref.

– Bonne nouvelle ! Je t'écoute.

– Au sujet d'Ajay, que vous avez retrouvé dans le ravin, cela pourrait vous amuser d'apprendre que... mais d'abord, en échange...

– Oui ?

– J'ai chez Son Excellence le conseiller Goswami un dossier qui doit être transmis sous peu à la justice... Des allégations qui pourraient m'envoyer au bagne. Un affreux malentendu, il va de soi, mais les apparences sont contre moi. Je ne suis qu'un gagne-petit.

Un laid sourire découvrit les dents jaunies de l'Anglais. L'autre reprit :

– On m'appelle la Tarentule.

– Nous sommes d'accord, la Tarentule : si ton information a quelque valeur, ce dossier restera en haut d'une étagère, à

prendre la poussière. Néanmoins, il ne sera jamais détruit, tu t'en doutes. Donc ?

– Trois jours avant sa mort, Ajay s'est vanté après boire de pouvoir extorquer autant d'argent qu'il voulait à un Occidental qui lui avait confié un certain travail...

– Il voulait faire chanter un de ses clients ? Aucune moralité, ce garçon. Ça ne m'étonne pas qu'il ait mal fini. Très peu d'Occidentaux résident ici...

Il pensa immédiatement à Zelen.

– Comme vous dites, Inspector Sahib.

– Et quel genre de travail ?

– J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une, hum, mise à l'écart.

– A-t-il décrit cet Occidental ?

– J'ai essayé de lui tirer les vers du nez, mais il m'a répondu que ces diables venus d'au-delà des mers se ressemblaient tous, comme des scorpions dans des latrines.

– Ton Ajay était un poète, dis donc. Si ton renseignement vaut quelque chose, nous te laisserons tranquille tant que tu feras de même à notre égard.

Peabody se frottait les mains en repartant. Il avait toutefois une autre question à résoudre, si possible, et il se dirigea d'un bon pas vers le temple qui abritait l'éléphant homicide.

Cette fois, le mahoot le reçut fort mal, mais l'Anglais, peu d'humeur aux politesses interminables, lui mit sous le nez la bague portant le jade et le menaça de le boucler pour complicité d'assassinat s'il ne lui dégoisait pas ce qu'il savait, et l'homme n'opposa, cette fois, guère de résistance :

– Les agents de police ont volé cette bague, Inspector Sahib ! En doutez-vous ?

L'Anglais garda le silence, tandis que le mahoot reprenait :

– Cet individu s'est introduit ivre dans le temple. Bêtement,

il est allé taquiner l'éléphant, qui, de façon assez imprévisible, lui a écrasé la tête – c'est la première fois, je vous le jure.

– Vous m'avez assuré le contraire.

– Vous aurez mal compris, sahib. Nous savions que cet Européen, une ancienne relation du comte Andrew, était sans feu ni lieu, et que Son Altesse le croyait loin de la ville. Il se nommait Bogdan, une sorte de vagabond, qui se prétendait artiste. Pas un Inguirîss, un autre peuple. Pourquoi n'a-t-il pas quitté la ville? Donc, quand ils l'ont découvert mort, les serviteurs du temple ont nettoyé les dalles et, pris de peur à l'idée d'être tenus pour responsables de la mort d'un Occidental, ils ont lancé le corps dans une ruelle, tout près d'ici, bien trop près, ce qui prouve que nous n'y avons pas mis de malice et ce qui nous a valu la visite des agents. Mais le cadavre portait encore cette bague et il s'agissait bien d'un accident.

– Vous êtes bien certain que personne ne vous a demandé de lui rendre ce petit service?

– Pour être franc, Inspector Sahib, j'aurais pu, et j'aurais peut-être dû, exécuter ce profanateur de mes propres mains, mais je ne prends d'ordres de personne, fit le mahoot avec fierté, fixant un regard de braise dans celui de l'inspecteur, qui déclara, pensif:

– Ça ira pour cette fois, mais il ne faudrait pas que ça se renouvelle, déclara-t-il d'un ton de maître d'école, manquant d'éclater de rire devant sa propre leçon de morale, tandis que le pachyderme le regardait de son petit œil noir et agita soudain les oreilles.

«Un jade, symbole de vie et de fertilité, quelle ironie cruelle», songea Peabody, qui, soudain fatigué, se hissa dans un rickshaw et rentra au palais conter l'histoire à Goswami pour le tranquilliser, et peut-être aussi le décevoir, car il était tentant de coller la mort de Bogdan sur le dos de Zelen...

*

Les pendeloques de cristal des lustres brillaient de tous leurs feux, les tigres empaillés n'en finissaient pas d'être mangés aux mites et la princesse Padmavati, assise en tailleur sur le trône, l'air grave, se massait les doigts de pied. Le garnement en tenue Louis XV était à son poste. Un majordome jetait des regards courroucés à un laquais qui apportait une corbeille de fruits, et M. de Zélenski, l'air d'un Apollon renfrogné, se tenait debout à côté du trône sans que Son Altesse lui prêtât attention. La routine, et un indicible ennui, si ce n'est que le gros inspecteur, penché vers elle, lui parlait à voix basse.

Les sous-inspecteurs Phule, Firooz et Francis, sitôt annoncés et introduits par un hallebardier, prirent à peine le temps de vaguement saluer la princesse. Pour eux, les gens du Nord n'étaient que des barbares, des sortes de Turcs, ou de Mongols, en tout cas un fléau pire que les Anglais. Surexcités, oubliant où ils se trouvaient, ils poussèrent un rugissement triomphal à la vue de leur proie si longtemps guettée et étendirent les bras vers Peabody, brandissant qui une matraque, qui un pistolet ou des menottes.

– Rengagnez immédiatement ces armes, ou vous le regretterez ! fit la princesse d'une voix douce, sans cesser de se masser les orteils.

– Nous avons l'ordre de nous emparer de cet homme ! Ordre formel venu de Calcutta. Son congé spécial est annulé.

– Rien ne le prouve, messieurs. Calcutta ordonnerait-il à trois sous-inspecteurs de s'assurer de la personne de l'illustre Peabody, terreur des criminels de l'Hindoustan ? D'ailleurs, êtes-vous en possession d'instructions écrites ?

– Eh bien, c'est-à-dire, nous les avons égarées...

– Alors, pourquoi vous croire ?

Elle éclata d'un rire cristallin qui souleva sa poitrine, à laquelle les sous-inspecteurs jetèrent de lourds regards à la dérobee. Un sourire malsain fit onduler leurs moustaches, et leurs membres virils frémirent sous leurs pagnes à carreaux. Peabody, qui s'était redressé, restait figé, silencieux, l'œil dans le vide.

– Que pense l'Inspector Sahib de cette intervention ? reprit la princesse.

– Qu'il me suffise de dire que ces hommes, prétendument porteurs d'instructions me concernant, ont été mes subordonnés sur la côte de Malabar¹. Je suis en quelque sorte leur gourou, plus ancien dans le métier et plus instruit. Pourtant, ils me poignardent dans le dos et me trahissent alors qu'ils devraient me baiser les pieds, implorer ma bénédiction et brûler de l'encens tous les matins devant mon effigie. Que Votre Altesse prenne les mesures qui s'imposent envers ces personnages ingrats oublieux de tous leurs devoirs, fit le gros homme, impavide.

La princesse Padmavati se tourna vers les trois hommes :

– Vous êtes des crétins qui ignorez même que c'est grâce à l'Inspector Sahib que je suis assise sur ce trône². Gardes ! Fourrez-moi ces trois clowns au cachot jusqu'à nouvel ordre ! *Ignorant fools !* Vous y attraperez des cheveux blancs !

– Que Votre Altesse pardonne notre audace, mais qu'elle prenne garde au courroux de Calcutta ! Long est le bras du vice-roi...

– Et court est votre entendement. L'Hindoustan est vaste... Vous avez manqué d'à-propos, gentlemen, et vos menaces me déplaisent au plus haut point. Fi !

1. Voir *Peabody secoue le cocotier*, Picquier éd.

2. Voir *Peabody se mouille*, Picquier éd.

– Mais... bêlèrent à l'unisson Phule, Firooz et Francis.

– Mister Peabody, par gentillesse, peut prétendre vous avoir jadis connus. Il peut aller jusqu'à admettre que vous faites partie de la police («Où votre carrière est terminée»). Pour moi, rien ne le prouve. Et avoir dégainé une arme en ma présence est un crime de lèse-majesté sans précédent. Dans cette principauté, je suis souveraine pour les affaires intérieures, et, en conséquence, Calcutta ou pas, vous resterez... retenus aussi longtemps que je le jugerai utile. Et louez ma mansuétude : en d'autres temps, vos hures repoussantes auraient roulé dans la fange...

– Mais... insistèrent-ils d'une seule voix.

– Il suffit. Gardes, emmenez-les.

Avec satisfaction, des gardes les escortèrent vers la sortie à coups de plat de sabre.

La princesse Padmavati se tourna vers Peabody :

– Le cynisme ne peut pas mener le monde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Or, sans fidélité, il n'y a plus d'État. Prenez un fruit, mon cher inspecteur, et une coupe d'eau fraîche.

Peabody, ému, s'inclina.

– À part ça, vous ignorez peut-être qu'ils détenaient réellement des ordres vous concernant, reprit la princesse. Nous avons fait fouiller hier la chambre qu'ils occupaient dans une auberge de la ville. Cela n'a pas été difficile à découvrir. Ils sont négligents et laissent tout traîner...

– Des instructions écrites ? Et sous quel motif ? Mes supérieurs, à Calcutta, deviennent véritablement stupides. Des instructions pour me pousser dehors, je ne dis pas...

– Et pourquoi donc ? N'êtes-vous pas l'un des enquêteurs les plus renommés des Indes ?

– Bah ! Un vieux croûton. Toujours soupçonné du pire par

les bureaucrates. Pour ces gens-là, il suffit de manifester un tant soit peu d'indépendance pour être un traître en puissance.

– En attendant, vous voici débarrassé de ces trois corniauds.

La princesse eut un rire de fillette qui vient de jouer un bon tour :

– Je vais les enterrer vivants dans mes geôles, ça leur apprendra à être si déplaisants.

*

Comme le comte de Zélenski se plaignait de ce que certains des gardes se montraient insolents envers lui et exigeait qu'ils fussent châtiés, occasionnant pas mal de tapage, Peabody demanda à Goswami de le convoquer dans un local discret. Dès que Zelen eût franchi la porte, le conseiller fila et le gros homme se précipita sur le flamboyant favori :

– Tu vas te mettre à table, bougre d'alpiniste de mes deux !

– Je ne saisis pas le sens de vos paroles, monsieur, rétorqua l'autre, altier.

Peabody ressentit une vive envie de le talocher, mais se contenta de relancer :

– Au sujet d'un meurtre...

– Quoi, ce vil tueur à gages ? Vous ne prétendez tout de même pas que ?...

– Ajay, pour le moment, je n'avais pas établi de lien avec toi, mais merci, j'y songerai. Non, il s'agissait d'un souci antérieur...

Peabody se fit plus grossier que nature pour mettre son interlocuteur mal à l'aise et reprit :

– Le Bogdan, ce déchet, je suis sûr que tu avais toutes raisons de vouloir t'en débarrasser. Allez, crache le morceau, tu éviteras de me faire perdre mon temps.

– Votre humour est toujours aussi déplorable, inspecteur. Cette personne a quitté la principauté voici déjà bien longtemps.

– Tu rigoles ! Il a été lâchement assassiné voici peu.

– Inapte !

– Tu l'as poussé sous l'éléphant.

– Absurde ! Quel motif aurais-je eu ?

– Il savait bien des choses sur toi. Et pas du propre. Au sujet de ton passé.

– Quel passé ? L'ascension du Qizilbâch ?

– Ah ! on le saura, que tu as escaladé le Qizilbâch ! Non, autre chose, qui a trait à tes relations avec une... puissance étrangère. Du côté du nord... Bogdan voulait te faire chanter et tu as décidé de le supprimer.

– Mais je n'ai jamais mis les pieds dans ce temple !

– Prouve-le. Et Ajay ?

– Quoi Ajay ?

– Tu en parles familièrement. Un de tes potes ?

– Vous plaisantez.

– Rudraprâsâd a tenté de te faire jeter dehors, et tu l'as fait éliminer par un professionnel. Le tueur a voulu te faire chanter, et tu l'as assaisonné à son tour.

– Vous déraisonnez.

Zelen devenait nerveux. Peabody alluma un cigare et lui en souffla la fumée au visage :

– Tu chasses le sanglier ?

– Toute la cour chasse le sanglier. Et alors ?

– Voilà qui confirme ce que je pensais. Je te ferai cracher le morceau, salopard.

– Prenez garde à vos paroles. Son Altesse...

– Va te faire foutre.

Le gros homme tourna le dos au favori et sortit en claquant la porte.

*

Son semestre dûment validé par la princesse, munie d'un diplôme calligraphié en plusieurs langues et couvert de sceaux, de tampons et de signatures qui attestait sa science dans l'art de gouverner et plus précisément de lever l'impôt chez les gueux, miss Elmire Grünschild s'apprêta à regagner Montreux. Elle boucla sa malle, fit des adieux cérémonieux à la princesse, au *chief minister* et au résident, salua aimablement courtisans et sous-fifres, distribua des gratifications aux larbins alignés et de jolis sourires aux pages, et décerna à Peabody, songeur, une brève révérence qui, lui sembla-t-il, ne manquait pas d'ironie, avant de sauter dans la calèche aux portières armoriées, escortée par une poignée de lanciers dépenaillés, qui allait l'emmener au railway. À Bombay, elle devait embarquer sur le *Duke-of-Coventry*.

Chapitre IV

Des degrés de marbre fissurés et noircis menaient du temple de Durga au fleuve. Alentour, des coupoles de mausolées ruinés, survolés par des milans. Derrière, une jungle maigre où les cobras ne manquaient pas. Des vautours tournoyant signalaient une charogne.

Des vaches erraient dans les broussailles de la rive, et, bien plus loin, un bac qui ne se mettait jamais en route avant d'être surchargé attendait ses passagers.

Peabody avait pour un temps délaissé toutes ses activités profanes et s'était installé dans le temple de Durga, à l'abandon depuis longtemps, qu'il avait lavé à grande eau et dans un coin duquel il déroulait une natte la nuit. Il portait un vêtement de couleur safran, sans couture, pour rappeler l'impermanence de toute chose, car la couture est le symbole de ce qui lie ; il se cuisinait des lentilles dans une gamelle noircie et pétrissait des galettes qui rôtissaient sur un feu de broussailles, souvent, car il ne démontrait pas de grands talents de boulanger, brûlées à l'extérieur et crues à l'intérieur ; il dormait de façon agitée, loin de toute paix, rêvant de ses parents morts depuis si longtemps et de son enfance à Manchester, rêvant aussi du bac vers l'autre monde...

Les journées se succédaient dans la vacuité. L'inspecteur, assis en tailleur ou à peu près, faisait sommairement à la déesse les sacrifices requis et regardait couler le fleuve ; il n'avait nulle-

ment le tissu d'un méditant et il rêvassait, il flemmardait, s'octroyant de nombreuses siestes et fredonnant souvent le lied de Mendelssohn qui lui trottait dans la tête – il était sûr de ferrer Zelen le moment venu. Il ne faisait pas non plus le point sur sa vie, il n'y avait pas de point à faire, pas de bilan, car tout était de l'ordre de l'évidence, il s'accordait simplement une petite brisure. Naturellement, en le voyant mettre entre parenthèses pour un temps, sans doute un long temps, l'enquête concernant le cousin Rudraprâsâd, la princesse avait grimacé.

Il était délicat d'impliquer pour l'instant le bellâtre, et Peabody n'avait pas laissé transparaître qu'Ajay avait sans doute occis Rudraprâsâd et que Zelen pouvait fort bien être son commanditaire. Avec quel mobile, il n'en avait pas la moindre idée. Quant à la Tarentule, il avait vérifié : à l'époque des faits, il était emprisonné pour une tentative d'assassinat sur la personne d'un diamantaire, avant d'être relâché pour insuffisance de preuves. Et le dossier concernant le truand avait trait à un trafic d'enfants et à un atelier d'armes clandestin. Bref, alors qu'il tentait d'apparaître comme un petit trafiquant d'opium sans envergure, c'était un scélérat de la plus belle eau, mais son renseignement à propos des vantardises d'Ajay pouvait présenter quelque valeur.

Parfois passait une lourde barque, chargée à couler de foin ou de bois, à l'équipage courbé sur d'énormes rames, ou bien un esquif à la voile rapiécée, mené par un pêcheur nu.

Mille pas plus loin, en haut de degrés qui descendaient au fleuve, des intouchables s'affairaient autour de bûchers funéraires. Pour qui s'approchait, dans le bruit des os calcinés se remarquait toujours le bruit plus sourd du crâne qui éclatait, et les chiens jaunes pelés guettaient les bons morceaux dans l'odeur de chair grillée.

*

Calcutta. Smith, les favoris peignés de frais, parcourut le message et le tendit à son collègue, plus glabre qu'un fossoyeur :

– Tout semble aller pour le mieux, voyez, la piste est chaude. Nos gaillards, les trois F, n'ont pas encore mis la main sur lui, mais cela ne saurait tarder.

Batterbury-Compton fronça les sourcils :

– N'avions-nous pas décidé de laisser tomber de ce côté-là ? Ce rapport enthousiaste ne me dit rien qui vaille. Je crains qu'ils ne l'aient laissé filer et qu'ils ne nous tiennent des propos lénifiants pour gagner du temps. J'ai bien envie de rappeler ces débiles et d'envoyer quelqu'un de sûr.

– Songez à notre éternel problème d'effectifs. Nous n'avons personne en ce moment.

Soupir excédé de Batterbury-Compton :

– À qui le dites-vous ? *Bloody hell!* Comment pouvons-nous travailler sans moyens ?

– Et Qamar od-Din ? Il est de toute confiance. Il suffirait de le nommer sous-inspecteur par intérim...

– Qamar répare la vedette, dont la machine a failli couler une bielle ; il est le seul à pouvoir le faire sérieusement, et il en a pour un moment.

Un temps. Smith :

– Et si nous oublions tout cela ? Le vieux Peabod' finira bien par revenir. Dites-moi, et cette nouvelle secte ?

– Ce délicieux rassemblement de pèlerins où nous nous sommes fait canarder ? Devenu une nouvelle ville ? Comme je vous le disais : la localité de Gouroubâbânagar exerce une activité économique prospère, fondée sur le pèlerinage, comme des douzaines d'autres en Inde...

- Dépouiller de pauvres gens, je trouve cela honteux!
- Que voulez-vous, c'est l'Inde, et ce n'est pas que l'Inde. Le business des pèlerinages est un des plus profitables qui soient, songez à La Mecque ou à Lourdes...
- Mr Claymore avait pourtant insisté...
- Ne mentionnez plus ce nom en ma présence, Ferdinand, je vous prie.

*

Peabody rêva qu'il remarquait sur lui les premières atteintes de la lèpre. Il en contemplait longuement les taches. La maladie se soignait mal, pour qui le désirait, mais son évolution était extrêmement lente. Il remercia les dieux pour le feu purificateur qui descendait sur lui, et, en se réveillant, il examina longuement son corps. Les taches de vieillesse brunes, de celles que les Français, qui ne respectent rien, nomment « fleurs de cimetière », avaient tendance à se multiplier, mais rien de plus. Il n'avait pas fréquenté de lépreux récemment, et il savait que la maladie était somme toute assez peu contagieuse si l'on prenait des précautions élémentaires. Pas de panique. En se réveillant, il alla s'immerger dans le fleuve, frissonnant, saluant le soleil qui se levait rouge sur l'eau grise, puis ranima le feu.

*

Greenmussel, toujours soucieux de broser les *natives* dans le sens du poil, car la paix aux colonies était partiellement à ce prix, songea qu'il était observé et qu'il ne devait commettre aucune profanation, même mineure: il enleva ses chaussures et s'avança en sautillant sur les dalles disjointes du temple de Durga.

– J'en avais eu vent, mais vous exagérez, pardonnez-moi. C'en est trop!

Le gros homme – que sa sanctification récente n'avait pas amaigri, loin de là – marmonna une invocation en sanscrit. Greenmussel, croyant sans doute que les péquenots qui les observaient entendaient l'anglais, explosa en français :

– *Vous vous foutez du monde, mon vieux! Qu'est-ce que c'est que ce cirque?*

– *Ce ne être lee circus, mong cher, ce être lee turning-point de mong vie...*

– *Mais vous êtes grotesque, nom de Dieu! Regardez-vous! Un gourou de café-concert! Quelle honte!*

– *Je ne être lee shame, je être lee glory, le bridge entre le Orient et Occident...*

Revenant à l'anglais, le petit Greenmussel fulmina :

– Je vous en prie, arrêtez vos simagrées! Ne vous rendez pas la risée des vôtres!

– Les miens? Foutaise! Les prétendus miens? Les Inguirîss, comme disent les natifs? J'ai quitté l'Angleterre en 1861, alors vous comprendrez, reprit Peabody en se fourrant l'auriculaire dans le nombril, que la conversation de mes compatriotes m'intéresse somme toute assez peu. Que voulez-vous que ça me fasse d'apprendre que leur oncle Arthur était principal d'un des collèges les plus distingués du Wolverhamptonshire, que le zèle de leur cousine Euphrasia à vêtir les pauvresses du comté provoquait chez les dames de l'ouvrier une admiration sans limites ou qu'un de leurs beaux-frères s'est fait découper en rondelles par les Zoulous à un âge tendre, voire dévorer par les Maoris? Leurs illustrations familiales m'ennuient autant que leurs histoires de rosiers envahis de pucerons ou de serviteurs insolents et de cuisinières ivrognesses. Quant aux gens d'ici, ils sont bien gentils, mais leur

soupçon selon lequel nous serions venus ruiner un état de félicité confinant à l'âge d'or pour les empoisonner avec des chemins de fer, des lignes télégraphiques, des éléphants d'artillerie, du bœuf et du cochon tourne à l'idée fixe, et elle ne présente guère d'intérêt. Pour conclure, j'ai trop vu de vilenies dans ma carrière et l'humanité me casse les pieds avec son incessant caquet.

– Quelle tirade! Vous seriez mieux à Hyde Park, juché sur une caisse à savon.

– Je ne recherche aucun auditoire. Je suis très bien ici.

– Comme vous voudrez. De toute façon, la princesse vous passe tous vos caprices. Profitez-en.

Et le résident tourna brusquement le dos et s'en fut, très contrarié.

*

Un jour, comme ses provisions touchaient à leur fin, un gamin sauta d'une barque, se prosterna et déposa devant lui un petit sac de farine et un autre de lentilles. Peabody resta imperturbable. Les jours suivants, des villageois vinrent réclamer sa bénédiction, qu'il leur accorda avec bonhomie. À sa droite fut posé un pot de vermillon, où il trempait l'index avant de laisser sur les fronts une trace ad hoc.

Les deux premiers disciples – Arjun et Rahul, deux brahmanes d'une trentaine d'années – apparurent un beau matin. Ils vinrent cuisiner pour lui, lui mettre un coussin sous le postérieur, l'éventer et déposer des fleurs à ses pieds. Il laissa faire. Son mutisme valait approbation. Les villageois semblaient toujours plus nombreux.

Saint homme, ça ne lui déplaisait pas trop, suffisamment

de malfaisants lui avaient pété au nez durant toute sa carrière pour qu'il prenne une bénigne revanche.

Quand Arjun et Rahul installèrent le premier coffre à donations, Peabody, sans quitter son coussin, effectua une mise au point immédiate :

– Les gars, les choses doivent être claires dès le départ. Sur ce coffre, les neuf dixièmes des recettes me reviennent. Le reste servira à votre entretien et aux frais de fonctionnement. Donnez-moi cette clef.

– Mais... fit Arjun, somme toute assez piteux.

– Il n'y a pas de mais. C'est ça ou rien. Je n'ai aucunement besoin de vous, mais vous, vous avez besoin de moi. Si je vais m'installer dix lieues plus loin, le renom de ma sainteté me précédera, et le nouveau sanctuaire que je fonderai sera sans nul doute très profitable.

Les deux hommes restaient bouche bée, tandis que le Gros poursuivait :

– Si vous me dépouillez, la princesse vous fera jeter aux crocodiles dans une de ces citernes souterraines dont vous connaissez sûrement l'existence ; si vous me coupez la gorge et si vous enfouissez ma carcasse bien profondément dans la vase, rien de plus facile, vous tuez la poule aux œufs d'or et vous serez bons pour aller célébrer des mariages à trois roupies.

– Mais, Gouroudji...

Car il se faisait désormais appeler ainsi, sans la moindre vergogne.

– Exécution. Je vous rappelle que vous devez une obéissance absolue à votre gourou. Mais tout n'est pas noir : *My profit is your profit, gentlemen*, conclut-il en anglais.

C'était un mot que les deux disciples entendaient. Ils tendirent la clef à Peabody, qui la fit disparaître dans un pli de son vêtement ou de sa panse, ce point n'étant pas clair, avant de

faire signe à un gamin qui baguenaudait par là et qui s'approcha, un peu craintif, et tendit l'oreille pour ne rien perdre de ce qu'on lui glissait à l'oreille.

*

La nuit était profonde. Il ne dormait pas. Il reposait sur sa couche, les yeux ouverts, transpirant, se demandant quel sens avait tout ceci, cette enquête idiote ou plutôt cette non-enquête à propos d'un fieffé imbécile, tous ces gredins tentant de tirer leur épingle du jeu, et lui en faux gourou, un de plus dans ce pays qui en est fertile – enfin, vu la retraite qui l'attendait, ces donations, qu'il accaparait avec la meilleure conscience du monde, n'étaient après tout pas à négliger.

Il flaira comme un chien. Soudaine odeur d'huile parfumée. Ses disciples n'en portaient jamais, l'austérité qu'ils affectaient l'interdisait. Une femme aimantée par ses vertus ? Il éclata d'un rire intérieur.

Soudain on bondit sur lui, et il ne détourna qu'au dernier moment la lame destinée à lui trancher la carotide et qui se planta dans son épaule. Il poussa un cri animal et tenta d'empoigner son agresseur, qui, sans desserrer les dents, le frappa encore. Alertés par le cri et précédés par un disciple portant une lanterne, Rahul et Arjun survinrent en hâte, munis de gourdins, frappèrent l'homme et le désarmèrent. Peabody saignait, sa plaie le brûlait, il eut du mal à se lever, et, malgré ses objurgations, car il voulait savoir d'où venait cette tentative, il vit ses disciples égorger son assaillant sur l'autel de Durga, puis traîner son corps dehors et le lancer dans le fleuve.

Peabody avait entraperçu un homme jeune, à épaisse moustache et à lourde boucle d'oreille d'or, à turban de prix, en pagne blanc – le pagne s'était dénoué dans la lutte et l'homme

lui était apparu dans une nudité troublante –, un thakur à n'en pas douter. Un homme du palais? Mais Rahul et Arjun prirent fort mal ses remontrances :

– D'où venait cet assassin? Mais de nulle part! Les insensés sont nombreux qui haïssent Gouroudji, nient sa mission et prétendent en finir avec lui.

– Tout de même, vous auriez pu me laisser l'interroger! C'est trop fort!

– Durga Mâ ignore la pitié envers ses ennemis, Gouroudji. Que Son exemple nous illumine!

*

Des bagarres tournant à l'émeute entre diverses obédiences ayant éclaté sur la tombe du Gourou Bâbâ, le superintendant Claymore trouva malin d'aller plastronner là-bas à la tête d'un détachement d'une douzaine de pandores à cheval, clamant qu'il allait rétablir l'ordre parmi ces pouilleux, et plus vite que ça.

Mal lui en prit: les dévots se réconcilièrent sur l'heure et firent front contre les Inguirîss et leurs âmes damnées. Les pierres volèrent en abondance, un exalté à turban orange, faisant tournoyer un sabre recourbé, se jeta sur Claymore et faillit lui faire un mauvais parti, Qamar od-Dine attrapa une balle qui lui fractura la jambe, bref ce ne furent que plaies et bosses, d'autant que les policiers, ne pouvant dissimuler leur frayeur d'avoir été emmenés dans un tel traquenard, ne demandaient qu'à tourner bride au plus vite. Dans la retraite deux hommes furent tués dans le dos, par balle, et ce ne fut pas une mince affaire que de récupérer les corps et de les installer en travers de leur selle.

La petite troupe regagna ses quartiers sans gloire et pansa ses

plaies. Claymore, fort marri d'avoir perdu deux hommes et en colère devant cette déconfiture, voulut réprimander durement ses subordonnés pour leur lâcheté face à ces hordes fanatisées, mais ils lui tournèrent le dos, se couchèrent sur les bancs crasseux du commissariat ou sur le sol et s'endormirent aussitôt.

Il fut patent que les pieuses populations de Gouroubâbânagar n'étaient pas encore mûres pour jouir des bienfaits que l'Empire s'appêtait à déverser sur elles, comme d'une corne d'abondance, et préférèrent visiblement continuer à se chamailler de façon stérile sur la tombe de leur gourou.

Quant à Claymore, il se fit savonner les oreilles d'importance, et même menacer à mots couverts de révocation, par les instances supérieures à cause de cette initiative malencontreuse et de ces deux policiers tués inutilement. Ne savait-il pas qu'aux Indes il fallait toujours laisser mûrir les fruits autant que les abcès ? Mûrissement d'ailleurs très rapide dans les deux cas.

*

Une calèche fatiguée, dont les rideaux de cuir étaient abaissés, déposa de nouveau le résident Samuel J. Greenmussel devant le temple de Durga, vers lequel il se dirigea d'un pas énergique, un lourd cartable au bout du bras.

— Excusez-moi, Peabody. Ce n'est pas sans raison que je me suis permis de vous arracher à vos macérations... fit Greenmussel, sérieux comme un pape, autant que l'image puisse s'appliquer à un anglican.

Il avait décidé de laisser désormais le Gros à ses lubies.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Non, plutôt cette pierre, elle est plus confortable... Et n'oubliez pas votre petite donation, fit le saint homme, drapé dans une toge orange.

L'inspecteur-gourou éloigna d'un geste Arjun et Rahul, qui s'approchaient mine de rien et tendaient l'oreille, même s'ils ne pratiquaient qu'un anglais rudimentaire. L'air faussement indifférent, l'un empoigna un balai de branchages tandis que l'autre alla puiser de l'eau au fleuve.

– Rien de fâcheux ? s'enquit Peabody.

– Zelen a été remercié par la princesse.

– Diable !

– Elle aurait découvert qu'il était sulfureux d'un point de vue politique.

– Laissez-moi rire, fit le gros homme en se grattant le ventre ou plus bas. Vous en savez plus, voilà qui se lit sur votre visage.

– Je dois vous communiquer certaines informations...

– ... parce que vous avez besoin de moi.

– Nous ne sommes pas des anges, soupira Greenmussel.

– Qu'a-t-il fait ? Volé quelque chose, comme le dernier des laquais ?

Le résident lissa ses sourcils broussailleux :

– Bien pis. Figurez-vous qu'il a osé lever la main sur Son Altesse.

La surprise, bientôt suivie de colère, de Peabody, ne fut pas feinte. Il devint violet, respira à fond et siffla entre ses dents :

– La plate fripouille ! Comment l'avez-vous appris ?

– Je le sais de source sûre par une suivante qui il est vrai ne parle pas un mot d'anglais : il lui réclamait une fois de plus quelque chose, a-t-elle pensé, et devant le refus de la princesse il l'a giflée.

– Où est-il ?

– À l'ombre. Étonnant qu'elle lui ait laissé la vie sauve...

– Je trouve cela louche, car il est certain que naguère un tel exploit lui aurait valu décapitation ou strangulation, remarqua Peabody.

– Donc, elle veut qu'il quitte la principauté au plus tôt. Mais moi je veux qu'il quitte les Indes. J'en ai assez de ce minable. Néanmoins, vous savez que mes pouvoirs s'arrêtent aux portes de la principauté.

– Vous souhaitez qu'il soit expulsé?

– Ce crétin est dangereux.

– Cela m'oblige à prévenir Calcutta. On ne peut le flanquer sur le premier paquebot, il occasionnerait encore du scandale. Non, il faut trouver un cargo discret.

Les lunettes de Greenmussel lancèrent un éclair et il ouvrit son cartable :

– J'y ai déjà songé. Nous avons cela. Les armateurs du *Marylou* ou du *Rose of Aberdeen* n'ont rien à nous refuser... Mieux, le *Stonehaven* dessert la ligne de Londres en relâchant parfois à Anvers.

– Parfait. Il n'y aura qu'à le débarquer à Anvers. Nous ne serons pas près de le revoir.

Peabody saisit la feuille que le résident venait d'arracher à un bloc et prit un crayon :

– Je rédige le message. Une escorte armée l'attendra à la frontière. Frapper la princesse! Le chien! Il ne reverra pas la lumière avant la Belgique. Avez-vous quelqu'un de confiance pour aller à la station du télégraphe?

– Je fais atteler et j'y vais moi-même.

– Ne vous sauvez pas si vite! Je voulais vous demander votre opinion: la Grünschild, pour qui croyez-vous qu'elle travaillait? fit Peabody avec la prudence du renard pointant sa truffe dans un poulailler.

L'œil bleu de Greenmussel pétilla et il tamponna son crâne chauve d'un mouchoir immaculé :

– Ah oui! Notre sévère Suisse...

Peabody, certain que le résident disposait de ses espions

dans le palais, se demanda s'il avait bien fait d'évoquer ce sujet, tandis que son interlocuteur continuait :

– Je me suis posé la question. Pas pour nous, nous l'aurions appris ou deviné.

– Pour les Russes ?

– Bah ! Ils n'ont aucune raison de s'intéresser à une principauté du Centre, sans chemin de fer, sans télégraphe, sans artillerie, sans garnison...

– Les damnés mangeurs de grenouilles ?

– Bah ! Ils ont déjà bien assez de mal avec leur empire sans venir se mêler du nôtre. Non. Je croirais à une véritable étudiante. Vous imaginez que j'ai contrôlé ce qu'elle avait consulté aux archives, et entre nous j'ai même fait discrètement fouiller sa chambre, et j'ai fait chou blanc.

– Elle aurait donc accompli tout ce chemin pour venir se pencher sur des questions fiscales, fit avec méfiance le gros homme.

– J'ai tout lieu de le croire. Rien ne permet d'avancer qu'elle se soit intéressée à des sujets plus... brûlants, répondit Greenmussel avec un coup d'œil en coin à Peabody, lequel ne put réprimer un tressaillement.

Le lendemain, une lourde voiture aux volets fermés, l'allure d'un fourgon cellulaire, tirée par deux haridelles et escortée par quatre lanciers, passa sur la route, ses roues cerclées de fer envoyant des cailloux alentour. « Le comte Andrew, la princesse chasse le comte Andrew », murmurèrent des bonnes gens d'un air effrayé.

*

– Mon cher résident, je suis positivement épouvantée !

L'air pas le moins du monde épouvantée, la princesse Padmavati gazouillait dans son anglais irréprochable :

– Comment aurais-je pu soupçonner que M. de Zélenki avait un passé que l'on peut sans excès qualifier de chargé ? Quelle horreur !

« Toi, la belle, tu me mènes en barque. Tu savais tout, je le parierais, songea le résident, qui essuya longuement ses hublots pour se donner une contenance. Mais ce n'est pas malhabile de faire passer sa disgrâce pour une manifestation de loyauté envers nous. »

– Aussi, dès que ces bruits affreux ont été avérés – il m'a tout avoué, le pauvre cher, il s'en montrait si désolé –, ai-je dû lui demander de s'éloigner...

« Expulsion en fourgon blindé, c'est un éloignement radical... »

– *My goodness*, avoir jadis espionné pour le compte des Russes, quelle vilénie ! Et moi, compromise, avec un tel..., j'en frémiss ! Que ne pourrait-on croire ?...

– Restons calmes, Altesse. Il s'agit de difficultés anciennes, qui n'ont pas eu de suites, et puis, si je ne m'abuse, il avait à l'époque un passeport russe, donc, d'un certain point de vue, il n'a fait que son devoir.

Elle le menaça plaisamment de son éventail :

– Oh ! M. Greenmussel, que me dites-vous là ?

– Ne dramatisons pas. Le dossier est en lieu sûr (« Et faites-moi confiance : il s'est encore épaissi depuis que je suis ici ») et cela ne m'étonnerait pas que ce personnage, ne bénéficiant plus de la protection que lui offrait avec tant de générosité Votre Altesse, soit chassé des Indes.

Il avait demandé à parler à la princesse Padmavati dans le plus grand secret, et elle le reçut dans un cabinet sans fenêtre, éclairé par un chandelier et meublé d'un sofa, d'une écritoire et d'un coffre-fort. Un garde tenant une hallebarde était planté devant la porte.

Le vieux courtisan fluet restait debout, tandis que la princesse, à demi allongée sur le sofa, le considérait d'un œil perplexe. Après les inévitables échanges d'amabilités, qu'elle tenta d'écourter au maximum alors que lui les faisait durer au-delà de l'imaginable :

– Eh bien, Akbar Khan, que se passe-t-il ? Asseyez-vous. Parlez.

Terriblement embarrassé, l'air malheureux, il s'éclaircit la voix :

– Je suis un vieil homme stupide, auquel son imagination embrouille les idées.

– Au contraire, votre expérience est précieuse. Je vous écoute.

– Ma vieille cervelle se ramollit avec les ans...

– Je vais finir par ne plus en douter, si vous ne parlez pas. Venez-en au fait, je vous prie.

– La chose est fort embarrassante. Voilà : Son Excellence le *chief minister* estime que les effectifs des troupes qui défendent la principauté sont insuffisants...

– Trois bataillons de fantassins et un escadron de lanciers, plus la garde, n'ont rien d'excessif, en effet.

– ... et il m'a chargé de recruter quelques douzaines d'hommes.

– Avez-vous obtenu ?

– Avais-je le choix ?

– Il aurait dû me prévenir, et je lui en ferai la remarque, mais à part cela où est le mal ?

– J’y viens : ces soldats devaient être trouvés en dehors de la principauté, n’avoir aucun lien de parenté avec qui que ce soit ici, et, surtout, Son Excellence, en leur faisant jurer de garder le silence, leur a promis une prime importante s’ils savaient se montrer à la hauteur.

– À la hauteur de quoi ?

– Je n’en sais pas plus, mais ces agissements me tracassent au plus haut point et je voulais prévenir Votre Altesse en temps et en heure, au cas où surviendrait quelque événement fâcheux.

– Quel événement ? De quoi parles-tu ? Oses-tu soupçonner Mirzâ Ali de déloyauté ?

– Certes non, mais il me semblait que...

– Crois-tu que ces histoires de troupiers m’intéressent ? Allons, tu peux te retirer.

En réalité, soudain très inquiète quant aux agissements souterrains de son ministre, la princesse ne voulait en aucun cas que ce dernier pût se douter de quelque chose, et c’est pourquoi elle avait renvoyé Akbar Khan non sans brutalité. Elle fit sur l’heure appeler le résident, qui dut s’arracher à sa traduction du turc et prit ces renseignements fort au sérieux, mais se demanda comment désamorcer en douceur la crise qu’il sentait poindre.

*

Le soleil tombait derrière les grands manguiers alors que la chaleur demeurerait accablante. Regardant les jardins, la princesse tournait le dos à Peabody – convoqué, extrait de son ermitage, il était pieds nus, en pagne safran, son énorme ventre débordant annonçant fort peu le renoncement à ce monde –, qui,

debout, restait immobile. Il avait envie de fumer mais ce n'était pas le moment. On entendit la voix éteinte de la jeune femme :

– Cet homme a été mon tourment, une plaie. Mais prenez un siège, inspecteur.

Le gourou frais émoulu ne répondit rien et s'assit dans un fauteuil le plus doucement qu'il put, craignant d'entendre l'antique meuble rendre l'âme sous son poids. La voix bien timbrée poursuivait :

– Oui, une plaie mais aussi un baume. Comprenez-vous ?

Il s'éclaircit la gorge en guise de réponse, ne sachant trop quoi dire.

– Je vous parle comme à un ami.

– Je remercie Votre Altesse de la confiance qu'elle me témoigne, mais la situation...

Il songeait que les chagrins d'amour finissent toujours par guérir, mais de cette vérité simpliste il ne pouvait pas faire état devant la princesse, encore meurtrie. La nuit tomba d'un coup. Un éléphant barrit puissamment du fond de son écurie. Le chant lointain d'un muezzin flotta au-dessus des manguiers.

– Vous êtes peut-être l'une des rares personnes auxquelles je puisse accorder ma confiance dans cette principauté.

Le gros homme s'inclina :

– Que j'en sois toujours digne.

De but en blanc, elle dit doucement :

– Vous savez qu'il a tenté de m'extorquer des terres ?

L'Anglais grogna un ni-oui-ni-non.

– Je ne me suis pas laissé faire, vous vous en doutez. Pourtant, vous comprenez, j'étais aveugle, je ne voulais pas voir qui il était réellement.

Nouveau grognement.

– Savez-vous aussi qu'il m'a très gravement manqué de respect ? J'aurais dû le faire empaler !

– Votre Altesse est juge des occasions où il vaut mieux suivre les traditions... ou non.

– Savez-vous aussi qu'on me presse maintenant de me marier, pour assurer l'avenir du trône?

– Et?

– Je n'en ai nulle envie.

– Dans ce cas, refusez d'être un ventre! Et, le moment venu, adoptez.

– Pourquoi pas? Autre chose encore me préoccupe... Qui intéresse l'État...

– J'écoute.

– Ces soupçons sordides vous seront soumis ultérieurement, fit-elle avec fatigue. Sans doute mon imagination travaille-t-elle trop. Une calèche va vous raccompagner au temple, si vous le désirez. Merci d'être à mon côté, inspecteur. Je vous dois tant.

Il s'inclina une fois de plus en silence – il devait surtout dissimuler avec soin sa satisfaction de voir l'épisode Zelen enfin terminé.

Chapitre V

Soleil brutal d'avant la mousson. Au lieu de la torpeur de midi, une grande confusion régnait aux alentours du palais, où des groupes de soldats et d'hommes en civil, certains armés, couraient en tous sens, en criant, pour certains « *Haré Maharani!* », pour d'autres « *Haré Nawab!* » – Vive la princesse! Vive le nabab! On entendait des coups de feu sporadiques, mais, soit les hommes tiraient très mal, soit ils souhaitaient en fait éviter toute effusion de sang, car personne ne gisait sur le sol ni même ne semblait blessé. Les boutiquiers avaient relevé leurs auvents et même les mendiants, d'ordinaire plus tenaces que des taons, s'étaient volatilisés. Les coups de feu redoublèrent. Soudain le désordre s'ordonna. Plusieurs rangs de soldats émergèrent de la poussière et s'avancèrent vers les portes du palais, ouvertes. À leur tête, vêtu d'une tunique de soie gris perle, un œillet rouge à la boutonnière, n'ayant rien perdu de son calme habituel, s'avancait le *chief minister*, un lourd pistolet d'ordonnance à la main, suivi de deux inconnus en uniforme d'officier. La princesse était prise de court, ses gardes étaient invisibles, effrayés ou soudoyés, ainsi bien sûr que les courtisans, lesquels avaient peur de leur ombre – le palais semblait ouvert à tous les vents, et le pouvoir, à portée de la main. Mirzâ Ali n'avait plus, croyait-il, qu'à s'installer sur le trône et à se faire proclamer nabab par des hommes à lui, pour un des changements dynastiques les moins sanglants de l'histoire des Indes.

Derrière une jalousie, la princesse Padmavati, dans une robe de soie prune, un fusil de chasse à la main, observait la scène. Le résident se tenait à côté d'elle, qui écumait :

– J'aurais dû mieux écouter Akbar Khan!
– Vous l'avez écouté, mais nous n'avons pas réagi assez vite et Mirzâ Ali est passé à l'acte plus tôt que prévu.

– Quelle infamie ! Le chien qui mord la main qui le nourrit ! Ou plutôt le chacal ! Je vais mettre fin sans délai...

– Il ne convient pas au rang de Votre Altesse de se salir les mains. Le prestige de la principauté ne pourrait qu'en pâtir. Posez ce fusil, je vous en supplie, et laissez-moi faire.

– Croyez-vous ? Je n'en suis pas convaincue. Et où est donc Peabody ? Il est comme les parapluies, celui-là, jamais là quand on en a besoin !

– Laissez donc Gouroudji à ses exercices spirituels. Nous nous passerons fort bien de lui.

Sammy Greenmussel s'épongea le crâne, s'enfonça le casque de liège sur la tête, rajusta ses hublots et se précipita dans l'escalier, qu'il dévala en quelques secondes, jaillissant dans la cour, puis devant la grande porte. À sa vue – le peuple attribuait moult pouvoirs maléfiques au résident britannique –, les soldats s'arrêtèrent, cependant que Mirzâ Ali les exhortait à avancer. Greenmussel se planta devant lui, les bras écartés, et lui demanda de faire demi-tour tant qu'il en était encore temps, tant qu'il ne s'était rien passé. Les deux prétendus officiers intimèrent à l'Inguiriss maudit l'ordre de se taire et certains des soldats se mirent à crier, tandis que d'autres hésitaient. La sueur ruisselait sur le visage de Greenmussel. Les soldats, surtout les têtes nouvelles, poussèrent une clameur menaçante, mais il resta imperturbable.

La princesse, elle, n'hésita plus. Elle déboula dans la cour, le fusil à la main, se dirigea à grands pas vers le ministre félon,

qui demeura les bras ballants, et lui tira à bout portant deux charges de chevrotine en pleine poitrine qui le tuèrent sur le coup. Elle recula d'un pas, éclaboussée de sang, tandis que les deux officiers avançaient sur elle, menaçants.

Le résident sortit alors de sa poche un petit revolver qui eût fait sourire en d'autres circonstances et, sans un mot, il logea une balle dans la tête des deux factieux. Lui aussi éclaboussé de sang, il fit un pas en arrière avec une crispation de la mâchoire. Les trois corps – celui du ministre, la poitrine ouverte, offrait un spectacle repoussant – se couvraient déjà de mouches et les soldats s'étaient maintenant tus. La princesse, silencieuse, tenait toujours son fusil. Greenmussel rengaina son revolver et leva les bras, réclamant l'attention, avant de lancer en hindoustani :

– Soldats! Vous avez été égarés par des promesses trompeuses! N'oubliez jamais que vous ne connaîtrez de paix et de prospérité que sous le règne miséricordieux de Son Altesse la princesse Padmavati, que vous devez considérer comme votre mère! Cet homme, lui, ne songeait qu'à sa soif de pouvoir et aucunement à vous, enfants abandonnés. Il suffit. L'incident est clos. Regagnez votre caserne immédiatement avec vos armes. Vous prêterez tous solennellement serment de fidélité à la princesse et au British Raj demain matin, à sept heures, en ma présence. Tenue numéro un, sans un grain de poussière. Et maintenant rompez! Vive la princesse! *Haré Maharani!*

– *Haré Maharani!* reprirent les soldats, avant de se disperser en traînant les pieds. Les boutiquiers entrouvrirent leurs auvents et s'effondrèrent de nouveau sur leurs matelas, les mendiants réapparurent, une matrone voilée de noir jusqu'aux yeux talocha un marmot pisseur, un sexagénaire bedonnant, aux cheveux teints en noir corbeau et aux yeux fardés de khôl, pinça les fesses d'un jeune livreur de thé, et les conversations reprirent avec animation chez les barbiers.

– Bravo, monsieur le Résident, vous avez réagi de façon magistrale, fit la princesse. Soyez-en remercié.

– Tout le mérite en revient à Votre Altesse, que j'ai secondée de mon mieux.

– Mirzâ Ali ne comprenait rien aux femmes. Il a sans doute cru que j'allais m'enfermer dans mon boudoir et éclater en sanglots hystériques, et que vous n'interviendriez pas.

– Ce type de situation entre dans mes attributions. Il est tout à fait inenvisageable, aux yeux de Calcutta, de laisser n'importe quel farceur, fût-il Premier ministre, s'emparer du pouvoir. Où irait l'Empire, je vous le demande? Je vous assure, il n'y a rien à négocier quand la continuité dynastique est en jeu. Je dois aller me changer, ajouta-t-il, grattant d'un ongle dégoûté le sang sur sa veste blanche. (L'idée déplaisante selon laquelle il était un assassin traversa son esprit, mais il la repoussa aussitôt. Il servait le Raj, *per fas et nefas*.)

– Moi aussi, je suis affreuse, j'ai l'air d'une souillon.

– Mais auparavant, que Votre Altesse veuille m'accorder cinq minutes et me permette de formuler quelques suggestions.

La princesse ne nourrissait aucune illusion et savait que ces suggestions allaient avoir force de loi. Néanmoins, pour garder les apparences, elle acquiesça d'un air lointain.

– D'abord, il est peut-être souhaitable de ne pas punir les soldats qui ont participé à cette tentative. L'instigateur et ses acolytes ne sont plus, et des événements aussi déplaisants ne se reproduiront pas de sitôt. Le châtiment instille la rancœur. Et la magnanimité est le privilège des forts. En prenant soin de chasser sans pitié tous ceux qui ont été recrutés par le défunt depuis quelques semaines; j'examinerai moi-même les registres dès ce soir, si Votre Altesse m'en donne l'ordre.

– Excellente idée. Je vous en prie.

– En revanche, les gardes ont fait preuve d'une couardise inqualifiable. Je suggère à Votre Altesse de les congédier en bloc. Les soldats restés loyaux les remplaceront provisoirement.

– Comme vous voudrez, fit la princesse d'un air abattu.

Elle réalisait alors pleinement que le fidèle et assez incolore Mirzâ Ali était résolu à l'éliminer froidement et que le résident, ce paisible amateur de poésie soufie, venait de sauver son trône et peut-être sa vie.

Les yeux de Greenmussel étaient plus candides que jamais derrière ses lunettes :

– Ensuite, le défunt devrait être inhumé avec les honneurs dus à son rang. Nous maintiendrons mordicus qu'il ne s'est rien passé, un rassemblement incompréhensible, sans doute dû à des ordres mal interprétés, un quiproquo, et ensuite que sais-je, peut-être un accident malencontreux, un enchaînement de maladresses, des armes à la détente trop sensible... Le peuple jaspera, et alors ?

– Les honneurs dus à son rang, naturellement. Ce n'était pas un goujat, tout de même. Je vais ordonner qu'on prenne sans tarder des dispositions.

– Il serait tentant de faire clouer à la porte du palais les têtes de ses deux adjoints, pour calmer les esprits échauffés, s'il en reste, mais ce serait admettre qu'il s'est passé quelque chose. Qu'en pense Votre Altesse ?

– Mon grand-père procédait ainsi, et pourtant c'était un homme délicieux. Mais de nos jours, n'est-ce pas, avec cette sensiblerie ambiante... La presse des grandes villes en ferait ses choux gras, comme vous dites...

– Je suis d'accord. Et puis, reprit le résident, je me permettrais de suggérer à Votre Altesse de dénicher sans trop attendre un nouveau *chief minister* qui soit d'une origine plus modeste

que le défunt, de la caste des marchands par exemple (le nez parfait de la princesse se plissa imperceptiblement), et auquel ses fonctions ne tourneront pas la tête. Si je puis me permettre, le personnel politique local peut se montrer... instable, et un étranger à la principauté serait préférable. Je vais télégraphier à qui de droit et j'espère que nous proposerons un candidat idoine à l'approbation de Votre Altesse dans les meilleurs délais. Puis-je maintenant me retirer?

– Je vous en prie, mon cher résident. Merci encore.

La princesse, plus mondaine que jamais, s'efforçait de garder le ton qu'elle aurait eu à une garden-party d'où quelque rustre invité par erreur aurait dû être éjecté par un majordome sans attirer l'attention de l'assistance.

Au bout d'un quart d'heure, tous les courtisans avaient quitté les appartements où ils se terraient et avaient réapparu, la moustache calamistrée, le poing posé sur la poignée de leur sabre, flétrissant avec des mines outrées la perfidie du Persan. Le prince Krishnaram lui-même sortit de sa réclusion et, son fauteuil poussé par un serviteur, vint présenter ses respects à sa cousine de façon très appuyée.

*

Heure chaude. Ombre fraîche du temple, chatoisement du fleuve. Greenmussel s'assit sur un pliant de toile et posa son cartable sur ses genoux :

– Vous avez eu vent de ce qui est arrivé, je suppose?

– Avec Mirzâ Ali? J'en ai eu un écho, fit avec distraction le gros homme. La princesse a vraiment eu du cran, j'en suis très content, je l'aime beaucoup, vous savez. Et vous vous êtes montré parfait, mon cher Greenmussel, luttant sans haine mais avec résolution. Bon karma dans l'adversité.

– Je n'ai fait que mon devoir. Et je regrette d'autant plus ces événements que j'avais beaucoup d'estime pour Mirzâ Ali. Un homme de valeur, mais que la solitude du pouvoir avait rendu fou sans qu'il en laisse rien paraître...

Peabody soupira profondément :

– Le présomptueux ! Qu'a-t-il cru ? Qu'une poignée de troufions allaient l'introniser nabab, et que nous allions laisser faire ? Il n'avait pourtant rien d'un demeuré.

– Il ne sortait jamais du palais. Plus aucun contact avec les réalités.

Après un temps, Greenmussel reprit :

– Eh bien je vais vous laisser à vos loisirs... Moi j'ai à faire !

– Vous n'êtes pas si surmené. À d'autres. Restez un moment. Profitez de ce silence.

Et il ouvrit les bras au-dessus de la campagne rouge, des pierres muettes du temple, du gazouillis de la rivière. Derrière eux, une bande de singes cabriola dans des arbres secs, au pied d'un éboulis.

*

La mousson survint enfin. Il plut d'abord violemment, avec des orages spectaculaires, des éclairs multipliés et des coups de tonnerre à jeter à bas les murailles les plus épaisses, puis avec plus de régularité, tous les jours. La terre craquelée reverdit et fleurit soudain, et le fleuve monta, tumultueux, jusqu'à lécher le seuil du temple. Les nuits devinrent fraîches.

Le temps s'écoula. Le niveau de l'eau redescendit. Le gros homme passait ses journées sur le seuil du temple, dans la contemplation des flots rapides, ne dépliant sa carcasse engourdie que pour les sacrifices du matin et du soir, où il

psalmodiait du sanscrit tout en offrant de l'encens, du beurre clarifié, du lait et des fleurs à la déesse, tous ingrédients que les paysans venaient déposer en silence à ses pieds. Nul n'aurait pu dire si l'inspecteur Josaphat M. Peabody, de la police criminelle du British Raj, toujours en service en dépit de son âge avancé, ouvrait son espace mental à une forme supérieure de conscience ou au contraire s'incrustait dans une imbécillité définitive, car telle est souvent l'ambiguïté du sage, mi-Éveillé, mi-champignon.

Toujours est-il que, champignonnesque ou non, l'aura du prétendu méditant ne tarda pas à attirer de plus en plus de bonnes gens du voisinage, lesquels, non contents de lui fournir l'appareil du culte et de frugaux moyens de subsistance, vinrent bientôt s'attrouper autour du temple afin que la sainteté supposée du gros homme, dont nul ne savait plus vraiment, si on l'avait jamais su, que c'était un flic anglais honni, rayonnât sur eux. Arjun et Rahul tentèrent bien sûr à plusieurs reprises de récupérer la clef du coffre aux donations, mais Gouroudji ne céda aucun pouce de terrain sur le contrôle de la comptabilité – la princesse lui dépêcha un spécialiste de confiance et il menaça de renvoyer les disciples les plus empressés.

*

Il n'y fallut pas tant de temps: de message en message échangés avec des personnes de connaissance, Greenmussel finit par entendre parler d'un sujet prometteur, un Indien du Sud, chrétien selon les apparences, très jeune encore, à la vive intelligence et à la volonté inflexible, établi à Singapour, qui avait dénoué là-bas d'étranges complications et dont toute la colonie chantait les louanges.

Toutefois, l'origine de sa vaste fortune et de son passeport

français était inconnue, voire obscure, mais il est des questions indiscretes qu'on ne pose pas à un garçon si plein de promesses.

Ce gaillard pouvait avoir l'étoffe d'un *chief minister* dans un endroit écarté du monde. À proprement parler, il n'avait d'expérience ni administrative ni politique, mais cette supposée fraîcheur n'avait rien pour déplaire à Greenmussel, prêt à favoriser un candidat qu'il supposait plus malléable que de vieux renards endurcis. Restait à le contacter dans la plus grande discrétion.

*

Lumière de l'aube, zébus blancs aux cornes de lyre
Lumière de midi, fleuve ralenti, lumière!
Lumière du crépuscule, flamme des sacrifices, lumière!
Dissipant la ténèbre,
L'astre s'est levé sur nous en Sa Rotondité
Blafarde.
Lumière du matin
Dans le scintillement infini du fleuve!
Lumière du soir qui nous illumine!
Encens et flamme!
Lumière sur l'Asie!
Gourou Josaphat
Luminaire des justes,
Phare de l'Hindoustan
Ultime incarnation du Seigneur Vishnou
Mainteneur des mondes
Flambeau des athées
Exaltation des polythéistes
Suprême Unification de l'Esprit
Sois loué!
Sur toi notre amour
Tel le beurre clarifié

Coulant sur le lingam.
Que ces Stances immortelles
Attirent à Toi
Des disciples en foule dense
Gourou Josaphat
Lumière rayonnant de Quetta à Mandalay
et de Srinagar à Galle
Lumière sur l'Asie!

– *Hell!* Et il y en a des pages! Une véritable logorrhée! Quel est l'abruti qui a écrit cela? Qu'on le trouve et qu'on lui broie les testicules! Comme si cette ridicule affaire de tentative de coup d'État chez Greenmussel ne suffisait pas! Heureusement qu'il y a mis bon ordre.

Ciel noir d'août. Une pluie serrée battait violemment les carreaux. Batterbury-Compton et Smith, vêtus de sombre, étaient assis devant une lourde table d'acajou couverte de papiers. Ils transpiraient à grosses gouttes et finirent par tomber la veste. S'étant ressaisi, le glabre tendit des brochures au blond, qui fumait une cigarette:

– Nous en venons donc à cette affaire, des plus curieuses. Les *Stances à Josaphat!* Je t'en foutrais, moi, des stances à ce vieux machin! Par Jupiter! fit Batterbury-Compton, pâle de rage, qui perdait pour une fois son calme.

– Pays de cinglés! commenta Smith.

– Voyez plutôt. Nul ne sait d'où cela sort: des sadhus nus, des derviches fous, des colporteurs, des vagabonds vendent, voire distribuent gratis, ces brochures absurdes dans les gares ou sur les marchés de tout le pays, surtout dans le Nord: *Le Peabodyisme, lumière de l'Asie*. Édition arabe: *Al-bibûdiliyya, nûr al-Assiâ*. Édition supposée de Goa: *O pibodismo, luz pela Ásia*. Rien en français. Pas de nom d'auteur ni d'imprimeur. Nous n'avons pu remonter la filière pour le moment. Ces

derviches insaisissables s'évanouissent comme des mauvais rêves à l'aube. Lisez, c'est hallucinant.

– Absurde! lança le jeune.

– Pensez-vous que notre Peabody soit en proie à une mégalomanie teintée de démence sénile et qu'il ait fait confectionner ces brochures? Se prendrait-il pour le Messie du sous-continent? Il a toujours été un peu bizarre.

– N'avait-il pas, voici quelques mois, pris un congé et prétendu partir en randonnée, pour herboriser? Il a erré sur les routes, tenant des propos obscurs, ce qui n'a pas manqué, selon certains de nos informateurs, de lui flanquer aux basques une foule de désœuvrés qui voyaient en lui un saint homme...

– *This is India*. Nous ne les référons pas, que voulez-vous. Et de surcroît rien n'est avéré. Nous sommes dans la rumeur. Mais c'était prémonitoire, non? ajouta Batterbury-Compton en tapotant une cigarette sur son ongle.

Smith, outré:

– Cette manie de s'immerger au sein de la populace la plus puante... Ces textes n'ont aucun sens... Tout cela est impossible!

– Aux Indes, mon cher, rien n'est impossible, fit sèchement le glabre. Mais ces brochures sont fâcheuses.

– Pour le moins! tonna le superintendant Claymore en faisant irruption dans la pièce. Ces textes peuvent nous exploser au visage: il suffit qu'une secte de frappés se mette en tête de délivrer les Indes de notre présence au nom de notre collègue, et nous nous trouverons avec un fardeau supplémentaire sur les épaules... D'une part, que notre homme soit coupable ou bien manipulé, il menace l'ordre public de par cette exaltation qui croît autour de lui: il faut le retrouver et le mettre, disons, hors d'état de nuire; d'autre part, nous devons trouver les imprimeurs et fermer leur boutique.

– Comme vous y allez, monsieur, fit Batterbury-Compton. Ce type de développement n'entre aucunement dans nos attributions.

– Où se trouve-t-il, d'ailleurs? fit le blond. Nos loustics n'ont pu mettre la main sur lui...

– Pensez-vous qu'il faille l'arrêter, monsieur? demanda Smith. Ou bien pensez-vous, à l'instar de M. Claymore, que la sécurité de la colonie exige qu'on le...?

– Taisez-vous tous les deux, trancha Claymore. Vous êtes dessaisis de cette affaire. Nous avons quelqu'un d'autre là-bas. Je vais transmettre des instructions sans délai. Nous écraserons dans l'œuf cette histoire ridicule. Tant pis pour le vieux, il a passé les bornes. Par Jupiter!

Et il sortit bruyamment, enflé du sentiment de son importance. Batterbury-Compton était consterné.

– Pensait-il à cette crapule de...? C'est infect. Peabody a rendu tant de services.

– C'est du passé, fit d'un air dégagé Smith, qui n'avait jamais apprécié l'ancien. Affaire suivante?

Batterbury-Compton attira à lui avec une grimace un autre carton ficelé, en se demandant comment contrer illico le superintendant. «Je vais crucifier cet enfant de putain, songea-t-il. Faire zigouiller le vieux Peabod' est vraiment trop dégueulasse. Vermine de Claymore. Il doit bien y avoir quelque chose dans sa vie de petit saint. On va trouver ça.»

La nuit tomba et la pluie redoubla. Dans les rues de la métropole, les passants avaient de l'eau jusqu'aux chevilles.

*

La mousson se termina en septembre, il n'y eut presque pas d'inondations, de blés pourris, de villages emportés, de

paysans à la dérive sur les routes, démunis de tout, les récoltes furent bonnes. Ce fut une année bénie, quasi sans calamités, et beaucoup chez les paysans de la principauté en attribuèrent le mérite à ce saint homme nouvellement éclos au milieu de l'Hindoustan, ce sphéroïde quasi divin dont la renommée croissait sans cesse.

*

La nuit était épaisse. Étendu à plat dos sur une dalle de grès rouge que le soleil revenu avait chauffée toute la journée, Peabody sommeillait dans une odeur de fleurs fanées et de crotte de chauve-souris. Il entendit un craquement, un frôlement dans l'obscurité et se tint sur ses gardes. Une canne frappait les pierres avec hésitation, tandis qu'un pas trébuchant s'avavançait dans le temple. Redevenu l'inspecteur redouté par la pègre, le gros homme fut sur ses pieds en un instant. Une voix plaintive demandait l'aumône en hindoustani, au nom d'Allah et du Prophète.

– Je n'ai moi-même pour tous biens terrestres que la pierre qui me sert d'oreiller, répondit dans la même langue Peabody d'une voix quelque peu chevrotante. Pourtant approche-toi, ô adepte, si tu ne crains pas de pénétrer dans un temple de Durga la Guerrière.

– L'éternité possède beaucoup de visages, fit l'aveugle en avançant à tâtons. L'aumône, l'aumône au nom de Dieu Clément et Miséricordieux pour le pauvre Jalal od-Din.

Quelque chose claqua au tréfonds de la cervelle du vieux flic, comme un tiroir empli de fiches de carton qui se fût ouvert, très loin, au bout des corridors poudreux de la mémoire. Peabody s'avança vers l'homme. À la lueur de la

lune, il distinguait une barbe roussâtre et un œil globuleux, et il s'exclama :

– Jalal od-Din, ô Incomparable Joyau des solliciteurs, mon cœur se réjouit, ami, de ta venue!

Puis, en un éclair, il lui arracha sa canne, lui tordit le bras à le briser et s'empara du revolver qu'il portait sous sa chemise :

– Que cherches-tu, canaille? Qui t'envoie?

La voix sourde de l'aveugle s'éleva :

– Tu ressembles à l'Inspector Sahib, tu as son pas pesant, tu as sa voix et ses mauvaises manières, tu as son haleine qui pue le vieux cigare, mais tu n'es pas lui. L'Inspector Sahib est mort, rongé par la lèpre dans un État du Centre, où, comme toi, il était desservant d'un temple, depuis déjà bien longtemps. Laisse aller le pauvre Jalal od-Din...

– Jalal od-Din mes couilles! cria l'inspecteur en anglais. Tu t'appelles Frederick W. Turnip et tu as déserté du 15th Yorkshire Rifles, alors cantonné à Patna, voici pas mal d'années. Tu as même fauché un canasson à cette occasion, dis-moi si je me trompe? Alors, Turnip, vieille fripouille, tu as foutu le camp d'Allahabad? C'est pourtant là-bas que tu fais l'indic! Tu n'es pas mal en faux aveugle, dis donc! Plus d'un s'y laisserait prendre! Je sens des larmes de compassion me monter aux yeux! Tu te débrouilles en hindoustani, dis-moi? Bon accent, hein, on s'y tromperait. Il paraît que tu es à la colle avec une intouchable? Dis donc, une bien jolie chanson m'est venue aux oreilles voici peu...

Et il se mit à fredonner :

Encens et flamme!
Lumière sur l'Asie!
Gourou Josaphat,
Lumière!

– Gourou Josaphat n'existe pas! N'a jamais existé! L'Inspector Sahib est mort! Vous êtes le diable!

– Tu ne m'as toujours pas dit qui t'envoyait à ma poursuite. Le faux aveugle tenta de se dégager.

– Un peu de sérieux, fit Peabody. Crois-tu t'en tirer en me lançant du poivre à la gueule, comme à un chien de meute?

– C'est faux! Au nom de...

– Ne te parjure pas.

Soudain un poignard dont la large lame lança un éclair sous la lune jaillit du pagne du gros homme et s'appliqua sur la gorge de Turnip:

– Qui t'envoie?

Silence. Une goutte de sang perla. Silence.

– J'attends, fit Peabody, une nuance d'énervement perçant dans sa voix. Alors?

– La police. Vos collègues.

À ces mots le poignard disparut et une gifle monumentale s'abattit sur le visage du déserteur, qui reprit:

– Je sais que vous étiez recherché par les trois sous-inspecteurs surnommés les «trois F», qui étaient sur vos traces avant de s'évanouir dans la nature...

– Tu ne m'as pas répondu. Qui t'envoie pour me zigouiller? Autre gifle.

– Vas-tu répondre, animal?

Silence.

– Je le saurai tôt ou tard. Turnip, tu manques à tous les usages. Tu te permets de me pister et j'ai tout lieu de croire que tu voulais me faire un mauvais parti, alors que tu ne vaux pas la corde pour te pendre. Je devrais t'égorger sur l'autel de la déesse et lancer ton corps aux tortues du fleuve. Au lieu de cela, comme je suis toujours trop bon, je vais t'envoyer

rejoindre tes copains, les trois niquedouilles. Tss, ne bouge donc pas.

Peabody poussa un cri d'oiseau de nuit et quatre hommes à la mine patibulaire jaillirent de l'obscurité, un coupe-coupe à la main :

– Gouroudji? Ordonnez.

– Ce mendiant, un Inguirîss faux aveugle, envoyé par de mauvais maîtres, s'est introduit dans le temple avec des intentions malveillantes à mon égard, répondit le maître vénéré. Il a profané le lieu saint, en paroles et en actes, ne craignant pas de lever la main sur la personne de son desservant et entraînant par là le courroux de la déesse, à laquelle nous devrions le sacrifier sur-le-champ...

– Ordonnez, Gouroudji! hurlèrent les quatre hommes en brandissant leur coupe-coupe.

Le gros homme, en un geste empreint de bénévolence, laissa retomber sa main :

– Montrons-nous cléments, pour cette fois. Qu'il vive encore un peu. Conduisez-le, ô disciples fidèles, à la princesse Padmavati... Ses oubliettes sont profondes... Et quand celui-ci aura quelque chose à me dire, qu'il me fasse appeler.

– Non! Peabody! C'est infect! Entre compatriotes, je vous en supplie! cria Turnip en anglais.

– Compatriotes? C'est une valeur qui n'a pas cours à mes yeux. Tiens, je vais te faire une faveur: reprends ta canne, c'est ton outil de travail, après tout, fit Peabody en lui lançant la canne, tandis que Jalal od-Din Turnip était remorqué sans ménagements vers les geôles princières.

L'inspecteur-gourou se doutait bien que le coup des *Stances*, dont il ignorait l'origine, l'attribuant à un dévot riche et exalté, mais dont il tirait pour le moment grand bénéfice, pouvait

avoir un effet pervers, mais il n'imaginait pas que certaines sphères, prenant prétexte des intérêts supérieurs de l'Empire, allaient jusqu'à souhaiter le voir mort. Il pensait qu'en cas de difficultés Batterbury-Compton aurait tout mis en œuvre pour le protéger, mais il ignorait tout du rôle occulte de Claymore et de l'attitude ambiguë de Smith.

*

– L'hypothèse selon laquelle, de mèche avec Mirzâ Ali, il aurait tenté de mettre en place...

– ... est dépourvue de tout fondement, croyez-moi, fit le résident en se fourrant une autre prise dans la truffe. Le *chief minister* était trop intelligent pour s'acoquiner avec de pareils oiseaux : Zelen ne voit que son propre intérêt à court terme et ses prétendus amis étaient dépourvus de tout talent. De simples parasites, ne visant pas plus loin que trois repas quotidiens, un lit et un peu d'argent de poche. L'un se prétendait écrivain, je n'ai jamais pu en savoir plus ; un autre, peintre, et je ne l'ai jamais vu sortir de sa poche ne serait-ce qu'un carnet et un morceau de fusain ; un autre encore, musicien...

– Comme dans un roman russe ?

– Exactement ! Des parasites prétentieux et sans scrupule, de plats écornifleurs.

L'inspecteur, toujours uniquement vêtu de son pagne safran, raviva son cigare d'une longue inspiration et eut un rire sans joie. Greenmussel poursuivit :

– Vous imaginez sans peine que quand je les ai entrepris sur le volet indien de leur travail, ils m'ont rabroué de belle façon, prétendant élaborer la conception théorique de leur œuvre future et me laissant clairement entendre qu'un fonctionnaire, valet de cette société d'exploiteurs, n'y pouvait rien entendre.

- Étaient-ils au courant de vos traductions?
- Certainement pas! C'eût été jeter des perles aux pour-ceaux.

Le résident renifla sa prise, éternua, se moucha, pleura avant de poursuivre:

– Figurez-vous qu'ils parlaient un anglais exécrationnel, un français charabiesque (le gros homme tiqua) et pratiquement aucun mot d'hindoustani, à part quelques grossièretés entendues au bazar. Ne parlons pas de sanscrit ni d'arabe, n'est-ce pas, et encore moins de turc ni de persan. Quant à l'allemand et au russe, pour le peu qu'ils en connaissaient, certaines expressions caractéristiques m'ont convaincu qu'ils n'avaient pu l'apprendre qu'en prison.

– Quel bilan! Je vois que vous n'appréciez guère ces oiseaux-là, fit le gros homme, qui songea de nouveau au fait que le résident savait le persan – ce qui ne prouvait rien, mais bon.

Greenmussel fixa un regard dépourvu d'expression sur les moulures du plafond:

– Mon père était lieutenant au 7th Madras Artillery, ma mère est morte quand j'avais cinq ans et ma famille est dépourvue de toute influence et de toute fortune. Je n'étais pas particulièrement destiné à passer les concours de l'Indian Civil Service. Il y a fallu beaucoup de travail, de l'endurance et pas mal de chance. Je n'irai sans doute pas plus haut que je ne suis et j'ai eu beaucoup de mal à m'offrir l'unique voyage en Europe de mon existence – ça ne m'a d'ailleurs pas tellement plu. Vous devinez ce que je pouvais éprouver à l'égard d'une bande de faux nobles, de bons à rien gominés qui me regardaient de haut et que je ne pouvais même pas moucher.

– Vous n'étiez certes pas censé vous mettre à dos la clique du favori de la princesse, fit Peabody, compatissant. Mais ils

ont fini par décamper? Peu avant mon arrivée, c'est cela?

– Pensez-vous! Ils ont été chassés comme des valets! À coups de bâton!

L'œil de Greenmussel pétilla soudain, tel celui d'un enfant devant un arbre de Noël, et il reprit :

– Un soir de beuverie, ils ont chanté, brailé, voulu faire entrer des prostituées dans le palais et menacé l'officier des gardes qui tentait de les raisonner. Même dans l'aile des hôtes, c'est un crime de lèse-majesté, et ils ont été expulsés du palais la même nuit, après avoir reçu plusieurs douzaines de coups de canne.

– Ne jamais oublier que la princesse est descendante des dieux, c'est pourtant simple, mais c'était trop pour ces ploucs. Mauvais karma, mauvais karma... Et Zelen?

– Il n'a pas levé le petit doigt, pensez! On en a ensuite repéré un qui était parvenu à s'esquiver et vivotait dans la région de façon assez lamentable, se saoulant à l'alcool clandestin avec des vagabonds. C'est alors que le conseiller Goswami allait l'arrêter de nouveau qu'il a disparu, définitivement cette fois.

Peabody, affirmatif:

– Bogdan. Sans doute celui qui a été tué par l'éléphant du temple. Ces pachydermes détestent qu'un ivrogne leur cherche noise.

– On les comprend.

– À moins que cela n'ait pas été un accident...

– Vous croyez?

– Une idée comme ça. Ces types-là pouvaient-ils faire chanter Zelen, d'après vous? demanda Peabody, l'œil s'éclairant.

– À mon avis, aucunement. Ils étaient au fond du gouffre, et lui jouissait déjà de la pleine faveur de la princesse. Mais

pardonnez-moi, il se fait tard. Je demande une voiture pour vous ramener au temple? À moins que vous ne préfériez dormir ici?

– Le devoir m'appelle, fit le gros homme, et je n'aurai pas la tartuferie de refuser le véhicule que vous mettez avec tant d'amabilité à ma disposition.

«Vieux gredin, pensa le résident. Tu as vraiment trouvé le meilleur moyen de t'enrichir dans ce foutu pays.»

*

Le soir même, bien sûr sans en avoir parlé à Smith, Batterbury-Compton, évitant de se faire repérer dans la foule dense de Calcutta, fila en personne Claymore, qui sauta dans un rickshaw, rentra chez lui ponctuellement et n'en sortit pas avant le lendemain matin, pour se rendre directement à son bureau. Batterbury-Compton, qui avait passé la nuit sous ses fenêtres, alla dormir trois heures et se dit que c'était une question de chance autant que d'obstination. L'ennuyeux était qu'il devait tout faire lui-même, sans prendre le risque de déléguer à qui que ce fût. Claymore était placé plus haut que lui sur l'échelle de l'administration et, à vouloir le poignarder dans le dos, il risquait gros.

Dix jours plus tard, il était proche d'un état d'épuisement total, ne dormant que de rares heures et appliquant toute son énergie à traquer l'autre, qui menait en apparence une vie exemplaire – ni maîtresse dont la personnalité eût fait scandale, ni amant, ni opium, ni même libations excessives –, et la chance ne daigna pas lui sourire. Il eût rêvé de surprendre le superintendant dans une secte à chapeaux pointus ou se faisant lier de chaînes dans un bordel de garçons, mais rien. Il enrageait, et cette recherche de la faille chez l'autre tournait à

l'idée fixe. Il commença à ressasser des envies de meurtre, assez imprécises, d'ailleurs. La lame, le poison, la balle, le lacet, tout à Calcutta serait noyé dans un océan d'indifférence se refermant, noir et huileux, sur les iniquités humaines.

*

Seuls les deux Occidentaux devaient être éveillés à cette heure chaude. Odeur de poussière en suspension et de crotte de souris au fond des placards. Même au cœur du palais, on eût juré respirer la bourre mitée des tigres de la salle du trône. Au mépris des convenances d'Albion, Greenmussel claqua dans ses mains et réclama une carafe d'eau fraîche à un laquais doté de moustaches de brigand qui le considéra avec un dédain mal dissimulé avant de se retirer les mains jointes, vouant in petto les Inguirîss à une réincarnation en hyènes dévoratrices de cadavres.

Le résident s'octroya une prise reniflarde et l'inspecteur, échappé à son temple, mâchouilla son mégot de cigare avec l'avidité d'un poupard accroché au sein de sa nourrice. Un page enturbanné de rose, l'œil malicieux, apporta une carafe d'eau trouble et deux verres douteux. Instantanément, une mouche poilue comme le mollet d'un cipaye se mit à vrombir. L'ignorant bien que se grattant un peu nerveusement l'occiput, Greenmussel dit d'un air indifférent :

— Eh bien, Son Altesse vient d'entériner ma proposition de candidature pour le poste de *chief minister*. Nous attendons sous peu cet oiseau rare.

— Ah bah, répliqua Peabody, où l'avez-vous déniché? Bouffre. Bigre.

Il dodelinait maintenant de la tête tel un vieux bonhomme un peu ralenti, l'œil dans le vague, un demi-pouce de cendre

tremblotant au bout de son cigare, mais reprenait mine de rien :

– Vous le connaissez personnellement ? Ou c'est un recrutement par correspondance ? Vous avez lu sa fiche ?

– Il arrive de Calcutta. Haute caste du Sud. Et avec ça un nom bizarre, du genre de ceux qu'on vous donne dans les missions : Athanase, Euphime, vous voyez le style.

– Chrétien ?

– Pas officiellement – ici ce serait impossible, vous imaginez la tête des thakur ! –, mais je le parierais, fit le résident.

Le vieil homme grogna :

– Je vais regagner ma campagne. Mes tâches spirituelles m'appellent. J'attendrai là-bas que vous me fassiez signe, dès son arrivée.

*

Il avait passé la journée dans la pénombre du temple, à l'abri de la lumière aveuglante qui se déversait au-dehors. Rien ne semblait devoir troubler la routine de ce jour, pourtant vers le soir un carrosse bringuebalant déposa devant le seuil des rombières en sari de soie qui venaient, la lippe boudeuse, faire leurs dévotions à Durga et à son serviteur Gourou Josaphat. Des femmes mûres et des jouvencelles, qui offrirent fleurs, lait et noix de coco et dont les roupies d'argent résonnèrent dans le coffre.

Alors qu'elles allaient repartir, la nuit étant tombée, une des rombières glissa sur une dalle grasse de beurre clarifié et fit une mauvaise chute. Un os craqua. Gouroudji n'eût pas compromis sa dignité en bougeant, mais les disciples s'empressèrent. La femme ne se plaignait pas, mais, à la chandelle, l'expression tragique de son visage retenait toute l'attention.

On envoya chercher un médecin au palais et, en attendant, on la coucha dans un des temples adjacents, entourée des autres femmes et des jeunettes.

À l'exception d'une adolescente abîmée dans ses dévotions au pied de la statue de Durga, priant d'une voix égarée, qui suivit le saint homme lorsqu'il regagna l'anfractuosité qui lui servait de cellule, se prosterna à ses pieds et s'évanouit presque sur ses genoux, le sari moulant ses formes pleines, les yeux révulsés, la bouche entrouverte.

Le vieux vermicelle de Peabody recouvra en un instant quelque rigidité. Diable ! La pécore semblait n'aspirer, comme il est fréquent, qu'à se faire reluire par le gourou. Et quelle jolie fille ! Les pensées lubriques se bousculaient. Si elle était vierge, ce qui était probable, déflorer une fille du palais pouvait lui coûter fort cher. Au pis le pal. Il songea à la languer prestement ou à déposer une larme de rosée sur son petit buisson, mais se dit qu'à côté les autres pouvaient se tenir à l'affût. On connaissait ses goûts, et en y réfléchissant ne serait-ce qu'une seconde le piège était un peu gros.

Il repoussa doucement la jeune fille, dont la tête s'appuyait maintenant sur sa verge, et la renvoya gentiment, avec force benoîtes bénédictions, vers ses compagnes.

Cette nuit-là il eut un peu de mal à s'endormir.

Chapitre VI

L'inspecteur, bien que très blasé, ne fut pas peu surpris, quand on l'introduisit auprès du nouveau ministre général, un jeune homme de très haute taille, au teint sombre, à la courte barbe soignée, vêtu d'un costume qu'on aurait juré venir de Savile Row, de reconnaître l'ancien séminariste Bonaventure¹, qui se dirigea vers lui et fit mine de lui baiser les pieds.

– Bienvenue dans la principauté, inspecteur. Je vous attendais, déclara-t-il d'une incomparable voix de basse qui eût rendu une octave au grand Chaliapine lui-même.

De son côté, sans se permettre d'y faire allusion, Bonaventure était estomaqué par la tenue safran du gros homme. Bref, l'abasourdissement régnait de part et d'autre. Le ministre tendit un étui à havanes :

– Vous semblez décontenancé, inspecteur.

Peabody alluma un londrès et se reprit très vite :

– Je n'ai jamais douté de vos capacités, mon cher, mais avouez que... Je vous laisse sous-inspecteur stagiaire à Calcutta, sujet certes très prometteur en dépit de péripéties ultérieures, disons fort tumultueuses², et je vous retrouve ici, secrétaire d'État ou je ne sais quoi, tombé du ciel, un véritable deus ex machina.

1. Voir *Peabody secoue le cocotier*, Picquier éd.

2. Voir *Le Malabar largue les amarres*, éd. Alvik.

– *Chief minister*, inspecteur. Je supervise, voyez-vous, les activités des différentes administrations. Son Altesse est entourée de têtes de mule incompetentes et il va falloir remettre de l'ordre dans cette pétaudière.

– Bah, les gratte-papier du cru ne sont pas pires qu'ailleurs.

– La principauté vous est familière, il est vrai. N'y étiez-vous pas voici quelques années conseiller aux questions de police? Alors qu'aujourd'hui vous ruissez de sainteté! fit Bonaventure, malicieux.

– Vous ne croyez pas si bien dire. En fait, au départ, Son Altesse m'a demandé d'éclaircir un meurtre très fâcheux, et puis...

– Vous avez bifurqué! *Hare hare Gouroudji!*

Peabody toussota:

– La question que je me pose...

Bonaventure tirait une cigarette d'un coffret de santal et l'allumait avec un briquet de platine:

– Oui?

– Eh bien, fit l'ancien en se jetant à l'eau, c'est le comment de votre nomination ici. Car c'est invraisemblable, enfin!

– Strictement confidentiel. Mais vous êtes un vieil ami. Et vous finiriez par l'apprendre de toute façon. Je me trouvais à Singapour (le gros homme regarda avec application le lustre de verre multicolore qui pendait du plafond) et par le plus grand des hasards j'ai été contacté par l'une des relations de Son Altesse...

Peabody n'avait jamais observé un lustre avec autant d'attention.

– ... qui m'a fait part des difficultés dans lesquelles la princesse se débattait. En gros, elle souhaitait trouver un bon gestionnaire sans avoir ouvertement recours aux Anglais.

– C'est de bonne guerre. Elle nous doit trop pour accepter d'apparaître comme notre créature.

– Exactement. Un notable de là-bas s'est entiché de moi, en tout bien tout honneur naturellement (un ricîus libidineux découvrit les dents jaunes de Peabody, qui posa enfin son regard sur le jeune géant). Et ces gens se sont mis en tête que je paraissais être l'homme de la situation. J'étais sûr de moi sans avoir l'arrogance des hautes castes, mon passeport français me rendait invisible...

Le gros homme éclata de rire :

– Bien vu ! *Parley-voo* ?

– Le peu que j'ai appris à Chandernagor, cela ne nous mène pas très loin.

– Et donc ?

– La princesse, via le résident, a suivi ces conseils, m'a fait venir, m'a pris à l'essai en toute discrétion avant de me nommer officiellement quelques jours plus tard. Tout a été très vite. Il est intéressant de remettre de l'ordre dans cette machine administrative, car Son Altesse, finalement, laissait couler : famine, épidémies ? C'est que les gens de peu ont dû méconter les dieux. Elle ne l'avouera jamais, mais c'est ce qu'elle pense au fond d'elle-même, j'en jurerais.

*

Au fond de ses appartements, le prince Krishnaram écrivait en broyant du noir, remâchant l'humiliation de la défaite et la difficulté de garder la face. De surcroît, son corps en morceaux le faisait atrocement souffrir ce jour-là – et il avait toujours refusé de prendre de l'opium. Il avait espéré de toutes ses forces voir la princesse choir de son trône, et voici maintenant qu'elle sortait renforcée de l'épreuve, grâce à ces maudits Anglais, qui avaient même mis en place ce nouveau ministre.

Il se relut, ferma le cahier et l'enferma sous clef dans un

tiroir de son secrétaire. Si ces lignes, un jour... Mais non, impossible, personne n'oserait. Son rang princier le garantissait de toute atteinte.

*

Nuit épaisse. Dans une ruelle, le gros homme, qui rôdait l'air innocent mais enveloppé dans un vaste cache-poussière, se laissa racoler par une femme en burqa, totalement indécelable derrière sa grille ; seul dépassait en bas un demi-pouce de dentelle d'un vert criard, et le pied nu était mince et souple, jeune encore. Il fit confiance à son intuition et la suivit au fond d'une cour balayée avec soin, jusqu'à une minuscule chambre passée à la chaux et meublée uniquement d'un lit de corde. La femme avait une quarantaine d'années, les seins en poire et le pubis rasé depuis une semaine. Pour une tarification renforcée, il délaissa le temple de Vénus pour l'orifice du Diable. Il sentit la jouissance ruisseler en lui, dans la moindre de ses cellules, comme cela ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps.

Puis il s'en retourna à pied, vieux sournois méditatif, au temple de Durga, où il se remit en tenue de travail.

*

Batterbury-Compton haïssait maintenant le superintendant Claymore d'une haine aveugle. Sa simple vue lui faisait horreur et le ton claironnant de sa voix lui donnait envie de vomir. Ses envies de meurtre se précisèrent. Il songea à le supprimer de ses propres mains par une nuit sans lune et à jeter son corps dans la Hooghly – il avait déjà été dans l'obligation de soustraire aux peines de ce bas-monde certains de ses frères humains, mais toujours jusqu'ici strictement pour des raisons de service.

Ce que le cas présent débordait quelque peu, il fallait l'admettre.

*

Le Gros, torse nu, en pagne safran, la panse en majesté, était assis en tailleur devant le temple, contemplant l'eau jaune du fleuve. La princesse Padmavati sauta d'une voiture tirée par des canassons poudreux et fit signe à sa suite de demeurer en arrière. Elle se dirigea vers le saint homme d'un pas vif, lui passa une guirlande d'œillets autour du cou après un simulacre de prosternation, brisa prestement une noix de coco devant lui et glissa des pièces d'argent en quantité dans les troncs. Gourou Josaphat, l'œil mi-clos, déposa une touche de vermillon sur son front comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Elle explosa soudain :

– Inspecteur, je suis courroucée contre vous au plus haut point!

Le visage empreint d'une infinie bienveillance envers la création et les créatures, Peabody souleva une paupière d'un air interrogateur.

– Ne faites pas l'agneau! Avez-vous oublié pourquoi je vous ai fait venir ici?

L'inspecteur-gourou ne répondait rien, tandis que la jeune femme reprenait :

– Oui, le décès de mon infortuné cousin! Dont vous n'avez visiblement que faire, puisque vous voici installé ici, comme un coq en pâte, à entretenir une masse adipeuse qui va sans cesse croissante! Inspecteur! Je vous parle! Je vais vous gifler!

– On nous regarde, et cela serait du plus fâcheux effet, en dépit de votre rang, vu mon haut degré de sainteté présente,

répondit-il à mi-voix. Que Votre Altesse ne prenne pas ombrage de mon détachement momentané de nos préoccupations profanes. Je n'oublie nullement votre honorable cousin, croyez-moi.

Il se déplia, se leva – la princesse constata avec dégoût qu'il semblait avoir un début d'érection –, fit craquer ses articulations, farfouilla dans une besace élimée et en sortit un cigare qu'il alluma :

– Reprenons. Votre regretté cousin était apparemment un homme parfait, comme il y en a tant – à croire qu'ils peuplent la planète! –, sans vices, sans ennemis, n'offrant aucune prise au chantage. À mon avis, il a été tué par hasard – je veux dire que l'assassin s'est jeté sans témoins sur un homme bien vêtu, seul la nuit – et il est donc très difficile de remonter la piste. D'autant qu'il est légitime de penser que le meurtrier, voyant que son exploit occasionnait des remous, s'est tenu coi. Les indicateurs de Goswami sont formels : rien. La seule question est de savoir pourquoi il se promenait dans un tel quartier la nuit, et à cela nous n'avons aucun élément de réponse.

– À vous croire, je ne peux que vous accorder encore du temps. Vous êtes un beau parleur, inspecteur. D'autant que vos méthodes, ou plutôt votre manque absolu de méthode, votre inaction, votre léthargie n'exaspèrent pas que moi : le conseiller Goswami m'a remis sa démission et s'est retiré dans une propriété qu'il possède dans les environs.

– Grand bien lui fasse ! Que Votre Altesse me permette de lui certifier que durant toute la période de notre collaboration l'honorable Goswami n'a été qu'une ombre, que dis-je, un spectre.

– N'abusez pas de ma bonté, inspecteur, en mettant en cause la compétence de mes fonctionnaires, car de votre côté vous n'avez pas obtenu le moindre résultat.

– Que Votre Altesse s'arme de patience. Tout se résoudra bientôt...

– Assez! Vous êtes pire qu'un tireur de cartes!

Elle pensait qu'il ne valait pas mieux que ses clients et qu'il pourrait revendre un cheval volé à son légitime propriétaire qui n'y aurait vu que du feu, mais elle aimait bien le Gros et elle tint sa jolie langue rose.

*

Soit elle ripaillait avec trop d'entrain, soit elle enflait à cause de la chaleur, soit les deux : toujours est-il que la blonde Ruby avait engraisé plus que de raison, ce qui ne jetait aucune ombre sur ses performances professionnelles au sein d'un Orient toujours prompt à privilégier, au déduit, le pondéral.

Un jour que Ferdinand Smith, à l'issue d'une journée passée à transpirer sur ses paperasses en bougonnant avec son collègue, était venu se délasser chez ces demoiselles, il fut, alors qu'il se trouvait enfoui sous des chairs surabondantes, mais fort satisfait et près d'atteindre le point crucial de sa visite, pris d'un malaise assez sérieux qui fit craindre à la massive native du Yorkshire que l'infortuné n'eût succombé à la suite d'une défaillance, qui peut advenir sous ces climats sans pitié, de son muscle cardiaque.

Elle se trouva fort embarrassée à l'idée soit d'aller quérir la maréchaussée, toujours défiante et soupçonneuse, particulièrement envers les personnes de son état, soit, pis, de devoir se débarrasser du corps en le lestant de pierres, avec l'aide de Rosy, qui allait se montrer terrorisée, et en allant le jeter nuitamment dans la Hooghly River... Heureusement, Smith finit par remuer faiblement et soulever les paupières. Elle le secoua, s'assura que le malaise était passé, l'assit, le reculotta

et lui fit boire un cordial, car elle était bonne fille, avant de lui conseiller de rentrer chez lui, car elle tenait à sa pratique. Il en fut quitte pour le prix de la passe.

*

Bureau du ministre. Toujours vêtu du safran des renonçants, Peabody écarta les jambes et faillit se gratter vigoureusement le derrière. Un peu gêné, il s'éclaircit la voix avant de demander :

– Et... excusez-moi... le sujet est délicat... mais le problème de la caste... avec la princesse ?

– Vu sa position, il est difficile de lui reprocher de nourrir certains préjugés dans ce domaine. Je me suis prétendu d'une haute caste du Sud dont nul n'avait jamais entendu parler, et nous en sommes restés là. Les nouvelles ne vont pas vite ici. Vous avez vu à quelle distance est la première gare, et le télégraphe est souvent en panne. Mentionner ma conversion au christianisme eût paru louche, mais on n'a pas posé de questions sur Ernest Vasuman...

– Vous vous rendez compte que...

– Si je suis découvert, c'est la mort dans l'heure qui suit.

Pour parler franc, Bonaventure, si ses origines de paysan pauvre du Sud eussent été élucidées, aurait été considéré comme un intouchable. À peine humain. Ni droits ni devoirs. Sa seule ombre souille le brahmane. Sa vie est dépourvue de la moindre valeur.

Peabody, après avoir admiré les boiseries et les reliures du cabinet de travail ministériel, ainsi que la porte dérobée par laquelle on introduisait des visiteurs non officiels, s'éclaircit de nouveau la voix :

– Cette situation ne peut durer éternellement...

– Il ne faut pas considérer que le point de vue adminis-

tratif. Les égouts, les canaux et les dispensaires, au fond elle s'en moque. Elle se lassera de moi comme elle s'est lassée du bellâtre. Elle est délicieuse mais fantasque. En attendant, moi, je remets les choses en ordre, j'investis, et je mets tous ces scribes de malheur, ces pieds-plats du Daftâr, au travail où je les vire. D'après ce que j'ai entendu, mon prédécesseur, ce Persan, ne s'abaissait pas à tout cela.

Le vieux flic avait de l'affection pour Bonaventure. Il se souvenait du séminariste barbe au vent sous les cocotiers :

– Et ensuite ?

– Les nobles me haïssent. Me livrer au bourreau serait leur plus grand bonheur. Aussi ne demandé-je rien à Son Altesse. La juste rétribution de mes efforts me suffit. Et mes honoraires sont élevés. Toutefois, je rapporte beaucoup plus que je ne coûte, et Son Altesse n'ignore pas que la principauté a tout à gagner avec des impôts qui rentrent, la construction de manufactures et le chemin de fer, dont les travaux vont réellement commencer. Ces jocrisses d'aristocrates ne pensent qu'à sauvegarder leur situation. Ils feignent d'ignorer que s'ils déraillent les Ingu... les Britanniques mettront la principauté en administration directe. Greenmussel n'attend que cela, je l'ai lu dans son regard quand il m'a accueilli.

– Bien vu. Et vous, alors, comment vous faites-vous payer ? En or ?

– Non, l'or est trop lourd en cas de déménagement précipité. J'ai un compte dans une banque de Bombay. Un des financiers de la princesse aussi. Cela évite des pertes de temps.

Peabody hocha la tête, interloqué par l'assurance du jeune homme. À vrai dire, il ne l'avait jamais connu timide :

– Vous comptez mettre les voiles quand la belle Padmavati froncera le sourcil ?

– Quand elle froncera le sourcil, il sera déjà trop tard,

inspecteur. Quand son front si pur s'assombrira, quand un souffle courroucé soulèvera sa poitrine incomparable et que même M. Greenmussel ne pourra me sauver la mise, je serai à Melbourne ou à Brisbane, en quête d'une propriété dans l'intérieur.

– À Melbourne? Vous ignorez que l'Australie prend des mesures visant à limiter l'immigration asiatique?

– J'ai appris à connaître vos compatriotes, inspecteur. Ils rejetteraient à la mer à coups de pied un pauvre Chinois venant laver leurs draps, mais ils réserveront le meilleur accueil à un jeune homme disposant des capitaux nécessaires à l'achat d'une station d'élevage de cinquante mille acres en plein bush.

– Cela ne m'étonnerait pas tout à fait...

– Fussé-je plus noir qu'un habitant des forêts de la Guinée, quand ils apercevront les valises de livres sterling que je serai si désireux de déposer dans leurs coffres, vos bons apôtres de l'Australie blanche me baiseron le cul, sauf votre respect, inspecteur (il faillit dire «Inspector Sahib», mais se reprit à temps).

Peabody émit une approbation nasale. Bonaventure éclata de rire de sa voix de basse et continua :

– J'oublierai à jamais avoir porté la soutane dans une mission irlandaise, avoir été un jeune sous-inspecteur prometteur et surtout avoir été le ministre général d'une princesse régnante.

Il baissa la voix :

– Je me ferai passer... disons pour maltais, un Maltais certes un peu basané, et j'irai à l'occasion chanter des cantiques le dimanche avec les Irlandais et les Italiens. Je mettrai quinze jours à faire le tour de ma propriété à cheval et mes moutons seront les plus beaux du Queensland ou du Territoire du Nord. Leur laine sera la plus épaisse et leur viande la plus

savoureuse. S'il ne m'arrive rien d'ici là, ajouta-t-il d'une voix caverneuse.

– Aussi longtemps que vous en êtes conscient, tout va bien, répondit l'inspecteur, pensif.

– Au moindre faux pas, ma tête roule dans la fange ou je suis enterré vivant dans un cul de basse-fosse. Mais il n'y aura pas de faux pas. Vous viendrez prendre votre retraite chez moi, inspecteur. Nous chasserons le kangourou ensemble.

La main dodue du gros homme se posa sur celle du jeune *chief minister*:

– Bonaventure, je suis heureux que vous ayez renoncé à la prêtrise, qui vraiment ne vous convenait pas, et je suis fier de vous d'une certaine façon, bien que je regrette que vous ne fassiez pas carrière dans la police. Merci de votre offre, mais je souhaite terminer mes jours en Inde.

*

Début décembre. L'hiver arriva, clément mais tout de même sensible dans un pays où les logements sont dépourvus de tout chauffage et où les couvertures, quand on en trouve, sont minces comme des pelures d'oignon. Du coup, Peabody, qui devenait frileux comme tous les vieux, confia la gestion du temple de Durga à Arjun et à Rahul, augmentant leur participation mais refusant une fois encore, car ils étaient tenaces et revenaient sans cesse à la charge, de leur confier la clef des troncs, et il se réinstalla pour quelque temps au palais.

*

Une mouche était tombée dans la carafe d'eau. Pouah. Une pendule, quelque part dans un couloir, sonna trois coups.

Gigotant encore et encore sur son lit, frissonnant, sans parvenir à trouver le repos, le gros homme, qui gisait sur le dos telle une tortue géante victime de méchants garnements, finit par s'endormir. Avant l'aube, il rêva qu'il était solidement attaché sur son lit, pieds et poings liés, et que la princesse Padmavati, vêtue uniquement des bijoux de la couronne, le chevauchait avec vigueur. Ligoté comme il l'était, il ne pouvait même pas la toucher, en ressentant une grande frustration qui irradiait ce fantasme de jouissance.

*

– Vous me pardonnerez, messieurs, voici que sonne l'heure de ma sieste. Une chape de plomb s'abat sur le vieil homme que je suis et mes yeux se ferment. Permettez-moi de me retirer. J'intimerai à l'un de ces drôles d'avoir à me réveiller pour le thé.

Alors que le gros inspecteur sortait, majestueux, les pans de sa veste blanche posés à l'horizontale sur son derrière proéminent, on entendit un son rappelant une branche qui craquait. Greenmussel, en vrai gentleman, fit semblant de ne s'apercevoir de rien, mais Bonaventure éclata de rire :

– Il vous a semblé que...

– Rien. Un dérangement stomacal, peut-être, fit le résident, prudent, mal à l'aise, en regardant par la fenêtre les jardiniers du parc qui, accroupis sur leurs talons, mâchaient leur bétel en crachant sur les pelouses de longs jets rouges.

– Vous le connaissez mal, fit Bonaventure. L'inspecteur est un rebelle, dans son genre. Il ne saurait distinguer le bleu de Prusse de l'indigo ni le chant du violon de celui d'une chienne en chaleur, disons qu'il ne pratique guère les Muses, mais il a notoirement élevé le *crepitus ventris*, en dépit ou peut-être à

cause de la réprobation que ce dernier suscite, au rang de l'un des beaux-arts.

Greenmussel, affreusement gêné, resserra sa cravate et se plongea dans la contemplation du jardin. Il commençait à se demander s'il n'aurait pas à regretter le recrutement de ce *chief minister*. Un veau blanc à bosse qui s'était égaré dévorait un massif de rosiers tandis que les jardiniers, ne cessant de mâcher leur bétel et n'esquissant pas un geste, lui lançaient des « pchi pchi » indifférents.

*

De nouveau la princesse convoqua l'inspecteur dans la pièce sans fenêtre et le tarabusta au sujet de son enquête pour le moins engluée concernant Rudraprâsâd – le mot « incurie » fut même prononcé. Il en avait vu d'autres et il ne se démonta nullement, avoua qu'il n'avait pas avancé d'un pouce, prétendit qu'il s'agissait d'un cas complexe et qu'il fallait se garder de toute précipitation, ce qui aurait pu gâter l'enquête, et qu'il allait retourner sous peu au temple de Durga, où sa présence était requise par les fidèles. La princesse estima que son impudence était à son comble, mais finalement il se comportait comme bien des gourous, fainéant et insolent. Elle faillit une fois de plus envoyer câbler à Calcutta pour demander son rappel, mais c'eût été un trop vilain tour à lui jouer.

*

Calcutta. Le bureau étouffant, la carafe d'eau tiède. Smith, soudain triomphant :

– D'après certaines informations, de l'ordre de l'in vraisemblable, il se pourrait que le nouveau ministre général de

la princesse Padmavati ne soit autre que notre vieille connaissance Bonaventure, sous-inspecteur indigène rayé des cadres.

– Ah bah ? fit Batterbury-Compton, lointain.

– J'en suis quasi certain. Et dans ce cas il existe un avis de recherche le concernant. Pour ce que vous savez...

– *Bloody hell!* Cherchez-vous des complications avec la princesse, Ferdinand ? En admettant que vous ne vous trompiez pas, ressortir ces vieilles imputations serait du plus fâcheux effet...

– Bien au contraire ! Cela confirmerait que nous ne lâchons jamais, même dans un État princier. J'en ai touché un mot à Mr Claymore, qui abondait dans mon sens.

À l'énoncé de ce nom, un voile rouge passa devant les yeux de Batterbury-Compton.

*

Fumée des cigares dans le cabinet de travail du ministre.

– Je sais ce que vous pensez au fond de vous-même, inspecteur : il fait curer les canaux, les citernes, les ruisseaux... Besognes d'intouchable...

– Vous me prêtez de bien laides pensées, mon cher, fit Peabody avec la plus grande sincérité.

– Si. Vous n'êtes pas un ces nigards rouges comme les steaks qu'ils mastiquent et qui croient avoir tout compris des Indes une semaine après être descendus du bateau. Vous l'avez pensé et vous avez eu raison. Je suis un intouchable. Enfin, j'en étais un, du moins ce que les hautes castes, dans leur morgue, appellent ainsi, un bébé né dans un village de péquenots hébétés de misère, voilà tout. C'est le hasard qui m'a sauvé, le fait qu'on m'ait déposé dans une mission pendant une période de famine et qu'ensuite le père O'Reilly ait jugé bon de m'envoyer au séminaire.

L'inspecteur-gourou se grattait le nombril. Il savait tout cela. Bonaventure, très loquace ce jour-là, reprenait :

– Donc, simplement en nettoyant les canaux et les citernes, j'ai divisé le nombre de cas de malaria et de choléra par dix, et les gens ont peut-être un peu moins la colique. J'ai aussi fait réparer les greniers de l'État, et je commence à les faire emplir, très lentement d'ailleurs. Cela atténuera la rigueur de la prochaine famine. Je mène les gratte-papier à la trique. Je tente de faire entrer l'impôt en ménageant les pauvres gens et en n'écrabouillant pas trop les gras du bide ; ne pas les traire jusqu'à la dernière goutte.

Peabody eut un petit rire :

– Vous êtes un véritable Disraeli, mon cher, un Bismarck, un Guizot !

Le ministre examina son cigare :

– Ne raillez pas, inspecteur. Je pourrais pelleter la crotte seize heures par jour, et cirer des chaussures dans une gare m'apparaîtrait comme un rêve inaccessible.

– Excusez-moi, Bonaventure, je suis navré, j'ai dit ça pour rire.

Il s'était levé et secouait les mains de l'homme de bronze, qui se dérida finalement :

– Porto ?

– Une larme pour vous faire plaisir.

On introduisit Greenmussel, qui exultait :

– J'ai fini par persuader la princesse d'éloigner les plus turbulents de ses cousins, et elle m'a assuré qu'elle allait tout faire pour les renvoyer dans leurs domaines. Car il faut toujours être vigilant sur ce front-là, n'est-ce pas, monsieur le *Chief Minister* ?

– Mais je croyais que cela avait été fait, dit Peabody, qui ne pouvait s'empêcher de mettre son grain de sel.

– Une besogne sans cesse à refaire, affirma le résident. Ces thakur n'accepteront jamais de voir une femme sur le trône de leurs ancêtres («Ancêtres de merde», pensa Bonaventure) et ils ne rêvent que plaies et bosses.

*

Incognito dans son cache-poussière, comme la fois précédente, Peabody retourna à la ruelle malfamée et se laissa une nouvelle fois racoler par une femme en burqa, mais cette fois son intuition le trahit et le voile noir révéla une vieille décatie, au corps flétri et au sourire édenté, qu'il ne fourra – et de bon cœur – que par vice. Le même soir, sans états d'âme – car l'esprit est l'esprit, et la chair, la chair – il retourna au temple de Durga, où ses deux premiers disciples l'accueillirent dans les vapeurs d'encens.

*

Pour une raison que Gouroudji n'avait pas trop bien élucidée – peut-être raviver la flamme de la dévotion, donc accroître le montant des dons –, Arjun et Rahul avaient décrété que ce jour était un jour faste qui devait être célébré avec une solennité particulière.

De la part de la princesse, des pages enturbannés accrochèrent donc des guirlandes de fleurs au cou de la déesse et déposèrent des corbeilles de fruits aux pieds de Peabody, qui semblait avoir pris racine, imperturbable, dans une posture rappelant de loin celle du lotus – en fait il songeait aux seins en poire de la première putain en burqa, évanouie à jamais dans l'anonymat des ruelles.

L'inspecteur, dans la foule, reconnut Seïf od-Dowla flanqué

de Sad-Gol et de Khar-Kos, portant un petit brasero. Le maître barbier jeta deux onces d'encens sur le brasero, noyant dans un nuage odorant Peabody, lequel, s'abstenant de leur barbouiller le front de vermillon, bredouilla une bénédiction à l'intention des trois hommes venus lui manifester leur amitié. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls musulmans présents ce jour-là, car les saints hommes des Indes rassemblaient souvent des fidèles de toutes les confessions.

Plus tard dans la journée, le plus fort de la foule s'étant retiré, Peabody alluma un cigare. Le tabac étant hautement impur, il prenait un risque certain d'ameuter la foule contre lui, mais il connaissait assez le pays pour savoir qu'un gourou peut tout se permettre, et maintenant il dégoulinait suffisamment de sainteté pour se permettre d'allumer un modeste cigare... qu'il éteignit vite fait quand il vit apparaître la calèche de la princesse, laquelle descendit en riant et en agitant une brochure :

- Vous me faites des cachotteries, inspecteur!
- Vieux bonhomme que je suis! Mais je dérange beaucoup de monde, ai-je appris. Ridicule histoire...

La princesse éclata d'un rire léger :

- Mais c'est follement amusant. Attendez :

Gourou Josaphat!
Luminaire des justes!
Phare de l'Hindoustan!
Lumière sur l'Asie!

On va bientôt élever des temples en votre honneur! Je viendrai avec les éléphants et je poserai la première pierre de celui d'ici! Les brahmanes chanteront des hymnes! Mais qui a eu l'idée de tout cela? Ne me dites pas que vous...

Peabody s'ébroua comme un chien sortant de l'eau :

– Justement, je n'en ai pas la moindre idée et je vous jure que je n'y suis pour rien. Pour tout arranger, certains bureaux de Calcutta, justement, paraissent persuadés que je manigance je ne sais quoi...

– ... contre l'Empire? Ce serait déraisonner. Une secte peabodyste n'en peut être que le soutien le plus ferme.

Et le rire redoubla.

*

Une nuit où le ministre Bonaventure, qui avait travaillé très tard, regagnait sa chambre au long de couloirs interminables, tenant lui-même son bougeoir, seul, car il détestait avoir de la valetaille dans les jambes, un homme pieds nus bondit sur lui en silence et le poignarda dans le dos. Le jeune géant s'écroula, mais il était très vigoureux et il empoigna son adversaire, qui s'apprêtait à le frapper de nouveau, et le désarma. L'homme se mit à pousser des cris et tenta de s'enfuir. Bonaventure eut la force de l'assommer. Les cris attirèrent des serviteurs, qui furent effrayés de voir le ministre couvert de sang, se laissant aller sur le sol, et l'autre inanimé. L'agresseur fut réveillé à coups de pied et ligoté – il s'agissait non pas d'un rôdeur ayant réussi à s'introduire dans le palais, mais d'un homme de la suite du prince Krishnaram, découverte dont la gravité obligea à réveiller sans attendre la princesse Padmavati. Une vieille femme pansa immédiatement le *chief minister*, qu'on soutint jusqu'à sa chambre.

Et Krishnaram, qui ne nia rien, fut jeté au cachot avec sa petite famille.

*

Calcutta. Vol de perruches au-dessus de la fontaine.

On eût dit que Smith allait s'arracher les favoris :

– Une édition en birman, maintenant ! Regardez la couverture : la silhouette quasi sphérique de notre collègue n'y est-elle pas esquissée ?

– Silhouette qui n'est pas sans rappeler celle du... Père Ubu ! Il n'y manque que la gidouille...

– Plaît-il ?

– Une pièce qui a fait scandale à Paris voici quelques années, et dont on jurerait le héros, grossier et brutal, inspiré du personnage de notre Peabody...

– Jamais entendu parler.

– Cela ne m'étonne pas, grinça Batterbury-Compton entre ses dents, tandis que Smith reprenait :

– Enfin, en birman, voilà qui est tout de même inouï ! Impossible !

– N'oubliez jamais qu'aux Indes l'impossible est presque certain. Ce n'est pas la première fois qu'un de nos fonctionnaires prend la poudre d'escampette pour jouer les ermites. Je me souviens d'un commissaire principal, à Lucknow, qui soudain s'est pris pour une incarnation de Vichnou et a filé se retirer dans une grotte des Himalayas – à trois poils de toucher une pleine retraite, vous m'en direz tant.

– Mais ce n'était tout de même pas un Anglais !

– Un Gallois, si je me souviens bien. Le pays lui était monté à la tête, c'est fréquent.

– En tout cas, observa Smith, on raconte que Peabody ne jeûne pas dans une caverne. C'est le gourou typique, s'engraissant avec un fameux racket, quelle honte.

– Laissez donc, il en existe des milliers comme ça, fit Batterbury-Compton. Et moi, si vous le permettez, j'ai maintenant

une question à vous poser, une question qui me trotte dans la tête depuis un certain temps, car j'ai eu vent d'un incident fort déplaisant : est-ce vous qui avez envoyé Jalal od-Din Turnip sur ses traces, avec des instructions pour le moins équivoques ?

Smith resta coi.

– Je vous ai posé une question, s'il vous plaît, Ferdinand.

– Moi, non, mais euh, c'est-à-dire, M. Claymore...

– Celui-là ? Et vous avez jugé bon de ne pas m'en parler ? Ce n'est guère franc... Vous l'ignorez peut-être, mais Turnip, après s'être fait très sérieusement passer à tabac par des inconnus, est dans les geôles de la princesse Padmavati, par les bons soins de notre ancien, et il n'est pas près d'en sortir.

– Comment le savez-vous ?

– Cela ne vous concerne pas.

Batterbury-Compton reprit :

– Quel bon-à-rien que ce Claymore ! Cela confirme ma vieille idée que plus on monte dans la hiérarchie, plus la matière grise se raréfie. Nous nous discréditons, nous perdons l'un de nos meilleurs hommes de l'ombre, et Peabody exulte. Ce n'est pas fin.

– Mais...

– Laissons tomber. Il a le petit peuple pour lui, la princesse le soutient, et surtout sa popularité devient invraisemblable.

– Il sera aussitôt oublié, comme une vedette de music-hall...

– Peut-être ; mais franchement je le vois mal entreprendre quoi que ce soit contre nous. Il n'a que faire de l'Empire, j'en jurerais, mais il n'a aucune estime pour les nationalistes, qui sont à ses yeux pour l'essentiel des propriétaires fonciers aux appétits insatiables épaulés par des avocats magouilleurs, avec des millions de naïfs persuadés que les choses iront mieux s'ils parviennent à nous flanquer à la porte.

– Quelle honte!

– C'est ainsi. Jusqu'à preuve du contraire, le bonhomme est loyal, même sous la défroque d'un gourou un peu louche. Donc nous ne bougeons pas. Compris?

Smith baissa le nez. Batterbury-Compton songeait qu'envoyer à la partie adverse un tueur à gages à cinquante roupies était une des facilités des Indes, qui pouvait apporter des satisfactions temporaires mais ne résolvait jamais rien sur le fond, car l'adversaire, ou les siens, ne manquait jamais de renvoyer la balle.

*

La lame avait dérapé sur la clavicule ministérielle et la blessure, spectaculaire, n'était donc pas bien grave. De surcroît, Bonaventure était fait de bronze massif. En moins d'une semaine il fut sur pied, dédaignant de commenter l'affaire et s'en remettant à la princesse pour le châtiment, car bien sûr c'était elle et Greenmussel que l'on visait à travers lui.

*

Un garnement du palais sauta d'un cheval qui sous lui paraissait gigantesque et se laissa tomber aux pieds de l'inspecteur, toujours minéralisé devant le temple de Durga:

– Venez vite, Gouroudji! Le très honorable Akbar Khan vous en supplie.

– Que se passe-t-il, petit démon? fit le vieil homme, affable.

– Encore un meurtre. Vite, sautez en selle, et piquez des deux, je vous prie. Je monterai en croupe derrière vous.

Peabody, incapable de hisser ses deux cent cinquante livres

sur le canasson, chercha, et trouva, des degrés pouvant lui servir d'escabeau. Il s'installa avec précaution sur la selle, le gamin, derrière lui, lui empoignant sans façon les bourrelets, et partit au trot, offrant à son arrivée en ville un spectacle inénarrable, d'autant que son pagne s'était dénoué. Aussi quand il arriva au commissariat les agents se précipitèrent-ils sur lui pour l'envelopper d'une vaste mousseline convenant à sa sainteté.

Akbar Khan l'attendait, flattant sa barbe blanche et contemplant avec répulsion les murs tachés, les bancs gras, les fusils rouillés, les agents débraillés, voire débraguettés, qui saluaient très bas Gourou Josaphat, et le type moustachu et balafré, menotté aux barreaux de la cage, prostré. Le conseiller prit la parole :

– Cet homme vient de tuer dans la rue, devant dix personnes, quelqu'un qui d'après lui tournait autour de sa femme. Il l'a poignardé dans le dos à plusieurs reprises, sans omettre de le détrousser, avant d'être arrêté un peu plus loin. Les passants ont failli le lyncher...

– Je m'en doute, fit Peabody, un mauvais rictus découvrant ses dents jaunes. Nom et patronyme ? demanda-t-il en hindoustani au balafré, qui cracha dans sa direction en le menaçant.

Le vieil Anglais retint le gourdin d'un des agents, qui allait s'abattre. Il rajusta sa mousseline, près de choir, et sortit de son sein un cigare, qu'un autre agent se précipita pour allumer. Akbar Khan poursuivit :

– Il a été soupçonné à plusieurs reprises pour des cambriolages de bijouteries et du trafic de fausses roupies, mais rien n'a jamais pu être prouvé contre lui.

Le conseiller chuchota à l'oreille de l'Anglais :

– Je songe au cousin de Son Altesse, le regretté Rudra-prâsâd. Ne pensez-vous pas que ?...

– Nous allons voir ça tout de suite. Autant crever l'abcès

sans attendre. Laissez-moi faire, souffla Peabody en retour, avant de s'avancer vers le balafre et de tonner en hindoustani :

– Tu craches dans un bâtiment de l'État, tu massacres tes semblables pour les voler, fils de pourceau ! Je parierais que tu appartiens à une caste de laveurs de cadavres... au mieux !

L'homme se débattit dans ses menottes, comme pour se jeter sur l'Anglais, qui poursuivit :

– C'était bien ? Ça t'a foutu la trique ? Mais tu n'as pas eu le temps de tringler le macchabée, dommage, je suis sûr que tu adores ça, et je suis sûr que ce n'est pas la première fois, hein, on y prend goût, chacun a ses petites faiblesses... Dis-nous, l'aristo, dans la ruelle, entre le quartier des potiers et celui des tanneurs, il y a six ou huit mois, c'était toi, j'en suis sûr, canaillou.

Le balafre cracha de plus belle sur Peabody, qui cette fois fit signe à un des agents, et le gourdin s'abattit. L'homme gardait le silence, et on lui mit le marché en main : il faisait la mauvaise tête, et c'était le bourreau assuré ; il se mettait à table, et on s'efforçait de limiter la peine à dix ou vingt ans de bagne.

Au sujet du thakur, il n'avoua rien. Après son exploit de tout à l'heure il était déjà quasi assuré d'être pendu, ou décapité, ou quelque autre fantaisie, selon l'humeur de la princesse, ou encore...

– Écartelé, comme chez nous au bon vieux temps, lança à la cantonade Peabody, jovial. Avec l'aide de quatre vigoureux bourrins. Voilà qui serait plus pittoresque que ces pendaions à mourir d'ennui, non ?

L'Anglais toujours près de lui tel un monstrueux confesseur et les agents menaçant de l'occire à coups de gourdin, le balafre avoua dans la nuit avoir poignardé Rudraprâsâd. On promit de lui faire un prix de gros pour les deux cas.

Chapitre VII

Greenmussel ouvrit la bouteille de Gauilleux & Mouzillard :

– Ce champagne est à peu près frais. Nous ne ferons pas mieux sous ce climat. Une flûte ?

– Je croyais que ça se buvait dans des coupes, avança Peabody, balourd, resserrant sa toge sur son ventre et allumant un cigare puant.

– Pour que les arômes s'évanouissent en un instant ? Tss, tss.

– Quoi qu'il en soit, je ne bois jamais, continua le gros homme, bougon.

– Une larme pour trinquer.

Ils trinquèrent à la santé du roi et empereur, et le résident, le gosier agréablement rafraîchi par les bulles, se lança :

– Le temps passe, cher ami, et je vous dois quelques explications, sinon vous n'y arriverez jamais.

– Mais j'y suis parvenu ! Il a fallu le temps, mais je l'ai agrafé, l'assassin de Rudraprâsâd !

Les yeux bleus du résident s'embruèrent imperceptiblement, comme chez une nounou aimante s'apprêtant à retirer son jouet à un mioche insupportable :

– Que nenni ! Vous n'êtes parvenu nulle part, mon cher Peabody. Votre balafre est un... leurre, si vous voulez. Il a commis un meurtre, mais pas deux. Il faudra bien prévenir le magistrat local que ces aveux lui ont été extorqués par la violence et sont nuls et nonavenus.

– Par les cent mille diables! Vous voulez me faire tourner en bourrique!

– Nullement. Au contraire, je veux également éviter que vous ne perdiez la face, ce qui est toujours préjudiciable aux intérêts de l'Empire.

– Merci, fit Peabody, vexé comme un pou.

Greenmussel s'éclaircit la voix :

– Ce fameux Rudraprâsâd, que j'avais un peu pratiqué, faisait partie des nombreuses personnes qui n'ont jamais digéré l'accession de la princesse Padmavati au trône. Il a été approché par Mirzâ Ali, car je doute fort qu'il ait eu l'imprudence de contacter lui-même le ministre, lequel a cru ainsi s'assurer au sein de la cour un appui, parmi d'autres, qui jouerait le moment venu. Le cousin, lui, a peut-être cru être en mesure de manœuvrer le ministre pour s'emparer lui-même du pouvoir à ce moment-là. Du moins est-ce ainsi que je vois les choses, car nous n'apprendrons sans doute jamais le fin mot de l'histoire, ces messieurs n'y étant plus pour éclairer notre lanterne.

Peabody se tortilla sur son siège et parvint à émettre une flatulence en silence, tandis que le résident reprenait :

– Vous savez que j'occupe une position très délicate, qui n'est officiellement que protocolaire, mais bien évidemment je représente la Couronne à tous les sens du terme. Après en avoir référé à l'époque à Calcutta, j'ai tenté de mettre Mirzâ Ali en garde, à mots couverts, avec infiniment de prudence, mais il a fait celui qui ne comprenait pas et n'a su que m'assurer de son dévouement envers la princesse, et autres balivernes, alors que des hommes à lui commençaient à susciter de l'agitation à la caserne, je le savais de source sûre, sans être en mesure de rien prouver, bien entendu.

– Je croyais qu'il n'avait recruté des hommes à lui attachés que dans les derniers temps.

– Dans les derniers temps, il est devenu nerveux, et puis il a eu la maladresse de s'adresser à Akbar Khan, qui est d'une loyauté à toute épreuve et qui a prévenu la princesse. Mais il avait commencé ses manœuvres depuis un moment...

– Seul? demanda Peabody.

– Voilà un point que je voudrais bien voir élucider.

– Croyez-vous qu'il ait eu des chances de réussir?

Le résident, dubitatif:

– Sans surestimer les effets de la religion, je ne sais comment le peuple, hindou dans sa grande majorité, aurait pris le fait de voir un musulman, même fort tiède, renverser une dynastie hindoue qui descend en droite ligne des dieux, et tout le tremblement.

– Ça aurait été un coup à embraser toute la principauté, fit Peabody, qui alluma un cigare avec la plus vive satisfaction, un sourire illuminant son visage rubicond.

– J'ai dû jouer fin dès que je me suis aperçu de quelque chose, continua le résident, ses yeux de porcelaine lançant des éclairs, car, en même temps, arrêter Mirzâ Ali de façon préventive aurait risqué de provoquer des émeutes chez les musulmans. C'est pour cela que j'ai choisi cette solution, l'élimination de Rudraprâsâd, qui avait valeur d'avertissement...

– «*Khâk to saret*». C'est vous qui avez écrit ce billet doux sur cette feuille de papier journal! Vous qui êtes derrière tout cela!

Songeaient que l'ancien n'était pas encore tout à fait ramolli du bulbe, Greenmussel demanda doucement:

– Comment l'avez-vous découvert?

– Impossible pour Ajay, qui était quasi illettré. Zelen ne savait pas un mot de persan et n'avait pas l'ombre d'un mobile. Ce qui n'est pas votre cas. Je ne pouvais pas ne pas penser à vous.

– Bien vu.

Le résident sortit sa tabatière, s'octroya une prise et reprit :

– Je pensais que Mirzâ Ali comprendrait, puisque leurs préparatifs semblaient avancer. Mais il était aveuglé par son idée et la disparition d'un affidé ne lui fit ni chaud ni froid. Il se voyait déjà nabab, rien d'autre n'existait plus que cette fièvre du trône qui s'était emparée de lui.

– Alors votre tueur à gages a tenté de vous faire chanter, hasarda Peabody en s'entourant d'un nuage de fumée.

Greenmussel proposa du champagne à l'inspecteur, qui refusa d'un geste. Il se resservit et acquiesça :

– Comme de bien entendu. Cette fois, je m'en suis occupé moi-même. Ces gens-là sont trop sûrs d'eux, ils ne prennent pas les précautions les plus élémentaires. Ajay s'est rendu à notre rendez-vous, de nuit, convaincu que je tremblais de peur devant lui et que j'allais lui apporter une valise pleine de billets. Au lieu de cela je l'ai poivré d'importance et il ne m'a plus jamais importuné.

– J'ai constaté. En ce qui me concerne, c'est un de ses créanciers, le truand surnommé la Tarentule, qui m'a mis sur la piste. Il était très fâché d'apprendre qu'Ajay avait été abattu, car l'autre lui devait pas mal d'argent et s'était vanté, un soir d'ivresse, de pouvoir bientôt soutirer autant de banknotes qu'il le souhaiterait à un de ces chiens d'Inguirîss, pour employer ses propres termes. Dites-moi, vous l'aviez recruté vous-même, ce... ?

– Bien sûr que non. Pourtant mon intermédiaire était tout à fait fiable.

– Qui était-ce ?

– Vous comprendrez qu'il s'agit d'un nom que je ne peux vous confier.

– Le barbier ?

– Qu’allez-vous chercher ?

– Si vous ne me faites pas confiance, monsieur le Résident, comment travailler en bonne entente ?

Greenmussel capitula soudain :

– D’accord, c’est lui. Il serait puéril de le nier. Nous ne disposons pas de tant de gens sûrs en ville. Je lui ai affirmé que la sécurité de l’Empire était en jeu, ce qui d’ailleurs n’était pas entièrement faux, et il n’a pas posé de questions. Néanmoins, Ajay, le tueur, est remonté jusqu’à moi je ne sais comment. J’ai rencontré Seïf od-Dowla deux fois, dans des endroits isolés, des terrains vagues, à la nuit tombante, mais on a pu nous voir, ou nous suivre. Vous savez qu’on n’est jamais vraiment seul dans ce pays...

– Un dernier point me chagrine encore, fit Peabody en tournant le dos au bureau du résident et en se mouchant discrètement dans un pan de sa toge safran.

– Je vous écoute, répondit Greenmussel à contrecœur, car il songeait qu’il aurait peut-être mieux fait d’envoyer bouler l’autre.

– Les circonstances de la mort de Rudraprâsâd...

– J’en ignore tout. Et je pense que nous en ignorerons tout à jamais. Vous devinez que j’avais laissé carte blanche à... cette personne. Et quand j’ai été contraint de prendre des mesures radicales, je n’ai pas eu le temps de lui tirer les vers du nez. Je l’ai regretté, mais je ne voulais pas risquer de finir, moi, dans les buissons du ravin pour m’être montré trop curieux.

Le gros homme se gratta un pli du ventre, puis l’intérieur de la cuisse, mais, voyant que l’autre l’observait d’un air réprobateur, il s’interrompit à regret avant de passer à des zones plus privées et dit :

– Croyez-vous qu’il ait été tué là où le corps a été découvert ?

– La chose me paraît improbable. Ce cousin de la princesse était très imbu de sa position et de ses privilèges, et il n'aurait même jamais traversé un quartier de basse caste. Je pense donc qu'il a été poignardé non loin de ses appartements, peut-être dans les jardins, où il était facile de l'attirer, et qu'ensuite son cadavre a été transporté et abandonné là où il a été découvert. Ajay a pu enrouler lui-même le corps dans une bâche et le charger sur une charrette à bras, au milieu de la nuit, en toute discrétion. Et si d'aventure des vagabonds ou des sans-logis ont remarqué quelque chose leur semblant louche, ils l'ont sûrement gardé pour eux. Ils n'allaient pas risquer d'aller se faire rosser par les agents, ou pis, sans aucun bénéfice.

– Vous avez sans doute raison. Avez-vous interrogé les jardiniers au sujet de cette nuit-là ?

– Bien sûr ! Enfin, c'est Goswami qui les a interrogés en ma présence, pour sauvegarder les apparences. Mais pensez donc ! Personne n'avait rien vu ni rien entendu... Tous dormaient profondément...

– ... alors qu'en réalité ces bougres-là traînent la nuit pour fumer du chanvre et bavarder... affirma Peabody avec un sourire de mauvais aloi.

– Oui, mais pas tous les soirs non plus. Je pense que s'ils avaient vu quelque chose – en admettant que Rudraprâsâd ait été poignardé dans les jardins, ce qui reste une simple hypothèse – cela aurait fini par ressortir d'une manière ou d'une autre et venir à mes oreilles, et que ce soir-là ils n'ont réellement rien vu. Mais c'est de l'ordre de la conviction, je n'ai aucun élément.

– Et la bague de Bogdan, c'était également vous qui l'avez récupérée et me l'avez envoyée... pour enfoncer Zelen...

– Vous en auriez fait autant !

*

Le gros Anglais se laissa choir dans le fauteuil. Les deux aides s'affairèrent autour de lui, et Saïf od-Dowla affûta son coupe-choux sur un ruban de cuir. Quand il fut renversé, savonné, gorge offerte, il tendit une pièce à Sad-Gol et à Khar-Khos :

– Votre maître ici présent ne s'y opposera pas. Allez, ô jouvenceaux, fleur de votre profession, boire à ma santé un thé dûment sucré. Et prenez votre temps.

Les deux jeunes gens ne se le firent pas dire deux fois et le barbier se mit à racler la peau rose de l'inspecteur, qui lança à mi-voix :

– Tu n'as pas fourni à Greenmussel Sahib le candidat idéal. Saïf od-Dowla resta imperturbable.

– Un réel manque de professionnalisme de ta part. Ton bonhomme a eu le culot d'essayer de faire chanter le sahib résident.

Saïf od-Dowla devint une statue de marbre. Le gros homme poussa un soupir à fendre ce marbre :

– Ô maître barbier, j'ai pour toi la plus grande estime. Nous connaissons ta fidélité...

Saïf od-Dowla s'inclina.

– Néanmoins, il s'est produit un loupé d'importance dans tes prestations.

Un client entra, le barbier lui dit de revenir, soupira à plusieurs reprises, invoqua en aparté Dieu et l'Envoyé, se tira la barbe, puis se résolut à cracher le morceau. Après tout, il n'était coupable que d'imprévoyance :

– Ajay traînait, il vivait aux crochets des uns et des autres, il n'avait pas un anna en poche et il me devait une forte somme.

– Comment as-tu pu prêter de l'argent à un type pareil ? Un tueur professionnel !

– Ne tressautez pas ainsi, Inspector Sahib...
– Tu peux m'appeler Gouroudji...
– ... sinon je vais vous couper la gorge et j'aurai des ennuis. C'est plus compliqué que cela. Je ne lui ai jamais prêté d'argent, mais j'ai récupéré une créance. Enfin, des créances, dont une sur lui.

– Tu fais l'usurier, maintenant ?
– Je ne suis pas un musulman hypocrite, Inspecteur Sahib. L'usure, jamais. Mais vous savez ce que c'est, des lettres de change vont et viennent au bazar, d'une main à l'autre, au gré du mouvement des affaires. N'avez-vous jamais accepté un chèque en bois, comme vous dites ?

Peabody grommela. Le rasage était terminé. Serviette et talc.

– Tu ne m'as toujours pas répondu clairement.
– J'ai vite compris qu'avec l'opium et les putains, ses hobbies, il n'y aurait jamais une roupie à tirer de lui. Alors, vous ne devinez pas ? Je me suis dit que s'il acceptait ce travail, pas mal payé entre nous, je récupérerais ce qu'il me devait.

– Admettons. Et moi, combien te dois-je ?
– L'honneur d'avoir rasé votre illustre visage représente une récompense incommensurable, Inspector Sahib.

– N'en fais pas trop, maître barbier.

Les deux hommes éclatèrent de rire en même temps.

*

Greenmussel avait effectué un inventaire approfondi des papiers personnels de Mirzâ Ali sans rien découvrir de compromettant. Du point de vue des traces écrites, le ministre s'était montré d'une prudence sans faille.

En ouvrant avec bien des difficultés le tiroir à secret d'un secrétaire, il tomba cependant sur une liasse de factures d'un

imprimeur exerçant dans une grande ville assez lointaine. Rien d'étonnant à cela, puisque la capitale de la principauté ne s'honorait d'aucun disciple de Gutenberg. Les factures concernaient des documents administratifs, des formulaires, du papier à en-tête; cependant, l'une d'elles portait écrit au crayon pâle le mot «gourou», et sa date correspondait en gros à celle de l'installation de Peabody au temple de Durga. Greenmussel fut alors certain d'avoir trouvé l'origine des tracts et des brochures, et pensa que Mirzâ Ali, qui commençait à méditer ses projets de coup d'État, voyait arriver avec un grand déplaisir le gros flic et avait voulu tenter de le compromettre aux yeux de ses compatriotes.

Mais les stances à la louange de ce nouveau saint, dont la réputation ne faisait que croître, avaient plu au petit peuple, les éditions pirates s'étaient multipliées, et, si Claymore avait effectivement réagi de la façon espérée par le ministre, voulant faire éliminer Peabody, cette tentative s'était soldée par un lamentable échec.

Le résident fit prévenir Gourou Josaphat, qui commençait à se montrer un peu préoccupé par l'ampleur de ces derniers développements.

*

Batterbury-Compton, en proie à son idée fixe, se demandait comment se débarrasser de Claymore, car la chose n'allait pas de soi. En contradiction flagrante avec les obligations de sa profession, il en faisait une affaire personnelle et voulait sa peau.

Pourtant, le sort lui épargna de confire plus amplement dans ses pensées criminelles. En effet, le superintendant Claymore

disparut un jour, purement et simplement. Il disparut de son domicile et ne se montra pas à son bureau, ni nulle part. On le rechercha. Des patrouilles de flics en uniforme ratissèrent la ville, interrogèrent les boutiquiers, les concierges, les tireurs de pousse, les mendiants, les lépreux, mais tout se perdit dans le grouillement de la métropole. Les indicateurs furent soudain frappés de mutisme, les mendiants aveugles et culs-de-jatte devinrent muets de surcroît. Calcutta digérait tout corps étranger à grande vitesse.

Les autorités nommèrent superintendant de police à titre provisoire un jeune homme de bonne famille qui n'y connaissait rien mais avait d'excellentes manières et professait des opinions conservatrices – « Il faut serrer la vis à ces gens-là sans traîner et ça ira mieux » –, ce qui était l'essentiel. Batterbury-Compton avait secrètement espéré décrocher le poste, mais il savait d'expérience qu'il n'avait plus aucune promotion à espérer, car les vieux alligators maîtrisant tous les rouages de la maison n'étaient jamais bien en cour. On leur préférait des gens convenables.

Après quelques jours, le corps de Claymore fut retrouvé dans la Hooghly River, pris dans le filet d'un pêcheur qui se trouva bien embêté d'avoir remonté un Anglais mort, parce que, comme il fallait s'y attendre, les agents en tenue, toujours aussi peu inventifs, le frappèrent et le menacèrent du bagne. Le superintendant fut identifié grâce à ses chaussures – de magnifiques richelieus de cuir jaune – et son dentiste confirma qu'il s'agissait bien de lui, mais l'état du cadavre, qui avait été grignoté par pas mal de bestioles, était tel que l'autopsie ne put établir les causes de la mort. Les os étaient intacts, pas de marques de balles ni de coups portés par une arme blanche. Pas de traces de poison dans le corps. Les poches étaient vides. Claymore ne s'enivrait pas et il était hautement improbable

qu'il fût tombé à l'eau par accident, il ne manifestait pas non plus de tendances mélancoliques et personne ne l'imaginait se suicidant. Seule la piste criminelle était vraisemblable, mais il ne s'agissait pas d'un crime crapuleux, car à Calcutta, bien sûr, des rôdeurs lui auraient enlevé ses chaussures, et jusqu'au dernier de ses vêtements. Batterbury-Compton garda le silence – après tout, il était débarrassé de cette engeance, là était l'essentiel, à quoi bon des singeries où des juges fourreraient le nez, et pour quel résultat ? De surcroît, il aurait du mal à expliquer pourquoi il avait pris sur lui de surveiller son supérieur et s'était montré si faux jeton. Au pis, leur mésentente étant notoire, des soupçons auraient pu se porter sur lui : un coup de matraque sur la nuque par une nuit opaque eût été, à y regarder de près, tout à fait dans ses possibilités...

Le soleil brûlant ne poussait pas à des efforts surhumains ; Claymore n'était pas aimé, il fut vite oublié, car d'un certain point de vue tout le monde s'en moquait. L'assassinat du superintendant de la police de Calcutta n'eût pu rester impuni et il eût fallu laisser tout le reste de côté pour s'y consacrer : sans surprise, l'enquête conclut à l'accident et le jeune homme aux bonnes manières fut titularisé.

Entre-temps, Batterbury-Compton, pendant l'inter règne, avait visité tous les papiers de Claymore, quitte à forcer un ou deux tiroirs, et avait découvert le dossier de Bonaventure, alias Ernest Vasuman, qu'il subtilisa et détruisit sans complètement pouvoir s'expliquer pourquoi.

*

- Selon vous, que devrions-nous dire à la princesse ?
- La vérité, c'est le plus simple. Elle va entrer en fureur dans un premier temps, mais elle devra admettre que Krish-

naram fricotait avec Mirzâ Ali pour la déposer. Et, pour elle, ce n'aurait pas forcément été la réclusion.

L'inspecteur, avec un vilain sourire qui découvrit ses dents jaunes, se passa l'index sur la gorge d'un geste éloquent. Greenmussel ôta ses lunettes et les essuya avec soin :

– Vous avez sans doute raison. Et Bonaventure, pensez-vous qu'il faille le mettre au courant ?

– Pas nécessairement. Tout cela s'est passé antérieurement à son arrivée. Inutile de brasser la boue. Laissons à ce jeune homme sa candeur, répondit Peabody avec un sourire cynique. D'autant qu'il me semble que ce gaillard est un pur mercenaire et qu'il n'a aucun goût pour le pouvoir.

Greenmussel remit ses lunettes et son œil brilla soudain :

– Un goût qui s'attrape pourtant assez vite, croyez-moi !

– Jusqu'à plus ample informé, le *chief minister* Bonaventure est au-dessus de tout soupçon, rétorqua Peabody, un peu sec. Si vous voulez, allons de ce pas demander audience à la princesse, car mes devoirs m'appellent.

– Vous retournez à votre temple ?

– Eh oui ! Que voulez-vous, être le saint homme du quartier ne va pas sans créer quelques obligations. Je me dois à mes disciples, mon cher.

*

Étendu à l'ombre sur une dalle de grès polie par les ans, Peabody vit de loin s'avancer son visiteur. Tandis que le gros homme se redressait sur un coude, Qamar od-Din, en uniforme et turban kaki, pieds nus, le salua profondément, à la mode hindoue, lui passa une guirlande de fleurs autour du cou et déposa une piécette dans le tronc, avant de faire tinter la clochette attirant l'attention de la déité sur les fidèles. Lui-

même ne vénérât que l'Unique, mais il connaissait les usages.

– Ainsi, vous m'avez finalement retrouvé, fit Peabody en bengali, impassible, en se massant les orteils.

– *Yatchôr!* Nous étions inquiets, Inspector Sahib. Vous ne nous aviez pas prévenus.

– Mais j'étais en congé spécial, foutre-diable!

– Tous les congés ont été annulés lors du décès du Gourou Bâbâ et de ce qui s'est ensuivi.

– Bah! une émeute insignifiante! J'en ai entendu parler. Il n'y avait pas de quoi faire tant d'histoires. Asseyez-vous, Qamar od-Din. Pleine-Lune-de-la-Religion, quel nom magnifique!

– Qu'il soit synonyme de probité et de dévouement envers l'Empire, Inspector Sahib.

– Mais il l'est, il l'est! Cigare?

Ils allumèrent un cigare et se mirent à le fumer avec volupté, en silence.

– Quelles sont vos intentions, Inspector Sahib? Que dois-je rapporter aux deux sahibs? Allez-vous revenir à Calcutta?

– Un jour peut-être... Rien ne presse... Il va falloir que j'y réfléchisse.

– Mais ils vont vous chasser du service ou vous mettre à la retraite d'office.

Peabody haussa les épaules, se gratta l'entre cuisse et contempla le fleuve infini. L'homme en kaki poursuivit d'une voix neutre:

– Et le sort de certains de nos collaborateurs préoccupe vivement mes supérieurs...

– Ne me parlez pas de ces clowns! Les trois F se sont montrés menaçants envers moi et ils ont commis, sans s'en rendre compte il est vrai, un crime de lèse-majesté, ce que la princesse pardonne difficilement, mettez-vous à sa place. Fonc-

tionnaires de la Couronne ou pas, j'augure assez mal de sa clémence, poursuivit-il, patelin. Quant à ce gredin de Turnip, j'ai compris qu'il venait me couper la gorge en pleine nuit, ce mécréant, et cela m'a vivement contrarié. Au fait, qui l'avait envoyé, le sais-tu ?

– Comment le saurais-je, Inspector Sahib ? Je m'occupais des chaudières de la vedette.

Exact. Peabody se promet d'éclaircir plus tard ce point important. Car, si ses collègues se mettaient à lui dépêcher des assassins... Il prit un ton bénin :

– Allons, tous les quatre, ils sont bien là où ils sont, au moins ils ne risquent pas de faire des bêtises. Que ne vous ont-ils envoyé, vous ? Vous auriez tout de suite compris la situation.

– Je ne suis qu'un subalterne, Inspector Sahib. Les trois F sont sous-inspecteurs (une nuance de respect traversa sa voix), et Jalal od-Din Turnip émarge aux fonds secrets de certains services de police depuis des années.

– Émargeait ! fit Peabody avec un rire gras.

– Donc ? Il faut les sortir de là.

– Ne comptez pas sur moi, et je pense que toute démarche venant de Calcutta serait vouée à l'échec. Ce sont les affaires intérieures de la principauté, après tout. Et, dites-moi, Zelen, qu'est-il devenu ?

– Je ne suis pas censé le savoir, mais ça s'est traité dans la coulisse. Sous la menace clairement exprimée de ressortir d'anciennes et très vilaines histoires, on lui a conseillé de quitter les Indes. Il s'est embarqué pour l'Europe voici déjà un certain temps. Manu militari.

Autant Mirzâ Ali, méfiant, n'avait laissé, à part la facture d'imprimeur, aucun papier personnel qui pût compromettre un de ses partisans, autant Krishnaram, reclus et se croyant hors d'atteinte, s'était montré graphomane. Il avait notamment laissé un journal assez détaillé, en anglais, qui montrait combien il était bien informé.

« 15 mai. On m'a prévenu avec un peu de retard que la personne qui avait loué les services d'Ajay – pour le compte du résident, ce qu'il ignorait – n'était autre que ce chien de barbier à la botte des Anglais. J'ai fait immédiatement contacter Ajay, mais trop tard : Rudraprâsâd était mort et son corps avait été abandonné dans une ruelle, avec cet avertissement griffonné sur un lambeau de papier. J'ai aussi tenté de renvoyer son cadeau au résident, afin qu'il soit lui aussi lardé de coups de poignard, mais Ajay, ce lâche, s'est dérobé : trop dangereux – cet homme de peu, sans honneur, craint la cravate de chanvre anglais. J'ai tenté d'ouvrir les yeux de Mirzâ Ali sur les dangers que nous courions, mais en vain : il m'a demandé des preuves de mes affirmations et m'a assuré que ce Greenmussel était un doux rêveur qui ne s'intéressait qu'à ses traductions du turc !

» 3 juin. Le policier anglais, celui que la populace surnomme l'Inspector Sahib, est arrivé cet après-midi. Il est officiellement en visite de courtoisie, mais je sais que la princesse lui a demandé de venir pour enquêter de façon officieuse sur la mort de notre cousin Rudraprâsâd, inexpliquée à ce jour et qu'elle prend très à cœur. Je l'ai entrevu à travers une jalousie : un vieillard repoussant, obèse, qui a des manières affreuses, même s'il faut admettre qu'il parle fort bien l'hindoustani.

» 4 juin. Il faut mettre ce Peabody hors d'état de nuire. Pourtant s'en prendre directement à lui est risqué. L'argousin est âgé, mais il connaît son métier et il est dépourvu de tout scrupule. Il faudrait l'impliquer dans un scandale, mais on le dit intègre. Faire circuler un texte compromettant pour lui est tentant. Le présenter comme un agitateur, un ami des idées nationalistes, comme un traître en puissance envers son administration, avec une dimension un peu mystique – les Anglais, forts de leur prétendue rationalité, détestent tout ce qui ressemble de près ou de loin à un fakir, ils les redoutent je pense. En parler très rapidement à qui de droit.

» 8 juin. J'ai de nouveau conseillé à Mirzâ Ali de se méfier de la Suisse. Cette petite peste, cette sainte-nitouche qui s'est insinuée dans les bonnes grâces de la princesse serait capable d'apprendre des choses qui ne la concernent en rien quant aux espérances que nous nourrissons. Mais il la fréquente au quotidien et il m'a répété qu'il s'agissait d'une gamine inoffensive, qui ne s'intéressait qu'au droit, à la fiscalité et à l'art de gouverner tel qu'il s'apprend dans les livres, et qu'elle était à mille lieues de se douter de ce qui se tramait de notre côté.

» 10 juin. Trois policiers originaires du Sud, de francs butors, sont lancés aux trousses du gros Anglais, sans doute pour qu'il rende enfin compte des méfaits qu'il a accumulés au cours de sa trop longue existence. Mais, sans doute envoyés sur une fausse piste par un homme à lui, ils sont sortis du bazar en piaillant qu'ils comptaient se rendre à Bombay pour mettre la main sur lui. Je dois leur indiquer où le trouver, cela n'a rien de sorcier, car, pour gober ainsi n'importe quel ragot, ces trois individus doivent être bien jobards.

» 19 juin. Le gros Anglais a eu la nuit dernière des rapports intimes avec la Suisse. Elle est venue le trouver dans sa chambre telle une hyène en chaleur. Que voulait-elle obtenir en échange ? Information que je ne peux exploiter. L'immoralité de ces gens est sans limites. Et quand je pense que la princesse est entre leurs mains... Voilà qui doit déterminer à passer à l'action ceux qui veulent sauver le trône.

» 25 juin. Avec sa fourberie coutumière, le gros Anglais, tirant prétexte d'un point de protocole, il est vrai des plus fâcheux, a réussi à faire emprisonner les trois sous-inspecteurs par la princesse. Décidément, le dégoût que m'inspire ce personnage est sans limite.

» 30 juin. Sans crier gare, l'ignoble Peabody s'est installé au bord du fleuve, dans un temple abandonné de la très sacrée déesse Durga, sanctuaire qu'il profane de sa présence impie et où il prétend célébrer les rites et les sacrifices. Ce vil charlatan sans caste doit préparer un mauvais coup. La princesse n'agit pas, preuve manifeste de sa collusion avec ce dégénéré. Il suffit, maintenant. Quelqu'un doit le mettre hors d'état de nuire.

» 4 juillet. Les sbires de ce pestilentiel imposteur sont hélas efficaces et l'homme que j'avais envoyé pour en finir avec lui n'est pas revenu. Je devine sans peine le sort qui lui a été réservé.

» 10 juillet. Je ne puis apprendre pourquoi Son Altesse a renvoyé ce prétendu comte. Les femmes de sa suite se feraient tuer plutôt que de dire un traître mot. Toujours est-il que ce hors-caste arrogant, qui a profané des montagnes sacrées de sa détestable présence et sans doute la couche de la princesse

de sa lascivité d'Occidental, a quitté la principauté dans une voiture fermée, comme un criminel.

» 15 juillet. Catastrophe. Fin des espérances. Étant enfin passé à l'action pour sauver la principauté, renvoyer cette femelle au gynécée et tenter de rejeter le joug étranger, le noble Mirzâ Ali a vu avorter son projet libérateur et a été lâchement occis par la princesse, qui s'est conduite comme une furie. L'abject Greenmussel, débordant de bassesse comme tous les siens, a tué de sa main les valeureux lieutenants du ministre. Beaucoup d'agitation en ce moment partout dans le palais, mais on m'a oublié. Les infirmes n'existent pas. Ils n'existent que pour déranger ceux qui galopent avec insolence. Je dois pourtant, sous peine d'apparaître comme suspect, aller présenter mes hommages à ma cousine pour l'heureux dénouement de cette journée. Et mon cœur saigne.

» 16 juillet. Les soldats ont prêté serment dès l'aube à la princesse et à l'Empire, entité détestable symbolisée à merveille par ce libertin d'Édouard VII, qui souille la pourpre impériale de ses orgies. Puis ma cousine a organisé pour Mirzâ Ali des funérailles fastueuses, parlant – comme sous la dictée de ce Greenmussel, quelle déchéance! Ô mânes de nos ancêtres! – de la noblesse d'âme de ce ministre irremplaçable et d'un tragique malentendu. Je ne sais si ces mensonges éhontés tromperont qui que ce soit.

» 19 juillet. La mousson vient de commencer, faisant reverdir la terre rouge et s'apprêtant à faire croître les céréales nourricières, mais aussi libérant les nuées noires de la colère et déchaînant les mauvais esprits, qui vont s'en donner à cœur joie, tournoyant dans la tempête, comme si les gens de bien

n'avaient pas assez souffert ces jours derniers. Triomphe immodeste de mon impudique cousine plus que jamais à la solde de ces vestes rouges, de ce haïssable Greenmussel. Deuil désormais de toute espérance. Joug alourdi sur mes maigres épaules. Il me sied pour les mois à venir de rester reclus plus que jamais.

» 20 août. Il paraît que les *Stances*, diffusées au départ à petite échelle, échappent à leurs initiateurs et se répandent dans le pays telle une traînée de poudre. Les éditions spontanées et les traductions se multiplient. Le simulateur est si vaniteux que cela va lui monter à la tête, il va commettre l'irréparable, et là, ses compatriotes ne le manqueront pas. Nous les avons assez pratiqués pour savoir qu'ils sont impitoyables.

» 2 septembre. On me rapporte que le faux gourou a de nouveau échappé voici peu à une tentative d'assassinat. Un mendiant aveugle musulman aurait tenté de le poignarder pendant son sommeil. Curieux. D'où cela pouvait-il venir? D'hindous rigoristes mécontents de son imposture qui auraient payé un sicaire? Des siens? Et cet abject Gourou Josaphat, comme il se fait appeler, a fait arrêter cet homme, qui se trouve maintenant quelque part là-dessous, dans les prisons de ma cousine. J'ai tenté de faire soudoyer un geôlier pour en savoir plus, mais ce fut peine perdue. Ces gens-là sont des brutes, fidèles comme des chiens.

» 10 septembre. La noble dame que je ne nommerai pas en a trop fait, car point n'était besoin de se casser la jambe et simuler une entorse eût suffi. Quoi qu'il en soit, nous étions d'accord sur la suite. La jeune gourde à laquelle nous avions enjoint de se montrer « très gentille » avec le gourou semblait soumise. Mais l'imposteur est plus fin qu'on ne le pense, car,

en dépit des bas instincts qui le gouvernent, il n'est pas tombé dans le piège : j'aurais juré qu'il allait tenter de saillir la pucelle comme le chien bâtard en rut qu'il est et qu'il aurait été aisé de le confondre, de provoquer le scandale qui eût amené sa chute, mais il s'est méfié au dernier moment. Épisode qui tourne de nouveau à ma déconfiture extrême. Mais patience.

» 15 octobre. Ce nouveau *chief minister* sans nul doute recruté par le résident ne me dit rien qui vaille. Je l'ai lui aussi entrevu à travers une jalousie lors de la première audience, voici quelques semaines, il faut convenir que c'est un grand gaillard, très jeune, qui a belle allure. Je me demande si la princesse... Il détiendrait des documents d'identité français ; Bonaventure-Ernest Vasuman, cela sonne chrétien, un homme du Sud, et de plus il est noir comme l'enfer, de basse caste j'en jurerais, décidément tout part à vau-l'eau. Il n'a pas eu la décence de me rendre visite. Et je ne nourris plus guère d'espoirs politiques depuis la mort de M. A. Organiser un redressement d'ici, du fond de mon fauteuil, va être malaisé, ou impossible. Car il me faut admettre que les soldats ne révèrent que la force physique.

» 21 octobre. Cet Anglais malodorant, réceptacle de tous les vices, qui prétend désormais jouer les guides spirituels et auquel hélas le peuple, dans son ignorance infinie, accorde quelque crédit, n'est qu'un vil hypocrite : il est retourné rendre visite aux prostituées du quartier musulman. Décidément, tous ces Occidentaux sont menés par leur bas-ventre, et celui-ci, ce vieillard hideux gonflé comme une charogne, est un des pires. Il aurait dû être assez facile de le faire choir dans une chaussetrappe, mais il a déjoué ma tentative, peste !

» 25 octobre. L'idée commence à tourner en moi : éliminer ce mister Vasuman, cet arriviste noir comme un démon de la nuit, symbole de la déchéance de la principauté.

» 26 octobre. L'idée tourne de plus en vite, obsédante : Vasuman, qui s'est hissé au ministère par la plus basse intrigue, doit mourir. Tant qu'il sera là rien ne sera possible. J'ai des hommes pour cela, qui me sont entièrement fidèles. Ensuite viendra le tour du résident, puis il faudra songer au gros vieillard... Et à ma cousine, qui occupe illégalement le trône... Je me moque d'éveiller les soupçons, il faut sauver la principauté, l'arracher aux griffes de ces coquins avant qu'elle ne devienne une caverne de voleurs.»

Le premier penchait pour la fermeté, car tout pouvait recommencer sans délai et les chacals guettaient la dynastie de partout, le second pour une certaine indulgence, car ces déplorables péripéties étaient derrière eux : Greenmussel et Peabody, après s'être très longuement consultés, décidèrent pourtant de communiquer le journal intime du prince Krishnaram à la princesse Padmavati, laquelle en conçut de l'irritation, se montra désagréable avec les deux hommes et les congédia, l'air sombre. Le lendemain, elle était d'humeur à envoyer le traître outre-tombe en dépit des admonestations des deux Anglais :

– Mon cher inspecteur et vous mon cher résident, n'insistez pas, c'est un cas de haute trahison tout à fait avéré. Tout cela est écrit noir sur blanc, il n'y a pas un mot à ajouter.

Le visage fermé, elle leva la main pour leur imposer silence :

– Il n'existe qu'un moyen d'empêcher la récurrence, vous vous en doutez.

Greenmussel gardait le silence. Il n'intervint que pour la

forme et sans trop y croire, car il n'ignorait rien des usages princiers :

– Je me permets d'insister. Je mesure toute la portée des crimes tramés et commis par le prince Krishnaram, mais, même s'il s'agit d'une affaire purement interne, son élimination disons physique ferait le plus mauvais effet à Calcutta, passerait pour de la cruauté dictée par un esprit de vengeance...

– Une conduite empreinte d'arriération, voulez-vous dire ? De barbarie orientale ? grinça la princesse.

– ... et son élimination politique suffirait amplement, poursuit Greenmussel comme s'il n'avait rien entendu. Je supplie donc Votre Altesse...

Contrariée au plus haut point, la princesse réfléchit et renonça à son projet de faire étrangler son cousin dans sa cellule. Elle fit câbler à Calcutta pour demander, vu les faits, que le comploteur, son épouse et ses enfants fussent exilés à Zanzibar, à l'île Maurice, à Trinidad, n'importe où mais le plus loin possible. Greenmussel fit envoyer de son côté un message codé où il demandait à ses supérieurs de ne pas monter en épingle un incident somme toute mineur et qui n'avait pas eu de conséquences.

Peabody grommelait. Greenmussel se lissa les sourcils :

– Que me chantez-vous là ? Mais vous avez perdu la boule, mon vieux ?

L'inspecteur tentait de prendre un air approprié en rentrant le ventre – rude besogne :

– Mais c'est infect ! Sa femme et ses enfants n'y sont pour rien, pourquoi les exiler ? Entre nous, Son Altesse me déçoit fort.

– Quelle cruauté que de séparer une famille unie... Voyons, avec quarante ans d'Inde dans vos états de service, quelle

mouche vous pique? Vous allez bientôt pleurnicher comme une nourrice!

« Le vieux devient sénile, ma parole, avec sa sensiblerie et ses bêlements de pardon. La bigoterie ambiante lui monte au ciboulot », pensa le résident, qui reprit :

– Vous déraisonnez. Que cette petite famille s'estime heureuse d'être encore en vie. Dans l'ancien temps...

– Nous ne sommes plus dans l'ancien temps, justement, mais au xx^e siècle.

– Ah! il va être beau, le xx^e siècle, je le sens! Le développement moral de l'humanité, pas à moi, fit Greenmussel.

– Vos traductions, cependant...

– Le soufisme, c'est le soufisme, et la politique, c'est la politique. En ce moment ils n'interfèrent pas. Et la cour grouille de Krishnaram en tout genre...

– Je n'adhère plus à ce système de valeurs...

– Ah! Ne me faites pas le saint homme! Vous pouvez bien nous bassiner avec vos histoires de karma! Car je sais parfaitement qu'avant de rentrer redoubler de grimaces au temple de Durga vous allez faire un détour du côté des prostituées en burqa! Croyez-vous passer inaperçu, en dépit de vos déguisements ridicules? Un cache-poussière, tel un gardien de vaches texan! Pharisien! Ça vous la roidit bien, hein, les femmes-linceuls?

Le résident esquissa un geste obscène qui n'était pas dans sa manière, et le gros homme devint écarlate et déglutit. Pour une fois, on lui avait coupé le sifflet.

*

Les hallebardiers, quelques pas plus loin, semblaient dormir debout. La princesse et Gourou Josaphat cheminaient douce-

ment sur la berge du fleuve, regardant passer les paquets d'herbes et, à l'occasion, une charogne de chien que picoraient les corbeaux. La brise rabattit une odeur d'encens et de fleurs flétries venant du temple.

– J'ai l'impression que vous m'en voulez, inspecteur.

– Mais que Votre Altesse va-t-elle imaginer? Pas le moins du monde! Et quelle raison pourrais-je d'ailleurs avoir d'en vouloir à Votre Altesse?

– La rigueur extrême dont j'ai prétendu faire preuve envers mon cousin Krishnaram, par exemple...

– Qui suis-je pour me permettre d'avoir un avis concernant les affaires de la principauté?...

– Encore une fois, je sais ce que je vous dois. Ne faites pas le modeste. Vous êtes trop bon, et vous pensez que j'aurais dû me montrer plus clément envers lui à cause de son état physique.

– Votre Altesse a manifesté à son égard la plus grande clémence...

– J'espère que je n'aurai pas à le regretter, car il est plus influent que vous ne le pensez – des mécontents pourraient se rassembler sur son nom. Vous pensez aussi que je fais une crise d'autorité, parce que j'en ai plus qu'assez d'être traitée comme une fillette par le résident et vous: vous avez tort, je prends seulement des mesures d'urgence, moi aussi.

– Nous sommes garants de la stabilité du règne...

– Je ne le sais que trop! Je suis votre prisonnière!

– Nullement. Votre Altesse est totalement maîtresse des affaires intérieures...

– ... et le reste est de votre ressort, je le sais.

– Tel est l'équilibre actuel des pouvoirs.

Il songea que, si elle était lasse de se sentir captive, environnée de ces incapables, elle était libre d'abdiquer, et alors

de profiter de la vie hors de ce palais qui sentait le renfermé, de voyager, d'aller passer l'été en Suisse et l'hiver sur la Riviera française, et encore d'épouser qui elle voudrait, ou de n'épouser personne, et alors que les Britanniques feraient main basse sans tarder sur la principauté, mais une fois de plus il se tut, avant de s'avancer :

– Si j'osais, j'aurais encore une faveur à demander à Votre Altesse.

– Parlez toujours, fit-elle d'un ton léger. J'aviserais.

– Les trois F...

– Ah non, pas question de les libérer ! Ils se sont rendus coupables d'un crime qui mérite la mort.

– Ils ne s'en sont même pas rendu compte. Ils ne sont pas très fins.

– C'est un euphémisme. Bon, j'y songerai. Un jour. En revanche, Jalal od-Din Turnip est très bien là où il se trouve.

– Sans conteste. Mais je vous en supplie, n'oubliez pas les trois idiots pour l'éternité dans leur souterrain.

– Je n'oublie jamais personne de mes hôtes, inspecteur.

*

Le geôlier déverrouilla la porte :

– Une visite pour vous, messire.

Il s'effaça pour laisser passer le gros homme, ce jour-là en costume blanc, qui pénétra dans une sorte d'appartement, sombre et humide, où des lucarnes munies de barreaux gros comme le bras donnaient sur un puits et qui était meublé de coffres et de tapis. Le prince Krishnaram était étendu sur un lit de corde, semblant dormir, mais il ouvrit les yeux quand Peabody le salua avec les formes requises et il répondit :

– Vous avez quitté le vêtement safran des renonçants ? Que

venez-vous me narguer? Le triomphe des vôtres n'est-il pas complet?

– Me permettez-vous de m'asseoir?

– Faites comme bon vous semble. Que me voulez-vous?

– Je me pose quelques questions.

– Vous savez tout. Je n'ai rien à déclarer. Je n'attends plus que le bon vouloir de... cette femme.

– Vous allez sans doute devoir partir en exil.

– Au lieu d'en finir avec dignité! Comment survivre après ce qui s'est passé, après la disparition du noble Mirzâ Ali? Et vous croyez que je vais vous remercier, vous et les vôtres? Simplement parce que vous craignez que les journaux ne racontent, avec une feinte indignation, que la princesse Padmavati a fait exécuter son cousin, un infortuné paralytique, pour un complot des plus brumeux!

– En fait, je ne me pose qu'une question.

Le prince ferma les yeux, comme accablé. Silence. Le geôlier se permit d'intervenir:

– Messire Krishnaram est très fatigué. L'Inspecteur Gourou Josaphat Sahib daignerait-il écourter sa visite?

– Un instant encore. M'entendez-vous? Je n'ai qu'une question.

– Parlez.

– Pourquoi avez-vous écrit les *Stances*?

Le prince soupira lourdement et garda longtemps le silence avant de dire à voix basse:

– Pourquoi dissimuler maintenant que tout est perdu? Je savais que vous étiez considéré comme un personnage... original, et je pariais qu'une sorte de mouvement messianique se formerait autour de vous et prendrait une tournure anti-anglaise, et que donc vous vous trouveriez très vite dans un grand embarras vis-à-vis de vos supérieurs.

– Bien vu.

– En vous voyant arriver nous nous sommes sentis menacés, d'autant que vous jouissez de toute la faveur de... cette femme. Rudraprâsâd était des nôtres, et nous n'avons jamais cru une seconde à la thèse de l'assassinat crapuleux ou fortuit, comme il s'en produit tant ici. Je n'ai rien à ajouter. Vous pouvez vous retirer, monsieur.

Et, le visage impassible, Krishnaram ferma de nouveau les yeux, comme à jamais. Mille pensées se bousculant dans son esprit – il ne pouvait s'empêcher d'admirer la grandeur d'âme de cet adversaire qui luttait pour une bien mauvaise cause mais ne plierait jamais –, Peabody s'inclina et sortit.

Alors qu'il s'apprêtait à se changer et à regagner le temple, il croisa Greenmussel, qui d'un signe discret lui demanda de le suivre dans son bureau. Le résident dissimulait mal son agitation :

– Asseyez-vous. Fumez si vous voulez. Eh bien, quand on parle de réchauffer un serpent dans son sein... Lisez.

Greenmussel renifla une prise généreuse et tendit à Peabody le dernier numéro de la *Gazette diplomatique du canton de Vaud*. Le gros homme lisait mal le français :

– *What?* «Arriération'g entrenew por lee authorities»?

Le résident, agacé, lui reprit le journal et traduisit à haute voix :

– Sous la plume de miss Grünschild, donc : «Arriération, fanatisme, corruption, instabilité, système fiscal qui est un défi à toutes les lois de la raison, réformes en trompe-l'œil, manœuvres abjectes des représentants de la Couronne, basse police érigée en méthode de gouvernement»...

Peabody se gratta l'intérieur de la cuisse d'un ongle prudent :

– Elle nous assassine ! Mais que croit-elle avoir découvert ?

Ces menus travers perdurent depuis trente siècles... Ils n'enlèvent rien à la grandeur des Indes.

– Quelle sale petite pimbêche! Après tout ce que Son Altesse a fait pour elle! Ah! J'ai été bien bête de me demander pour qui elle travaillait! Pour elle, par Jupiter! Pour sa future carrière de femme de progrès!

Le gros flic était surtout vexé par le fait que la jeune fille, si hélas elle disait vrai, bafouait les règles de l'hospitalité. Quant à l'ingratitude humaine, elle était de règle. Il ne répondit rien, songeant à une certaine nuit.

*

Le jour où l'on devait poser la première pierre d'un nouveau temple de Durga, plus vaste et propre à accueillir des masses de pèlerins, était arrivé. Une foule considérable se pressait maintenant devant l'ancien temple, portant des guirlandes de fleurs, des noix de coco, des bidons de beurre clarifié. L'éléphant susceptible, celui qui avait écrasé la tête de ce Bogdan oublié depuis longtemps, ouvrait la marche, couvert de soieries et de bijoux, le front barré des trois traits blancs de Lord Shiva, monté par son mahoot morose; la princesse Padmavati suivait, elle aussi à dos d'éléphant – on avait sorti pour l'occasion les caparaçons incrustés d'or et d'argent –, environnée de courtisans qui marchaient la tête haute, n'accordant pas un regard aux paysans en pagne, pieds nus, qui les entouraient et les saluaient bien bas. Le *chief minister*, toujours en costume britannique, était assis sur un troisième éléphant, bien moins richement décoré que le premier, comme il se devait, et il gardait une impassibilité de bon aloi. Greenmussel, juché sur un quatrième pachyderme, refrénait une forte envie de

priser. Suivaient d'autres courtisans, à cheval, et les dames du gynécée, dans des voitures hermétiquement closes.

Les brahmanes venus de la ville chantaient des hymnes et Peabody, dans son dhoti safran, dodelinait de la tête tel un vieillard qui somnole. Puis la foule entonna les *Stances*:

Lumière de l'aube, zébus blancs aux cornes de lyre
Lumière de midi, fleuve ralenti, lumière!
Lumière du crépuscule, flamme des sacrifices, lumière!
Dissipant la ténèbre,
L'astre s'est levé sur nous en Sa Rotondité
Blafarde.

Soudain, lors d'une pause, Gourou Josaphat se leva brusquement et prit la parole d'une voix forte en hindoustani:

– Dévots de Josaphat! Sujets aimants de la princesse Padmavati, votre mère! Fidèles serviteurs de l'Empire! Frères humains dont l'entr'égorgement constitue l'un des passe-temps favoris! Ouvrez maintenant les yeux, créatures karmiques! Il n'est que temps!

Il saisit la brique de fondation, qui reposait sur un petit coussin garni de froufrous, et la lança de toutes ses forces dans le fleuve. Les assistants, consternés, restaient les bras ballants. Il reprit:

– Écoutez ce que j'ai à vous dire! N'élevez pas de temple! Ne vous laissez pas déposséder par les prêtres du fruit de votre labeur! Il n'y a pas de Dieu! Il n'y a pas de gourous! Regardez en vous-mêmes et soyez flamme, soyez fontaine, soyez brise, soyez granit! Soyez vent chaud, ô dévots, et pluie nocturne! Écoutez encore, ô dévots de Josaphat: je rougirais de m'engraisser encore de vos offrandes. Tout ce qui m'est venu de vous, dès le début de votre dévotion envers moi, ira aux greniers à blé, pour les années de sécheresse et d'épouvante

pendant lesquelles les esprits maléfiques rôdent autour des bûchers funéraires. Écoutez vous aussi, brahmanes : ne faut-il pas qu'une voix s'élève *contre* ? Maintenant je vais partir, je vais vous quitter, je vais vous laisser à votre liberté à venir. Que nul disciple ne me suive.

« Ma parole, le bonhomme devient grandiloquent, à croire qu'il a lu et bien mal digéré ce Frédéric Nietzsche », songea le résident en s'accordant une prise.

Arjun et Rahul étaient à proprement parler catastrophés. Tout s'écroulait par la faute de ce gâteux, ce sale Inquiriss qui s'était moqué d'eux, l'égoïste qui les avait laissés sans argent alors qu'il était assis sur une mine d'or et dont l'ultime foudcade les renvoyait pour de bon aux mariages à trois roupies.

Une clameur éclata. Un homme anonyme joua des coudes, sortit de la foule les yeux brûlant de colère et se précipita sur Peabody en hurlant :

– Vous n'êtes pas Gourou Josaphat ! Vous êtes un imposteur, un charlatan, un hors-caste, un Anglais blasphémateur comme tous les vôtres !

Et, tandis que la foule ululait « *Inquiriss no good ! Inquiriss go !* », il lui lança au visage une poignée de piment rouge, qui l'aveugla quasiment. Le soi-disant gourou ne put retenir un léger cri, et, tandis que les gardes du palais s'emparaient de l'homme, qu'ils assommaient à coups de plat de sabre, la princesse courut vers son vieil ami, l'entraînant vers la rive du fleuve :

– Ce n'est rien, mais il faut absolument vous rincer l'œil tout de suite, vous entendez, inspecteur, tout de suite !

Ce à quoi Peabody consentit volontiers, et doublement, car, émue, tout en lui aspergeant le visage d'eau jaunâtre et en arrêtant les effets de l'intempestive solanacée, elle lui mit sous le nez le décolleté opulent de sa robe de soie – 1906 fut l'année où un couturier parisien abandonna le corset.



Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-137-8

Achevé d'imprimer en février 2012
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : février 2012.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

« Calcutta. Vol de perruches au-dessus de la fontaine.

– Une édition en birman, maintenant ! Regardez la couverture : la silhouette quasi sphérique de notre collègue n'y est-elle pas esquissée ?

– Silhouette qui n'est pas sans rappeler celle du... Père Ubu ! Il n'y manque que la gidouille...

– Plaît-il ?

– Une pièce qui a fait scandale à Paris voici quelques années, et dont on jurerait le héros, grossier et brutal, inspiré du personnage de notre Peabody...

– Jamais entendu parler.

– Cela ne m'étonne pas, grinça Batterbury-Compton entre ses dents, tandis que Smith reprenait :

– Enfin, en birman, voilà qui est tout de même inouï ! Impossible !

– N'oubliez jamais qu'aux Indes l'impossible est presque certain. Ce n'est pas la première fois qu'un de nos fonctionnaires prend la poudre d'escampette pour jouer les ermites. Je me souviens d'un commissaire principal, à Lucknow, qui soudain s'est pris pour une incarnation de Vichnou et a filé se retirer dans une grotte des Himalayas – à trois poils de toucher une pleine retraite, vous m'en direz tant. »

Peabody gourou : l'enquête et les éléphants piétinent

Invité dans une obscure principauté afin de résoudre un crime touchant un proche de la princesse régnante, la délicieuse Padmavati, Peabody profite de son séjour pour humer quelques relents de coups d'État, et les senteurs de l'Inde éternelle... Touché par la grâce, il se fait gourou sur les bords de la rivière locale, consolant les affligés sans perdre de vue les assassins qui rôdent. Et de mystérieux poèmes à sa gloire circulent dans tout l'Hindoustan.

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancié, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme. La série policière « Peabody » (précédents volumes parus au Serpent à Plumes et chez Picquier) met en scène un officier de police de l'empire des Indes très peu « politically correct ». Patrick Boman est aussi connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo ; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil). Dans cette collection, il est l'auteur de : *les Nouilles dans le cosmos*, *les Canines dans le pâté*, *les Innommables et autres histoires de Canines*, *Amours Délices et Morgue*.



www.souslape.fr

Genre : polar culte. Photo DR



14 euros